

T.C.
İSTANBUL ÜNİVERSİTESİ
SOSYAL BİLİMLER ENSTİTÜSÜ

YÜKSEK LİSANS TEZİ

SÉMIOTIQUE DU LIBRE ARBITRE :
UNE ANALYSE COMPARATIVE DU “SANS NOM”
D'AMÉLIE NOTHOMB

Hülya TURAN

2501200321

Tez Danışmanı

Dr. Öğr. Üyesi Selin GÜRSES ŞANBAY

İSTANBUL-2022

RÉSUMÉ

SÉMIOTIQUE DU LIBRE ARBITRE : UNE ANALYSE COMPARATIVE DU “SANS NOM” D'AMÉLIE NOTHOMB

Hülya TURAN

L'objet de cette étude est de présenter une lecture sémiotique du libre arbitre, qui est accomplie en appliquant deux méthodologies sémiotiques existantes de manière comparative à un conte moderne intitulé *Sans Nom* de l'auteure d'origine belge Amélie Nothomb. Les méthodologies sémiotiques utilisées pour cette analyse sont le Modèle Standard d'Algirdas Julien Greimas et le Modèle Tensif de Claude Zilberberg.

En appliquant ces deux méthodologies sémiotiques à un même corpus, nous visons premièrement à établir une lecture sémiotique d'un concept cher à la philosophie, le libre arbitre, et deuxièmement, comparer les deux analyses effectuées pour rendre possible une vision claire de l'étendue de ces méthodologies.

Mots-clés : *Libre arbitre, Amélie Nothomb, Sans Nom, Analyse Sémiotique, Sémiotique Comparée, Modèle Standard, Modèle Tensif*

ÖZ

ÖZGÜR İRADE'NİN GÖSTERGEBİLİMİ : AMÉLIE NOTHOMB'UN ÖYKÜSÜ « İSİMSİZ »'İN KARŞILAŞTIRMALI İNCELEMESİ

Hülya TURAN

Bu çalışmanın amacı, Belçika asıllı yazar Amélie Nothomb'un *Sans Nom* (İsimsiz) adlı öyküsünü bütüncü olarak ele alarak, özgür iradenin bu yapıt çerçevesinde, var olan göstergebilimsel yöntemlerin karşılaştırmalı biçimde uygulanmasıyla varılan göstergebilimsel bir analizini ortaya koymaktır. Bu yöntemler, Algirdas Julien Greimas'ın Standart Göstergebilimsel Analiz Modeli ve Claude Zilberberg'in Gerilim Modelidir.

Bu iki göstergebilimsel yöntemi aynı bütüncüye uygulayarak varmak istediğimiz ilk hedef, felsefe için çok değerli olan bir kavram olan özgür iradenin göstergebilimsel bir okumasını sunmak, ikinci hedef ise, bu amaca varmak için kullanılan göstergebilimsel yöntemlerin kapsamına dair daha net bir görüşü mümkün kılmak için bu iki analizi karşılaştırmaktır.

Anahtar sözcükler : *Özgür İrade, Amélie Nothomb, Sans Nom, Göstergebilim İncelemesi, Karşılaştırmalı Göstergebilim, Standart Model, Gerilim Modeli*

ABSTRACT

SEMIOTICS OF FREE WILL: A COMPARATIVE ANALYSIS OF AMÉLIE NOTHOMB’S “NAMELESS”

Hülya TURAN

The aim of this study is to present a semiotic analysis of free will, which is reached by applying the existing semiotic methods in a comparative way, within the framework of this study, by considering the Belgian-born author Amélie Nothomb's modern tale *Sans Nom* (Nameless). These semiotic methods are Algirdas Julien Greimas' Standard Model and Claude Zilberberg's Tensive Model.

By applying these two semiotic methodologies to the same corpus, we aim firstly to establish a semiotic reading of a concept dear to philosophy, free will, and secondly, to compare the two analyzes carried out to make possible a clearer vision of the extents of semiotic methodologies used for this purpose.

Keywords: *Free Will, Amélie Nothomb, Sans Nom, Semiotics Analysis, Comparative Semiotics, Standard Model, Tensive Model*

AVANT-PROPOS

Notre recherche vise un compte rendu comparatif de deux modèles d'analyse majeures en sémiotique pour élaborer une sémiotique du concept du « Libre arbitre » en appliquant les méthodes d'Algirdas Julien Greimas, appelé aussi le Modèle Standard et de Claude Zilberberg, le Modèle Tensif.

Ce travail étant un travail, essentiellement de pratique, nous nous limiterons à l'application des méthodologies en question et de comparer, quand cela est possible, leurs moyens et les résultats obtenus à partir d'elles dans une analyse qui cible éclaircir les mécanismes du sens qui conduisent au libre arbitre et l'étendu de ces méthodologies dans l'analyse de production du sens.

Pour une discipline aussi jeune, prometteuse et en même temps en recherche de sa voie, nous considérons tout travail sémiotique est assez important pour la vie de la discipline, comme une langue qui resterait vivante tant qu'elle est parlée.

HÜLYA TURAN

İSTANBUL ÜNİVERSİTESİ-2022

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
ÖZ	iii
ABSTRACT	iv
AVANT-PROPOS	v
LISTE DES TABLEAUX	viii
LISTE DES SCHÉMAS	x
LISTE DES ABRÉVIATIONS	xii
INTRODUCTION	1
1. PREMIÈRE PARTIE : APPROCHES MÉTHODOLOGIQUES	3
1.1. Univers Nothombien	4
1.2. Sans Nom	4
1.3. Problématique du Libre Arbitre	6
1.4. Modèle Standard	8
1.5. Modèle Tensif	15
2. DEUXIÈME PARTIE : ANALYSE COMPARATIVE	23
2.1. Comparaison de Deux Méthodologies	23
2.2. Une Analyse Comparative	31
3. TROISIÈME PARTIE : SÉMIOTIQUE DU LIBRE ARBITRE	32
3.1. Étude Sémantique du « Libre Arbitre »	32
3.2. Segmentation de <i>Sans Nom</i>	35
3.3. Choix 1	38
3.3.1. Analyse STND du Choix 1	39
3.3.2. Analyse TNSV du Choix 1	44
3.3.3. Analyse Comparative du Choix 1	47
3.4. Choix 2	48
3.4.1. Analyse STND du Choix 2	48
3.4.2. Analyse TNSV du Choix 2	50
3.4.3. Analyse Comparative du Choix 2	52
3.5. Choix 3	52
3.5.1. Analyse STND du Choix 3	52

3.5.2. Analyse TNSV du Choix 3	54
3.5.3. Analyse Comparative du Choix 3	55
3.6. Choix 4	56
3.6.1. Analyse STND du Choix 4	56
3.6.2. Analyse TNSV du Choix 4	58
3.6.3. Analyse Comparative du Choix 4	59
3.7. Choix 5	59
3.7.1. Analyse STND du Choix 5	60
3.7.2. Analyse TNSV du Choix 5	64
3.7.3. Analyse Comparative du Choix 5	66
3.8. Choix 6	66
3.8.1. Analyse STND du Choix 6	67
3.8.2. Analyse TNSV du Choix 6	70
3.8.3. Analyse Comparative du Choix 6	77
3.9. Choix 7	78
3.9.1. Analyse STND du Choix 7	78
3.9.2. Analyse TNSV du Choix 7	79
3.9.3 Analyse Comparative du Choix 7	82
3.10. Pour Finir	82
CONCLUSION	88
BIBLIOGRAPHIE	91
ANNEXE	92

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1. La matrice des sub-valences à propos de la taille des objets	19
Tableau 2. Sémantique et syntaxe intensive, extensive et jonctive	20
Tableau 3. Aspectualisation des quatre sous-dimensions	21
Tableau 4. Les modes sémiotiques	22
Tableau 5. Sommaire de la segmentation	36
Tableau 6. Les choix dans SN	38
Tableau 7. Points communs Nord / Sud	39
Tableau 8. Liste des “Je”	40
Tableau 9. Les éléments de niveau discursif dans le Choix 1	42
Tableau 10. Les subvalences du Choix 1	46
Tableau 11. Contrariété forte « tout le monde » vs « personne », et faible « je » vs « on »	47
Tableau 12. Les éléments de niveau discursif du Choix 2	49
Tableau 13. Les subvalences de /saugrenu/	51
Tableau 14. Élément figuratifs de thème /ennemi/	53
Tableau 15. Les éléments figuratifs, thématiques et thymiques du Choix 3	53
Tableau 16. Surcontraires et sous-contraires atones et toniques de /s’ <i>enfuir</i> /	54
Tableau 17. Espaces et ses qualités de segment FEM-5	56
Tableau 18. Les subvalences de /s’ <i>abriter</i> /	59
Tableau 19. Les éléments figuratifs et thymiques liés au thèmes d’ <i>étrangeté</i> et d’ <i>indifférence</i> .	61
Tableau 20. Les éléments figuratifs et thymiques liés au thème d’ <i>incompréhension</i>	61
Tableau 21. Les causes de la quête et celles de « <i>Génie du Froid</i> »	62
Tableau 22. <i>Euphorie</i> dans le Choix 5 et ses figures et thèmes correspondants	63
Tableau 23. Les subvalences de / <i>confortable</i> / et sa syntaxe	64

Tableau 24. Les subvalences de /suspendre/	65
Tableau 25. Figures, thèmes et axiologies correspondantes dans le Choix 6	68
Tableau 26. Les modes sémiotiques pour la dame de ses pensées et la fée	70
Tableau 27. Les subvalences de /se débarrasser/	71
Tableau 28. Les sous-dimensions de l'amour et la jouissance	73
Tableau 29. Les sous-dimensions de la liberté et la dépendance	74
Tableau 30. Complexité du choix de Choix-6	74
Tableau 31. Sémantique jonctive du Choix 6	75
Tableau 32. Offres et nécessités dans le monde connu et le refuge	76
Tableau 33. Les subvalences de /avouer/	82

LISTE DES SCHÉMAS

Schéma 1. Schéma Actantiel	10
Schéma 2. SNC et les modalités	11
Schéma 3. Catégories des énoncés d'états	12
Schéma 4. Carré sémiotique de /vie/ et de /mort/	14
Schéma 5. Diagramme tensif	15
Schéma 6. Aires de l'éclat et de la vacuité	16
Schéma 7. Les zones de tension	17
Schéma 8. Les quatre schémas tensifs de base	17
Schéma 9. Les zones de corrélation dans un schéma tensif	18
Schéma 10. Schéma des sub-valences	18
Schéma 11. Schéma de la transformation de Carré sémiotique en Espace Tensif	28
Schéma 12. Les couches de concept du libre arbitre	35
Schéma 13. Schéma Actantiel Initial	41
Schéma 14. Embrayage et débrayage dans SN	43
Schéma 15. Carré sémiotique du Choix-1	44
Schéma 16. Femme ordinaire et rêvée	45
Schéma 17. Le dilemme de manger ou d'être mangé	48
Schéma 18. Carré sémiotique du Choix-2	50
Schéma 19. Schéma Tensif du Choix-2	51
Schéma 20. Carré sémiotique de /s'enfuir/ et /affronter/	54
Schéma 21. Schéma Tensif du Choix 3	55
Schéma 22. Espaces familiers et étranger	57
Schéma 23. Carré sémiotique du Choix-4	58
Schéma 24. Schéma Tensif du Choix-4	58

Schéma 25. Le carré sémiotique du Choix-5	64
Schéma 26. Tensivité entre /tout de suite/ et /plus tard/	65
Schéma 27. Carré sémiotique du Choix-6	70
Schéma 28. Plaisir avec les femmes et la fée	72
Schéma 29. Univers avec les femmes ou la fée	73
Schéma 30. Schéma tensif de l'identification et de la jouissance	75
Schéma 31. Liberté suivant les espaces	76
Schéma 32. Contraintes suivant les espaces	76
Schéma 33. Carré sémiotique du Choix-7	79
Schéma 34. Schéma tensif des activités intellectuelles et du divertissement	80
Schéma 35. L'état d'éveil et l'abêtissement	81
Schéma 36. Schéma tensif du nommé et de sans nom	85
Schéma 37. Schéma tensif de responsabilité	86

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET SYMBOLES

‘	: « Non », « Ne pas » de la première valeur
JE	: Sujet et narrateur de la nouvelle “Sans Nom”
SN	: <i>Sans Nom</i> , le nom de la nouvelle d’Amélie Nothomb
FEM-1	: Segment 1 de la séquence Femme (Même jusqu’au FEM-5)
REF-1	: Segment 1 de la séquence Refuge (Valable jusqu’au REF-5)
FEE-1	: Segment 1 de la séquence Fée, (Valable jusqu’au FEE-7)
STND	: Modèle d’Analyse standard
TNSV	: Modèle d’Analyse tensile

INTRODUCTION

Notre objectif, dans cette étude présente, est l'élaboration d'une analyse sémiotique du concept du *libre arbitre* dans la cadre de notre corpus avec deux méthodologies sémiotiques choisies, et une comparaison de ces dernières, pour analyser leurs apports et leurs différences. Selon Roland Barthes la recherche sémiologique a un but bien précis :

« Le but de la recherche sémiologique est de reconstituer le fonctionnement des systèmes de signification autres que la langue[...] Pour entreprendre cette recherche il est nécessaire d'accepter franchement dès le départ (et surtout au départ) un principe limitatif. Ce principe issu [...] de la linguistique, est le principe de pertinence : on décide de ne décrire les faits ressemblés que dans seul point de vue et par conséquent de ne retenir dans la masse hétérogène de ces faits que les traits qui intéressent ce point de vue, à l'exclusion de tout autre. »¹

En suivant cette définition, notre recherche en sémiotique se concentrera sur le concept du libre arbitre seul au sein de notre corpus. Cependant pour une analyse complète, nous allons recourir à une analyse comparative, c'est-à-dire, après avoir élaborée une analyse selon le Modèle Standard, puis selon le Modèle Tensif, nous allons comparer les moyens et les résultats de ces dernières. Cette analyse comparative, qui peut être le sujet principale d'une autre recherche, a sa place ici pour établir une analyse plus élargie du concept étudié.

La première partie de ce travail a pour but de traiter des approches méthodologiques. Dans l'impossibilité de rendre un exposé exhaustif des travaux des maîtres, nous nous limiterons à l'essentiel et à l'indispensable. Il y a deux sous-parties dans cette section, dans lesquelles, d'abord la méthodologie greimassienne et ensuite la méthodologie zilberbergienne seront expliquées.

¹ Barthes, Roland, **Aventure Sémiologique**, p.80.

La deuxième partie concerne l'analyse comparative. Nous allons, dans cette partie, d'abord relater les éléments de comparaison qui existent entre les deux méthodes, et qui sont exprimés par un certain nombre de sémioticiens. Ensuite, nous allons expliciter notre manière de procéder à notre analyse comparative.

Enfin, la troisième et la dernière partie concerne, les analyses sémiotiques du corpus choisi, suivant les méthodes rendues dans la première partie. Cependant, ces analyses seront effectuées selon un tri préalablement opéré pour ressortir une sémiotique du libre arbitre. L'une et l'autre des méthodologies que nous avons retenues se verront appliquées au corpus choisi. Cette partie, riche de deux analyses et une analyse qui les compare, permet de cerner ce que peut être une sémiotique du libre arbitre, ce qui est le premier objectif de notre étude.

PREMIÈRE PARTIE

APPROCHES MÉTHODOLOGIQUES

La pratique sémiotique choisit souvent des poèmes, des histoires ou des morceaux des proses, des “corpus étroit” comme Claude Zilberberg le formule², quand il s’agit d’une analyse sémiotique des textes, pour que le chantier soit accessible aux lecteurs, pour que le travail effectué puisse être étudié et suivi par tout autre qui n’ait pas été la partie prenante à ce chantier immense.

Prenons un exemple célèbre, la nouvelle intitulée *Deux Amis* de Guy de Maupassant qui a connu une analyse actantielle par l’auteur de cette méthode, A. J. Greimas. Cette nouvelle, qui comporte quelques 6 ou 7 pages, suivant les éditions, a eu le droit à une analyse sémiotique actantielle publiée, qui lui, a une longueur de 289 pages. Néanmoins, le cadre de travail présent ne nous donne pas le loisir d’appliquer cette méthode seule à notre corpus, qui offre quelque 40 pages et pour la raison exacte suivante qu’il se donne une autre ambition que l’application unique de cette dernière.

D’un autre côté, *Sans Nom*, le corpus que nous avons choisi, bien qu’il possède quelque quarantaine de pages à sa publication, a une qualité décisive en tant que texte littéraire pour devenir la base de notre recherche, c’est de présenter toutes les caractéristiques du genre littéraire du conte et, sans vraiment l’afficher, interroger ce pouvoir fantastique du genre humain, le libre arbitre.

Dans les sous-parties suivantes, on peut trouver une introduction à chacun des éléments qui concerne notre travail, c’est-à-dire, l’univers nothombien, ses caractéristiques principales, la nouvelle dont nous allons nous en immerger, *Sans Nom*, ainsi que le concept du libre arbitre et les points de vue philosophiques qui le définissent. Cette partie sera conclue avec les descriptions de deux méthodologies, respectivement, la méthodologie greimassienne et la méthodologie zilberbergienne, que nous allons utiliser dans nos analyses.

² Zilberberg, Claude, *Des Formes de Vie aux Valeurs*, PUF, 2011, p.29.

Commençons par l'univers nothombien dont nous allons nous immerger à partir de maintenant.

1.1.Univers Nothombien

De son vrai nom Fabienne Claire Nothomb, Amélie Nothomb est une auteure belge qui connaît une célébrité mondiale depuis la publication de son premier roman en 1992. L'auteure possède un style propre avec des traits de certaines caractéristiques de nouveaux romanciers, mais ce style va au-delà de ce mouvement littéraire de XX^e siècle et reste inclassable parmi d'autres auteurs qui ne s'inscrivent en aucun mouvement. Amélie Nothomb ne décrit pas seulement les périodes de sa vie dans ses écrits qui ne sont pas que des récits autobiographiques, mais plutôt, elle fait de sa vie une cartographie qui guide et nourrit ses lecteurs. Pour oser une description, elle use de son identité réelle comme d'un personnage, créé pour et par ses lecteurs.

Nothomb commence à écrire vers la fin de son adolescence pour se soigner des maladies gagnées au cours de son enfance comme elle le formule dans plusieurs entretiens donnés à la télévision, à la radio ou à l'occasion de séminaires donnés pour les sorties des livres. Jusque-là rien d'exceptionnel, beaucoup d'écrivains l'avouent, d'une manière ou d'une autre que la littérature est un port paisible qui permet de gagner sa vie tout en lui soignant et composant. L'exceptionnel s'opère dans sa réussite, son premier roman connaît un accueil extraordinaire, et elle en publie chaque année un nouveau, finalement au septième, elle remporte le grand prix de roman de l'Académie Française en 1999. Au total, elle a 31 romans en 2022, publié exclusivement chez la maison d'édition Albin Michel.

Il est temps de nous immerger maintenant dans l'univers de « Sans Nom », le corpus qui sera notre adjuvant pour accomplir nos objectifs définis plus haut.

1.2.Sans Nom

Publiée, originellement, comme une supplémentaire au magazine Elle, *Sans Nom* est une nouvelle sans nom. À la couverture du petit livret nous lisons à la place du titre, en gros caractère, le nom de l'auteur, puis en plus petit caractère en dessous de celui-ci, le titre *Sans Nom*. Ce titre n'est là que pour indiquer l'absence du titre pour

l'œuvre, sans lui donner vraiment un nom. Cette absence du titre est fonctionnelle, comme nous allons le voir plus loin en détail, elle est connectée au contenu de la nouvelle, lui donne un sens supplémentaire. Une autre alternative serait de ne pas donner un sous-titre comme *Sans Nom* et de laisser le texte complètement sans titre, cependant ceci poserait des problèmes ontologiques pour une nouvelle : Comment on parlerait d'elle, dire quelque chose au sujet d'elle ? Ce sous-titre explicatif nous permet de surpasser ces difficultés.

Le thème majeur apparent de la nouvelle est l'amour, bien qu'il s'oriente plutôt vers l'amour charnel. D'ailleurs l'histoire pourrait être découpée en deux que nous pourrions nommer, l'amour et l'amour charnel. Le récit commence par une introduction dans laquelle le protagoniste, qui est aussi l'auteur du texte que nous lisons, relate sa quête puis nous introduit son personnage. C'est un jeune homme d'un pays du Sud, qui part à la recherche de la femme rêvée dans un pays du Nord, en Finlande. Il part à la recherche de sa bien-aimée future sans faire de préparation adéquate pour la route et il se trouve dans l'obligation de donner à manger et manger lui-même ses chiens, à la peur de mourir de faim dans le froid du Nord ou d'être mangé par eux. Quand il lui reste un seul, il s'enfuit pour sauver sa peau et finalement trouve un refuge dans le milieu de l'inconnu. Il est sain et sauve.

Il rencontre quatre autres jeunes hommes qui habitent ce refuge, et leurs comportements lui semblent insensés. Ils regardent des feuilletons télévisés toute la journée et ne s'interrompent que pour manger ou d'autres nécessités du genre. Il essaie de comprendre leur attitude mais les hommes ne lui parlent pas beaucoup. Vers minuit il dort dans une chambre qu'on lui indique et vit une expérience de satisfaction sexuelle donc il nomme fée. Le matin, il cherche à cacher ce qui lui arrive des autres et discute avec l'un d'eux, et finit par apprendre que les autres aussi vivent ce qu'il a vécu toutes les nuits, sans faute.

Il ne croit pas vraiment à ce qu'ils disent et attend la deuxième nuit pour en être sûr. Comme il revit la même expérience, il interroge les autres sur les conditions de vie de ce refuge et s'interroge surtout sur ce qu'il va faire. Va-t-il rester comme eux dans ce refuge, en étant sûr de vivre ce plaisir chaque nuit ou va-t-il partir et continuer à chercher sa bien-aimée. Enfin, il décide de rester et écrit le récit que nous lisons.

L'histoire fait ressurgir une question fondamentale. Est-ce que l'amour charnel est l'essentiel ou l'unique composante d'une relation amoureuse ? Cependant, à côté de cette question, des autres questions profondes se déguisent. Est-ce que l'identité est quelque chose qu'on peut abandonner volontairement ? Est-ce qu'on peut brader notre liberté ? Ces questions sont intimement liées au problème du libre arbitre.

Pour une analyse concentrée sur le concept du libre arbitre, nous devons établir un résumé des positions philosophiques actuelles sur le compte de ce concept. C'est le contenu de la sous-partie suivante.

1.3.Problématique du Libre Arbitre

Une seule lecture de *Sans Nom* suffirait à un lecteur moyen de comprendre le malaise et le dilemme devant lesquels ce conte moderne le place. Un héros qui semble partir pour une aventure exceptionnelle dans un contré inconnu et pour une cause la plus romantique, finit par s'enchaîner à un lieu, abandonnant son identité, sa quête d'amour et sa liberté. C'est pour cette particularité précise que nous sommes amenés à choisir ce texte comme corpus, pour analyser un concept philosophique aussi vieux que la philosophie : le libre arbitre.

La philosophie, la plus ancienne des disciplines, a essayé de définir ce pouvoir attribué ou refusé à l'agent³ humain, et chaque point de vue élaboré a formulé sa propre définition et ses arguments pour prouver sa validité. Chaque philosophe, n'ayant pas forcément le libre arbitre comme domaine principal de recherche, a tout de même formulé son point de vue le concernant, parce que l'existence ou le non existence de ce pouvoir affectait la dimension morale, juridique et sociale de tous les êtres humains.

Le libre arbitre est un problème philosophique qui porte sur plusieurs champs de réflexion. Ces champs sont, entre autres, la religion, l'éthique, le droit et l'action. Le lien commun de ces disciplines est la responsabilité morale que l'existence ou non du libre arbitre met en jeu. C'est pourquoi chaque argument, avancé de part et d'autre école de pensée, comporte des exemples concernant la morale. Pour notre étude

³ « Agent » est un terme en philosophie, utilisé pour désigner l'individu qui exerce une action.

présente nous allons essayer de résumer, dans ce qui suit, les perspectives principaux existants dans la Philosophie contemporaine.

Le déterminisme postule que tout ce qui arrive dans l'Univers, y compris les actes des agents humains, sont déterminés par la Nature, donc il nie le pouvoir du libre arbitre aux agents. De ce point de vue, une chose cause un effet, et elle le fait à chaque fois que cette cause se produit. Le libertarianisme, lui, affirme que l'agent a le libre arbitre, et il fait parfois son usage.

L'Incompatibilisme, bien qu'il a de nombreux variants, postule soit l'existence du libre arbitre, soit son inexistence. Les déterministes comme les libertariens qui avancent l'existence du libre arbitre sont des incompatibilistes. Le nom incompatibilisme est donné pour rejeter un autre point de vue qui accepte la compatibilité de déterminisme et du libre arbitre. Selon les incompatibilistes, soit le déterminisme est vrai et le libre arbitre n'existe pas, soit le libre arbitre existe et le déterminisme est faux pour les actes des agents. Au sein de ce mouvement de pensée, il existe des libertariens qui postule l'existence du libre arbitre. Mais les travaux de ces derniers sont dirigés en grande partie vers la démonstration de la fausseté de la compatibilisme.

Par exemple Peter van Inwagen a mis au point un argument, nommé *Argument de la Conséquence*⁴ pour montrer l'incompatibilité du libre arbitre avec le déterminisme. Mais la plupart des incompatibilistes sont des déterministes qui avancent que le libre arbitre n'est pas compatible avec le déterminisme et que le déterminisme est la seule loi qui gouverne tous les événements de l'univers.

Enfin, les compatibilistes sont des penseurs qui postulent que le déterminisme qui existe dans la nature et l'existence du libre arbitre des agents ne sont pas des faits

⁴<https://plato.stanford.edu/entries/freewill/> Si le déterminisme est vrai, alors nos actes sont les conséquences des lois de la nature et des événements d'un passé lointain. Mais ce n'est pas à nous de décider ce qui s'est passé avant notre naissance [c'est-à-dire que nous n'avons pas la capacité de changer le passé], et il ne dépend pas non plus de nous quelles sont les lois de la nature [c'est-à-dire que nous n'avons pas la capacité d'enfreindre les lois de la nature]. Par conséquent, les conséquences de ces choses (y compris nos actes actuels) ne dépendent pas de nous. (Traduction m'appartient)

incompatibles. Bien que le déterminisme soit vrai, l'agent possède selon eux, une liberté de décision sans que cela n'entrave les lois de la nature.

La philosophie autour du libre arbitre, et ce qu'il est devenu de nos jours, revient premièrement à démontrer l'incompatibilité ou la compatibilité du libre arbitre avec le déterminisme. Deuxièmement, chaque penseur cherche à avancer des arguments et démonstrations qui soutiennent sa propre position, et tâche de s'entendre sur les concepts et leurs définitions. C'est dire que le chemin est long pour le concept pour qu'il devienne un concept comme les autres, le chemin qu'il a laissé derrière lui en témoigne.

Ayant fait le tour autour des positions philosophiques concernant le concept du libre arbitre, nous pouvons passer aux méthodologies sémiotiques que nous allons utiliser. La première est la méthodologie greimassienne, appelé aussi le Modèle Standard.⁵

1.4.Modèle Standard

Ce modèle a été mis au point par A. J. Greimas, s'inspirant des travaux de V. Propp. Dans son livre sur les contes ⁶, Propp avait défini 31 fonctions selon lesquelles, les personnages de contes populaires sont animés et l'intrigue des contes se déroule. Le modèle du Propp permettait de définir quelles fonctions un conte accomplit au sein du texte.

Greimas explique sa propre théorie sémiotique en ces termes :

« [...] il convient de noter que l'analyse du discours est née plus ou moins par accident, puisque le travail de Lévi-Strauss était de nature paradigmatique, c'est-à-dire qu'il consistait à mettre en place des corrélations. Il prendrait A et Non-A, B et Non-B, puis établirait des corrélations et aboutirait au mythe d'Œdipe. (...) Mon génie théorique,

⁵ « **STND** » pour le reste de l'étude.

⁶ Propp, V., **La Morphologie du Conte**, Editions du Seuil, 1965.

si je puis dire, était une forme de « bricolage. J'ai pris un peu de Lévi-Strauss et ajouté du Propp. C'est ce que j'appelle la première étape de la sémiotique. »⁷

D'ailleurs cette idée de bricolage se manifeste aussi dans une autre définition que Greimas nous donne, au sujet de la langue : la langue « n'est pas un système de signes, mais un assemblage – dont l'économie reste à préciser – de structures de signification »⁸ explique-t-il.

Analysant les éléments récurrents dans ce type des récits, qui sont les contes, Greimas, à son tour, a défini une méthode à deux strates. Ce modèle, que nous appellerons le modèle standard, abrégé dans cette étude en STND, possède au premier niveau, dit le niveau de surface qui concerne les composants les plus apparents et concrets, les éléments narratifs et discursifs du texte. Ensuite, au deuxième niveau qui concerne les éléments les plus occultés, on détermine la structure profonde du texte laquelle on conclut à partir des éléments du premier niveau d'analyse.

Avant toute analyse, STND nous demande d'opérer une segmentation du texte et celle-ci ne se fait pas aléatoirement. Entre chaque partie du texte appelé segment, il doit exister une disjonction spatiale, temporelle, actorielle ou événementielle. Une disjonction logique, aussi, peut permettre de segmenter le texte. En opérant ces coupures, nous découvrons les premières articulations du texte qui nous permet, à proprement dire, de l'analyser.

L'analyse du niveau narratif se fait d'abord par la détermination des six actants du récit, et pour cette raison elle est nommée l'analyse actantielle. On détermine tour à tour, le destinataire, l'objet, le destinataire, le sujet, l'adjuvant et l'opposant de l'histoire narrée, comme montré dans le schéma actantiel suivant.

⁷ **New Literary History**, Vol. 20, No. 3, Greimassian Semiotics (Spring, 1989), p. 539- 550

⁸ Greimas, A.J., **Sémantique Structurale**, p.20

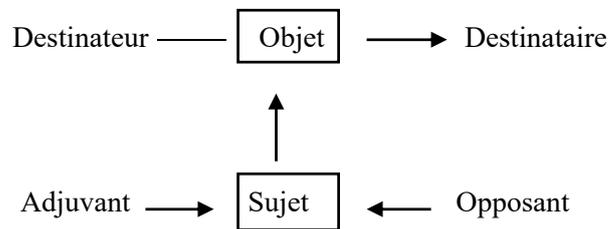


Schéma 1. Schéma Actantiel⁹

Ces six actants sont regroupés entre eux selon la modalité qui les anime. Le destinateur et le destinataire composent l'axe de la transmission, dit aussi l'axe du savoir. C'est ce premier qui oriente le sujet vers un objet destiné au destinataire. L'axe de pouvoir comporte les deux actants qui sont l'adjuvant et l'opposant, ce sont des actants qui aident ou empêchent le sujet dans sa quête. Enfin, l'axe de vouloir nombre le sujet et l'objet comme actants, c'est la relation de celui qui désire et la chose désirée.

Il faut ici faire une distinction entre les objets de valeurs concrets et les objets de valeurs abstraits :

« Il est essentiel de bien se rendre compte que sujet et objet ne peuvent pas être définis indépendamment l'un de l'autre, comme des entités autonomes, mais que leur valeur est fonction de leur relation réciproque. Le sujet est par définition "celui qui veut acquérir l'objet", alors qu'inversement l'objet peut être défini comme "ce que le sujet veut acquérir". A l'intérieur de la catégorie actantielle d'objet, on fait ensuite une distinction supplémentaire entre objets de valeur concrets (de l'argent, une femme...) d'une part et objets modaux plus abstraits (l'honneur, la richesse, l'amour, l'identité) d'autre part. »¹⁰

⁹ Sémantique Structurale, p.180.

¹⁰ De Geest, D., **La sémiotique narrative de A.J. Greimas**, Image and Narrative, 2003, <https://www.imageandnarrative.be/inarchive/uncanny/dirkdegeest.htm>

La définition et le schéma précédents font l'état des six actants et l'orientation de leurs relations. Cependant la détermination de ces différents actants et leur relation ne nous dit pas ce qui se passe dans le texte. Pour l'analyser nous avons besoin de ressortir le programme narratif (PN) de chaque articulation. Un programme narratif est une feuille de route pour un actant, qui nous renseigne sur la cause, les moyens et les résultats de ses actions.

Nous pouvons penser déjà le schéma actantiel brut, comme l'annonce d'un programme narratif concernant le sujet. Le sujet est aidé par un adjuvant ou empêché par un opposant pendant sa quête à laquelle un destinataire lui destine, le charge d'un but, concrétisé en un objet qui est obtenu ou perdu, pour un destinataire.

Schéma narratif canonique (SNC) a cinq composants, l'action, la compétence, la performance, la manipulation, la sanction.

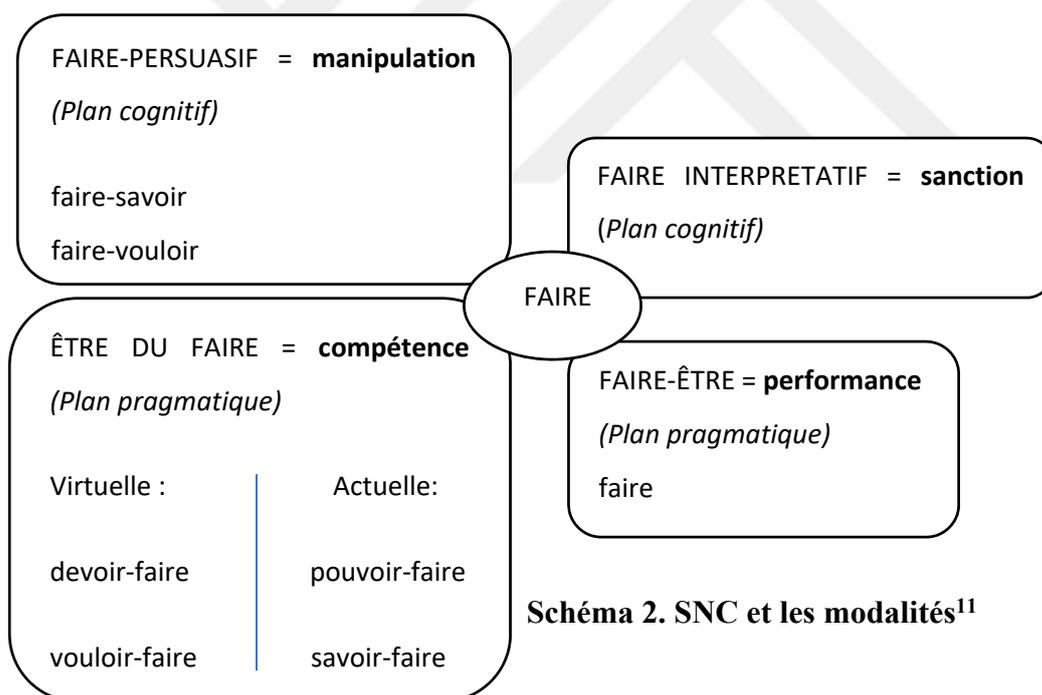


Schéma 2. SNC et les modalités¹¹

Ce sont les étapes de déroulement de l'histoire. Pendant le processus de la manipulation, le destinataire-manipulateur donne au destinataire-sujet (s'il n'est pas différent) une tâche à accomplir. Dans cette phase les modalités de *vouloir-faire* et *devoir-faire* sont présentes. Le destinataire-sujet, ensuite, acquiert la compétence

¹¹ Schéma réalisé suivant les modalités décrites dans **Sémantique Structurale** de Greimas.

nécessaire pour accomplir la performance, ce qui forment ensemble les deux piliers de l'action. La performance, c'est *faire-être*, et *savoir-faire* et *pouvoir-faire* sont les modalités de la compétence. Enfin, par suite de l'action, le destinataire-sujet reçoit la sanction, qui est composée de deux éléments ; le jugement et la rétribution. Le jugement déclare la conformité ou non de l'action au contrat de début, alors que la rétribution déclare la conséquence de l'action, en tant qu'une punition ou une récompense.

La relation entre l'actant-sujet et l'actant-objet peut connaître deux états : Soit le sujet est pourvu, ou bien il est dépourvu de l'objet. Cette relation donne lieu aux notations suivantes, qui sont des énoncés d'état :

$S \wedge O$: Sujet et objet sont dans une relation de conjonction

$S \vee O$: Sujet et objet sont dans une relation de disjonction

Si on augmente ces deux possibilités par leurs négations, nous avons quatre situations :

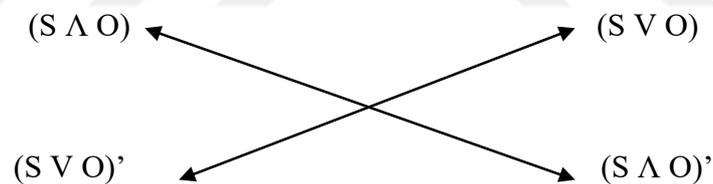


Schéma 3. Catégories des énoncés d'états

$(S \wedge O)$: Conjonction du sujet et objet

$(S \wedge O)'$: Non-conjonction du sujet et objet

$(S \vee O)$: Disjonction du sujet et objet

$(S \vee O)'$: Non-disjonction du sujet et l'objet

Effectivement, on peut constater qu'une conjonction du sujet et d'objet n'est pas forcément leur non-disjonction, tout comme un état de disjonction ne signifie pas

exactement le non-conjonction de ces deux actants. Par exemple, le Prince peut trouver sa bien-aimée mais celle-ci peut être dans un sommeil éternel.

Ces énoncés, écrits nulle part mais déduit à partir du récit, sont dites des énoncés d'état, puisqu'ils constatent d'un état des choses, alors qu'une action qui remodèle les états des choses est appelée l'énoncé de faire. Un Sujet de faire (S1) en opérant une action sur Objet d'état (O) devient Sujet d'état (S2) Il s'agit là d'une transformation d'état, qu'on écrit par une formule :

$F [S1 \rightarrow ((S2 \vee O) \rightarrow (S2 \wedge O))]$ est par exemple la notation d'un énoncé de faire d'un PN conjonctif. Sujet de faire, par son opération, passe de l'état de dépossession à l'état de possession de l'objet. Aussi, il peut exister plusieurs PN au sein d'un même récit, à côté d'un PN de base, il peut exister des PN d'usage que le sujet peut employer au cours de sa quête.

Après avoir analysé le niveau narratif à l'aide de schéma actantiel et le programme narratif, nous passons au niveau discursif. Toujours dans le niveau de surface, nous sommes amenés à analyser les isotopies, qui sont relevées grâce aux sèmes répétés, et on les classe en des éléments figuratifs, thématiques et axiologiques(thymiques).

Une analyse figuratifs, se fait à l'aide des figures du récit, celle de thématique se fait à partir des figures et la dernière analyse, l'analyse thymique se repose sur l'opposition euphorie et dysphorie qui sont présents dans les thèmes envisagés.

« Le figuratif recouvre tout ce qui évoque le perceptible. À l'opposé, le thématique, lui, se caractérise par son aspect proprement conceptuel. Ainsi, l'amour est un thème dont les différentes manifestations concrètes constituent des figures (fleurs, baisers, etc.). Figures et thèmes d'un texte participent d'une axiologie : ils sont corrélés soit à une modalité de type euphorie/dysphorie (ou, en termes non techniques,

plaisir/déplaisir ou positif/négatif). Par exemple, les thèmes amour/haine sont en général associés, pour le premier, à l'euphorie, pour le second, à la dysphorie. »¹²

Le carré sémiotique se trouve au dernier niveau qui est le niveau profond. C'est une structure élémentaire de l'opposition classique à deux termes, augmenté en quatre, par le biais d'une opération niant chacun de deux termes. Par exemple, « vie » et « mort » projetés en carré sémiotique, si on oppose les deux termes, nous avons :

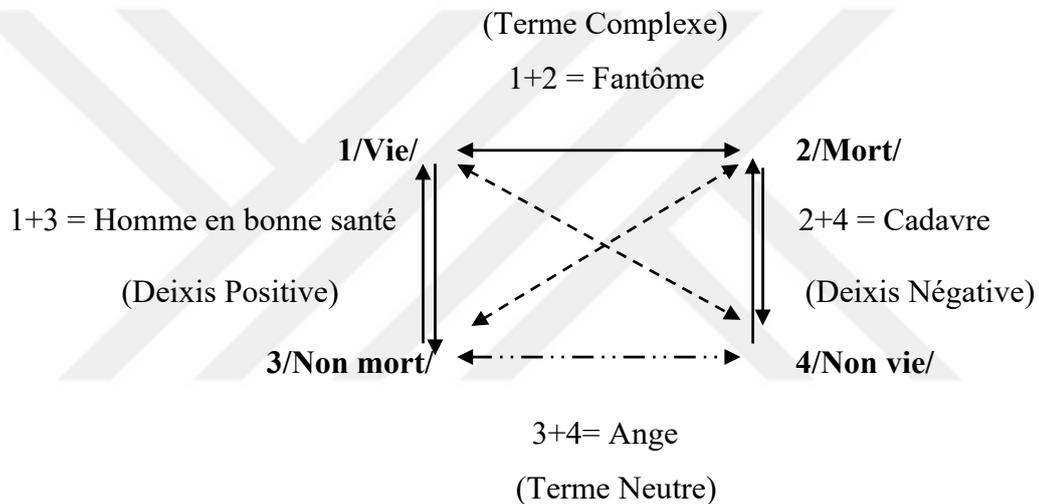


Schéma 4. Carré sémiotique de /vie/ et /mort/

-
- ←-----→ Relation de contrariété : non-mort est la négation de mort
 - Relation de présupposition : « non-mort » présuppose « vie »
 - ←————→ Relation des contraires : vie vs mort
 - ←...-...-...→ Relation de neutralité : pas de relation

Nous avons désigné, dans les grandes lignes, les outils de la méthodologie STND. Mais celle-ci n'est pas l'unique méthode que nous utiliserons dans le cadre de cette analyse. Comme nous l'avons déjà signalé, nous appliquerons deux méthodes

¹²Hébert, Louis, Site en ligne **Signosemio** <http://www.signosemio.com/greimas/analyse-figurative-thematique-axiologique.asp>

d'analyse sémiotique au même corpus. Donc, il nous reste à définir les outils de cette deuxième méthodologie : la méthodologie tensive.

1.5.Modèle Tensif

L'origine du modèle tensif appartient aux sémioticiens, Jacques Fontanille et Claude Zilberberg. Plus tard, Zilberberg a développé un ensemble d'outils d'analyse qu'on nommera modèle d'analyse tensive, et nous utiliserons l'abréviation TNSV, pour le rappeler tout au long de notre étude.

« ... La tensivité est le lieu imaginaire où l'intensité, c'est-à-dire les états d'âme, le sensible, et l'extensité, c'est-à-dire les états de choses, l'intelligible, se joignent les uns les autres ; cette jonction indéfectible définit un espace tensif d'accueil pour les grandeurs accédant dans le champ de présence : du fait de son immersion dans cet espace, toute grandeur discursive se trouve qualifiée au titre de l'intensité et de l'extensité ; en continuité avec l'enseignement de Hjelmslev, une inégalité créatrice lie l'extensité à l'intensité : les états de choses sont dans la dépendance des états d'âme. »¹³

TNSV définit deux dimensions dans un espace des tensions au sein du texte, qui sont l'intensité et l'extensité et il les place dans un diagramme à deux dimensions:

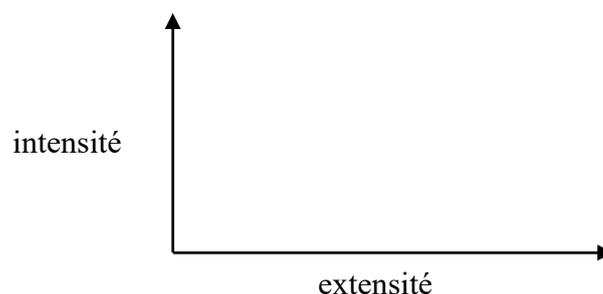


Schéma 5. Diagramme tensif

¹³ Zilberberg, Claude, **Précis de grammaire tensive**, Tangence n° 70, 2002, p. 111-143.

La première dimension, l'intensité, la partie verticale du diagramme concerne les états d'âme et la deuxième, l'extensité, concernant les états des choses, est exprimée par la partie horizontale. La tensivité opérée par les significations présentes est représentée dans un diagramme à deux orientations vers le haut et la droite. Le point d'intersection de ces deux mesures est accepté en tant que le point zéro pour les deux grandeurs. Tout ce qui est à démontrer, s'affiche sur cet espace entre les deux flèches à 90 degrés d'angle.

L'espace tensif est transposé sur un diagramme pour montrer les amas des valeurs et leurs zones. Ces amas des valeurs sont distribués sur le diagramme selon leurs qualités respectives. Ceux qui sont susceptibles d'être dénombrés sont les choses concrètes et se trouvent sur l'axe horizontale et ce qui sont susceptibles d'être mesurés, les choses affectives, prennent place sur l'axe verticale : Les zones qui ont une forte intensité et d'extensité sont appelées des aires d'éclat et celles qui ont une intensité et extensité moindre s'appellent des aires de vacuité.

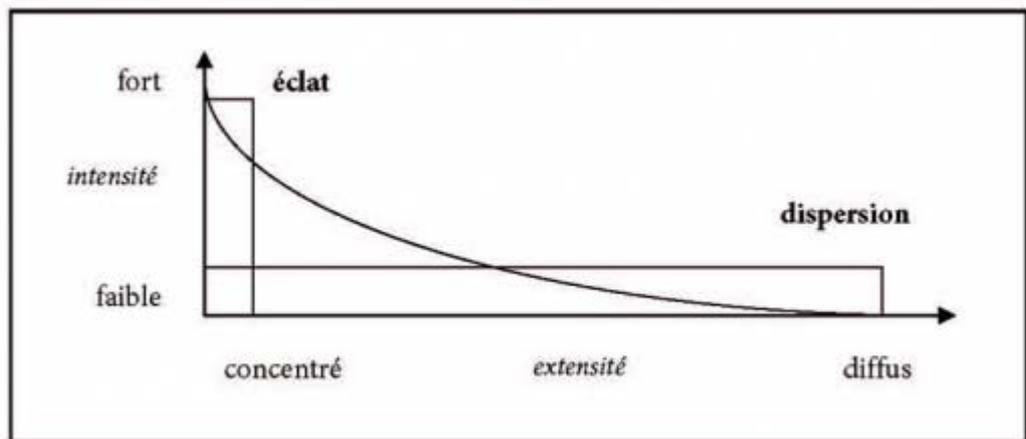


Schéma 6. Aires de l'éclat et de la vacuité¹⁴

Dans un schéma tensif on peut constater quatre zones principales. Dans la Zone-1, l'intensité de la valeur en considération est basse et son extensité l'est aussi. Dans la Zone-2, l'intensité augmente, mais l'extensité reste toujours basse. La Zone-3

¹⁴ La Structure Tensive, p.21

présente une intensité basse mais une extensité élevée. Dernièrement l'intensité, comme l'extensité sont élevées dans la Zone-4 comme montré dans le Schéma 7 :

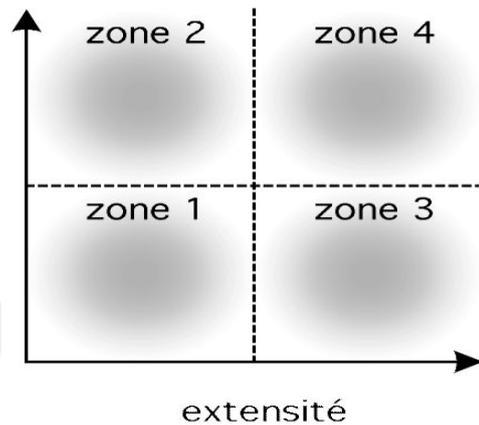


Schéma 7. Les zones de tension¹⁵

Les quatre types de tension qu'il existe entre les valeurs en question sont :

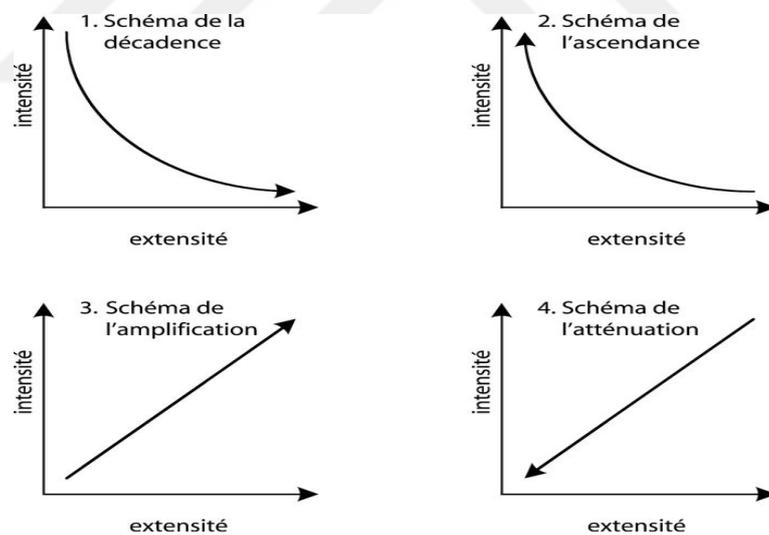


Schéma 8. Les quatre schémas tensifs de base¹⁶

¹⁵ Hébert, Louis, **Le schéma tensif, Synthèse et proposition**, Tangence, Numéro 79, automne 2005, p. 111-139.

¹⁶ *ibid*, p-111-139.

Deux corrélations sont possibles donc, une corrélation directe ou une corrélation inverse, lesquelles peuvent être représentées sur notre diagramme comme suit :

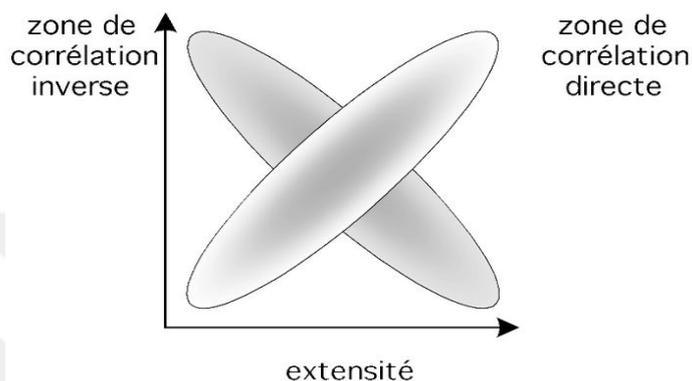


Schéma 9. Les zones de corrélation dans un schéma tensif¹⁷

On peut considérer aussi les deux concepts de l'intensité et l'extensité comme deux dimensions. Ces deux dimensions possèdent d'autres dimensions à l'intérieure d'elles-mêmes, qui sont appelées des sous-dimensions ou subvalences. L'intensité a comme sous dimension, le tempo [d₁] et la tonicité [d₂] ; quant à l'extensité, elle a deux sous-dimensions qui sont la temporalité [d₃] et la spatialité [d₄].

valences →	intensité	extensité
sub-valences →	<pre> / \ / \ tempo tonicité / \ / \ vif vs lent tonique vs atone </pre>	<pre> / \ / \ temporalité spatialité / \ / \ bref vs long fermé vs ouvert </pre>

Schéma 10. Schéma des sub-valences¹⁸

¹⁷ Ibid, p.11-139.

¹⁸ La Structure Tensive, p.49.

Ces quatre classes de subvalences intensives et extensives permettent de envisager la sémantique intensive et extensive d'un texte. Ainsi, on peut déterminer la structure élémentaire de la signification qui a quatre grandeurs, deux surcontraires et deux sous-contraires numérotés de S1 à S4 à l'intérieure même de chaque sub-valence, comme l'exemple montré dans le Tableau 1 :

s ₁ ↓ minuscule ↓ sur-contraire atone	s ₂ ↓ petit ↓ sous-contraire atone	s ₃ ↓ grand ↓ sous-contraire tonique	s ₄ ↓ immense ↓ sur-contraire tonique
---	--	--	---

Tableau 1. La matrice des sub-valences à propos de la taille des objets.¹⁹

Ainsi, des matrices de chaque dimension, intensive, extensive et jonctive sont analysés selon sémantique tensive et syntaxe tensive. Nous avons un tableau qui montre toutes les dimensions tensives :

matrice →	surcontraire atone	sous-contraire atone	sous-contraire tonique	surcontraire tonique
paradigme ↓	↓	↓	↓	↓
sémantique intensive →	nul	faible	fort	suprême
syntaxe intensive →	diminution ←—————→		augmentation —————→	
sémantique extensive →	universel	commun	rare	exclusif

¹⁹ Ibid, p.65

syntaxe extensive →	← mélange →		← tri →	
sémantique jonctive →	nécessaire	attendu	inattendu	étonnant
syntaxe jonctive →	← implication →		← concession →	

Tableau 2. Sémantique et syntaxe intensive, extensive et jonctive²⁰

Suivant les aspects, amenuisement, atténuation, relèvement et redoublement [S1-S2-S3-S4], et suivant les phorèmes²¹ de direction, position et élan, nous avons des possibilités de montrer sous-dimensions comme décrites dans le Tableau 2. Pour la sous-dimension tempo, nous avons des valeurs suivantes :

	aspect phorème	amenuisement	atténuation	relèvement	redoublement
	tempo	direction	traîner	ralentissement	accélération
position		anachronisme	retard	avance	prématuré
élan		inertie	lenteur	vitesse	vivacité

Pour la sous-dimension tonicité, nous pouvons voir les aspects et les phorèmes définis comme suit :

²⁰ **Des Formes De Vie Aux Valeurs**, p.85

²¹ Phorème est une unité de la phorie, montrant son orientation comme sa direction, sa position et son élan.

tonicité	aspect phorème	amenuisement	atténuation	relèvement	redoublement
	direction	exténuation	atonisation	tonalisation	déchaînement
	position	nul	inférieur	supérieur	excessif
	élan	état	repos	mouvement	coup

Quant à la sous-dimension temporalité, les valeurs obtenues sont les suivantes :

temporalité	aspect phorème	amenuisement	atténuation	relèvement	redoublement
	direction	rétrospection	saisie	visée	anticipation
	position	périmé	antérieur	postérieur	immortel
	élan	éphémère	bref	long	éternel

Enfin, la spatialité présente des valeurs suivantes :

spatialité	aspect phorème	amenuisement	atténuation	relèvement	redoublement
	direction	hermétique	fermé	ouvert	béant
	position	étranger	extérieur	intérieur	intime
	élan	fixité	repos	déplacement	ubiquité

Tableau 3. Aspectualisation des quatre sous-dimensions.²²

²² **Éléments de grammaire tensive**, p.70-71

La syntaxe tensive, elle, possède ces deux branches, intensive et extensive, mais un troisième aussi qu'on nomme syntaxe jonctive. Tandis que la syntaxe intensive s'occupe des opérations des augmentations et des diminutions des valences présentes dans un texte, la syntaxe extensive s'occupe des mélanges et des tris. Enfin, la syntaxe jonctive traite des implications et des concessions.

Enfin, les catégories modales ou les modes sémiotiques sont la mode d'efficience, la mode d'existence et la mode de jonction. La mode d'efficience contrôle la mode d'existence et la mode de jonction. Ils possèdent le schéma suivant :

Mode d'efficience	parvenir	survenir
Mode d'existence	visée	saisie
Mode de jonction	implication	concession

Tableau 4. Les modes sémiotiques²³

Nous venons de définir dans cette partie, non pas tous les éléments de deux méthodes d'analyse sémiotiques, mais ceux qui sont indispensables, significatifs, et utiles pour l'analyse que nous allons établir dans le travail présent. Avec ces méthodologies définies, nous pouvons désormais les appliquer à notre corpus, ce qui est le contenu de chapitres suivants.

²³ Des Formes De Vie Aux Valeurs, p.14 et 16

DEUXIÈME PARTIE

ANALYSE COMPARATIVE

Après avoir précisé les méthodologies que nous allons utiliser, nous pouvons, dans cette partie de notre étude, relater les tensions qui résident entre ces deux méthodologies sémiotiques mis en avant par d'autres sémioticiens dans un premier temps, puis, dans un deuxième temps, compléter cette partie par une explication de procédure que nous allons suivre pour élaborer notre étude.

2.1. Comparaison de Deux Méthodologies

Au sujet de la possibilité d'une analyse comparative des procédés sémiotiques Greimas était pessimiste en 1979:

« En principe, plusieurs théories sémiotiques — tout comme plusieurs grammaires génératives — peuvent être élaborées : seule leur formalisation permettrait éventuellement de les comparer et de les évaluer les unes par rapport aux autres. Une telle approche comparative est à l'heure actuelle absolument impossible, puisqu'il n'existe pas encore de théorie sémiotique digne de ce nom ; d'une part, on trouve des théories intuitives dépourvues de procédures opératoires[...] et, d'autre part, des procédures parfois formalisées, mais qui ne reposent sur aucune théorie explicite. Cela nous autorise à nous limiter ici à un bref exposé de ce que nous considérons comme les conditions générales d'une théorie sémiotique, tout en renvoyant à notre projet théorique. »²⁴

²⁴ Traduction m'appartient, **Semiotics And Language**, An Analytical Dictionary, p.292: "In principle, several semiotic theories—just as several generative grammars—may be elaborated: only their formalization would possibly allow them to be compared and to be evaluated with respect to one another. Such a comparative approach is at the present time impossible, since no semiotic theory worthy of its name yet exists; on the one hand, we find intuitive theories having no operational* procedures [...] and, on the other hand, procedures that are sometimes formalized, but which are not based on any explicit theory. This authorizes us to limit ourselves here to a brief account of what we consider to be the general conditions of a semiotic theory, while, at the same time, referring to our theoretical project."

Cependant, à l'heure actuelle, il existe assez des éléments pour ce genre de comparaison, nous semble-t-il. Les apports théoriques et les outils d'analyse développés par Greimas pour ce qu'on appelle aujourd'hui le Modèle Standard et ceux de Zilberberg pour la sémiotique dite tensive, sont suffisant pour opérer une telle comparaison.

Premièrement, STND étant la méthode fondatrice de la sémiotique se présente comme la méthode par excellence dans ce domaine. TNSV vient après elle et est vu en tant qu'une approche secondaire, comme toutes les autres approches qui a suivi STND qui doivent faire leurs preuves. Mais ne faut-il pas du temps et beaucoup d'encre pour qu'une quelconque méthode gagne sa véritable place dans un domaine précis ?

Commençons par ceux qui sont contre la comparaison. Certains, en effet, refusent d'emblée la comparaison entre ces deux méthodes, et voudraient maintenir la place du maître, immuable à jamais, comme Ahmed Karbouch :

« [...] il faut saluer comme exemplaires la volonté de rigueur et l'exigence théorique caractéristiques de la pensée de Greimas car elles ont permis à des courants et tendances d'éclorre autour d'elle, voire contre elle, faisant ainsi du « champ sémiotique » le lieu de renouvellement du savoir sur le langage et la signification, et, au-delà, sur l'homme en général. Il est donc vain de parler, comme le font certains, de « dépassement » : il s'agit plutôt, à vrai dire, de déplacement des centres d'intérêt. Quoi qu'il en soit, comme l'affirmait Lévi-Strauss à propos du travail de cet autre pionnier qu'a été Vladimir Propp, l'œuvre sémiotique d'Algirdas J. Greimas « gardera le mérite impérissable d'avoir été la première »²⁵

Cependant, bien que Greimas reconnaît les « novations » -comme il les nomme- dans le domaine de la sémiotique et leurs complémentarités en leur donnant

²⁵ Karbouch, Ahmed, **De Greimas à JE-Claude Coquet. Le discours et son sujet**, Actes Sémiotiques, Numéro 120, 2017

une place au sein de son dictionnaire de la sémiotique²⁶, écrit avec Courtes, il faut se rappeler qu'il n'est pas en faveur d'une nouvelle théorie sémiotique, qu'il ne considère ces nouveautés que comme des points de vue, des attitudes ou des démarches et déclare à leur propos :

« Il convient de constater en passant qu'un mal mystérieux semble frapper un certain nombre de sémioticiens, mal qu'on pourrait désigner comme «l'attraction des profondeurs ». Tout en admettant la pertinence de l'articulation du parcours génératif en niveaux de profondeur, d'aucuns semblent désireux de situer la toute dernière problématique qui les passionne aujourd'hui au niveau le plus profond : il s'y produit un embouteillage — la fiducia, l'espace-temps, la figurativité, la prégnance s'y bousculent —, alors que les paliers de surface paraissent se vider de leurs structures. On sait bien que l'installation, le nombre et la profondeur relative des niveaux sont choses de convention et d'efficacité, il n'empêche : l'impression se dégage parfois que l'on confond l'approfondissement des problématiques avec leur mise en place en niveaux profonds. »²⁷

Et pour la sémiotique tensive, il déclare, entre autres : « D'autres voix, non moins intéressantes, cherchant à rendre compte des tensions, des équilibres instables et des dynamismes des structures, ont tendance à recourir aux notions d'énergétisme, de pathos universel, en renvoyant ainsi à une sorte de vitalisme renaissant ».²⁸

Selon cette définition greimassien, une lecture neutre résulterait une ouverture vers des nouveaux horizons pour la sémiotique, cependant, Greimas ne voyait pas en cette voie le germe d'une nouvelle théorie.

Pourtant, certains expriment des éléments qui différencient les deux méthodes, en faisant une comparaison qui met sur un pied d'égalité les deux approches, même que celle-ci ne soit pas la bienvenue mais impossible à éviter, comme chez Driss

²⁶ Greimas, A.J. et Courtes, J, **Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage 2**

²⁷ Ibid, p.6

²⁸ Ibid, p.6

Ablali, qui constate qu'il y a un choix chez Greimas au sujet de l'intégration de phénoménologie en sémiotique, c'est : « Au lieu d'être attentif à l'expérience perceptive, il l'écarte au profit de l'objet perçu... »²⁹

Quant aux essais d'intégration de cet élément manquant plus tard dans la théorie objectale, comme dans la *Sémiotique des Passions*, Luiz Tatit, fait la remarque suivante :

« A la vérité, Greimas et Fontanille introduisaient ainsi, à un niveau antérieur à celui du sujet de faire, instance déjà solidement établie, à la fois un sujet à même de percevoir les oscillations tensives et leurs mouvements aspectuels, et un sujet phorique particulièrement sensible, souvent même à un degré exacerbé, à ce type de variations saisissables dans toutes sortes de situations de la vie quotidienne. Définies comme des « protoactants », ces deux nouvelles figures relèvent très précisément du niveau dit des « préconditions de la signification », lieu théorique réservé à la « tensivité phorique ». De la sorte, la pensée de Zilberberg concernant la tensivité et l'aspectualisation, qui était déjà chez lui en plein essor au moment de la conception de *Sémiotique des passions*, fut dans une large mesure intégrée à celle des auteurs de ce livre. »³⁰

Tatit explique dans ces lignes que Greimas et Fontanille se sont, pour le moins, inspirés largement des travaux de Zilberberg.

De son côté, Zilberberg, lui-même, pour présenter sa théorie tensive, critique STND dans la *Structure Tensive* :

« La sémantique structurale, qui a donné à l'ouvrage de Greimas son titre, nous la désignons comme "phono-logique", puisque la dette de Greimas dans *Sémantique structurale*, quand il entend poser les structures élémentaires de la signification, est d'abord à l'égard de l'œuvre de R. Jakobson et dans une moindre mesure à l'égard de

²⁹ Ouvrage Collectif, *Analytique Du Sensible*, p.197

³⁰ *Musicalisation de la sémiotique*, Actes Sémiotique, Numéro 122, 2019

celle de V. Brøndal. [...] Pour l'essentiel, cette approche est binaire et contrastive ; en effet, si les termes complexe et neutre sont mentionnés, ils ne jouent aucun rôle dans la théorie.»³¹

Il ajoute ce qui manque entre autres à STND, selon lui : « La sémantique “phono-logique” l'admet pour passer de /s₁/ à /non s₁/, mais n'a pas de solution pour passer de /non s₁/ à /s₂/, à moins de recourir à une aspectualité pour ainsi dire transcendante qu'elle n'a pas eu la prudence de déclarer dans ses prémisses. »³²

Ce qui est certain, nous ne sommes pas les seuls, de nos jours, à se poser ces questions de comparabilité, voir efficacité des deux méthodes et à chercher à cerner les différences.

Par exemple pour Alain Perusset, précédé par Sémir Badir, il s'agit de dire les mêmes choses autrement, en utilisant des graphismes différents. Selon ces deux sémioticiens, entre le carré sémiotique et l'espace tensif, il n'y a peu ou pas de différence réelle.

En transposant les éléments de carré sémiotique en espace tensif, Perusset insiste sur la similarité de deux méthodes, pour ne pas dire l'identité.

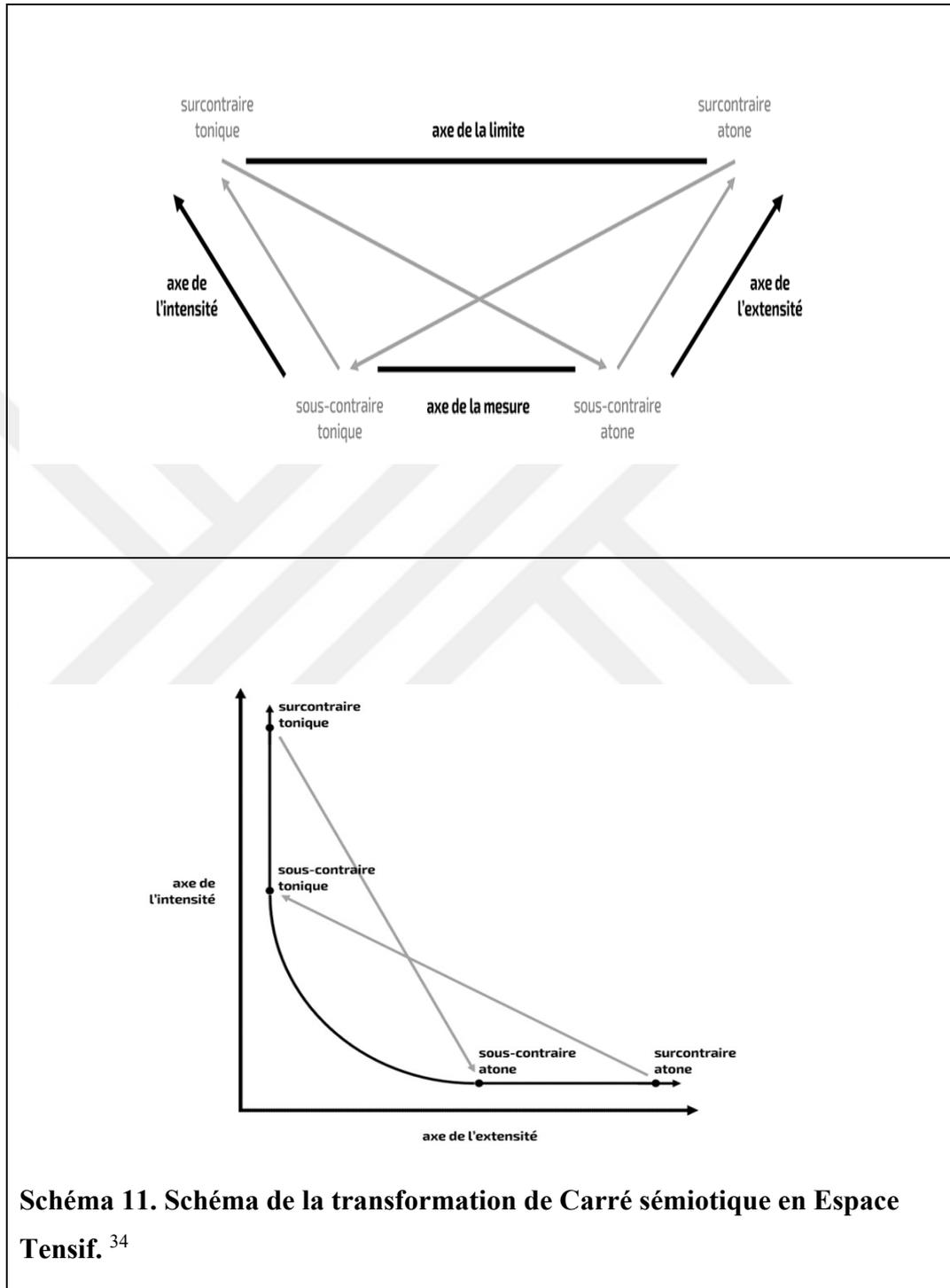
« Si les sémioticiens contemporains ont rapidement reconnu que les termes ponctuant chaque intervalle du schéma tensif valaient pour ceux structurant le carré sémiotique, ils ont en revanche manqué de relever un point connexe que seul Sémir Badir (2014), à notre connaissance, a pointé : le fait que les intervalles entre les termes qui ponctuent la courbe du schéma tensif (aplatie dans la figure précédente) pourraient parfaitement se combiner avec les intervalles délimités par chaque angle du carré sémiotique pour peu qu'on transforme cette figure en trapèze, en ouvrant ses angles inférieurs... »³³

³¹ **Structure Tensive**, p.55

³² *Ibid*, p.56

³³ Perusset, Alain, **Éléments de sémiotique catégorielle, Théorie, méthode, schémas et pratique**, Actes Sémiotique, Numéro 126, 2022

Voici le tableau résumant sa pensée, avec des graphiques qui lui appartiennent :



³⁴ Perusset, Alain, *Éléments de sémiotique catégorielle Théorie, méthode, schémas et pratique*, Actes Sémiotique, Numéro 126, 2022

Perusset, sans refuser donc la comparaison, évite tout de même toute confrontation, cherchant uniquement ce qui réunit les deux méthodes. Mais, comme nous allons le voir, ce point de vue n'est pas partagé par tout le monde.

Pour Eric Landowski, par exemple, ni l'un ni l'autre suffisent à rendre justice de ce que les sujets expérimentent :

"... pour construire une sémiotique existentielle à même de traiter de ce sens vécu, ni la grammaire narrative standard ni ses prolongements relatifs aux passions et à la tensivité ne fournissent les instruments nécessaires. La sémiotique des passions ne fait qu'étendre à la syntaxe des états (d'âme) la grammaire modale précédemment appliquée au « faire » des actants de la narration ; la sémiotique dite tensive fournit un formalisme utile pour analyser les variations d'intensité de phénomènes quelconques mais ne nous dit rien sur les déterminants qualitatifs des effets de sens saisis par les sujets."³⁵

Quant à Norma Discini, elle voit une confrontation manifeste entre les deux approches :

« Zilberberg suggère que l'énonciation s'énonce dans les profondeurs figurales, homologuées à un niveau tensif. Selon lui, l'énonciation ne saurait être considérée comme une instance restreinte à un actant articulé, au niveau discursif, à côté des catégories de temps et d'espace. Il suggère une présence qui va de x à y, du plus simple au plus complexe, et qui est mue par un élan ou une énergie sensible, procédant de la tensivité. Les discordances de perspective entre la sémiotique tensive et la sémiotique dite « standard » sont ici flagrantes. »³⁶

³⁵ Landowski, E., **Une sémiotique à refaire?**, Galaxia (São Paulo, Online), n. 26, p. 10-33, 2013.

³⁶ **Claude Zilberberg : mémoire et devenir**, Actes Sémiotiques n°123, 2020, p.5

Louis Hébert, de son côté, exprime une différence spécifique entre les deux formalismes comme suit : «... à la différence du carré sémiotique, le schéma tensif ne nécessite pas que des éléments opposés. »³⁷

Dans un hommage au maître, Luisa Ruiz Moreno rapporte une parole de Zilberberg, qui, peut-être, touche de près la divergence essentielle qui résidait entre les deux sémioticiens : « « Pour Greimas, tout tournait autour de la narrativisation du monde ». Avec un sourire désenchanté, ironique mais qui finalement finissait par mettre en pratique sa logique de la concession, tandis qu'il travaillait avec ardeur à la poétisation du monde. »³⁸

Zilberberg décrit dans son livre intitulé *La Structure Tensive*, les plusieurs points qui posent problèmes dans le STND. Voici l'un des ses critiques :

« Le passage du niveau fondamental où n'interviennent que l'interdéfinition sémantique et l'interaction syntaxique vers le niveau superficiel ne laisse pas d'être problématique : tout ne semble-t-il pas se passer comme si le parcours génératif était le mal et le remède : le développement du parcours génératif ne réintègre-t-il pas les grandeurs qu'il avait suspendues pour justement constituer le niveau fondamental, notamment le temps et l'espace, ces gardiens du sens ? »³⁹

Nous venons de relater quelques unes des tensions existantes entre les deux méthodologies sémiotiques que nous allons utiliser pour notre analyse comparative dans cette étude. Nous avons décrit plusieurs éléments avancés par d'autres sémioticiens, au sujet de la comparaison entre les deux méthodes et les différences principales qui résident entre elles. Nous pouvons maintenant expliquer la voie que nous allons suivre pour notre analyse comparative.

³⁷Hébert, Louis, **Le schéma tensif, Synthèse et propositions**, Tangence, Numéro 79, automne 2005, p. 111–139

³⁸Moreno, Luiza Ruiz, **Un redoublement d'éclat**, en hommage à Claude Zilberberg, <http://afsemio.fr/temoignages/hommages/hommage-a-claude-zilberberg/>

³⁹Zilberberg, Claude, **La Structure Tensive**, Presse Universitaire de France, 2012, version en ligne, p.15

2.2. Une Analyse Comparative

Une étude comparative se fait à l'aide d'au moins deux éléments, soit, entre autre, une méthodologie appliquée à deux corpus différents, soit deux méthodologies différentes appliquées au même corpus, pour réaliser une comparaison entre eux, afin de mettre au clair les différences majeures.

Pour analyser notre corpus, qui se concentre sur le concept du libre arbitre, nous allons appliquer nos deux méthodologies sémiotiques, la méthodologie greimassienne et la méthodologie tensive, l'une après l'autre à l'œuvre de Nothomb, *Sans Nom*.

Concrètement, et pour chaque segment signalé, il va s'ensuivre une analyse à l'aide du Modèle Standard, plus une analyse réalisée grâce au Modèle Tensif. Il y aura la place pour une troisième analyse qui sera consacrée exclusivement à la comparaison de deux analyses précédentes.

Ainsi, il serait possible de constater les différences entre les deux méthodologies et de voir la différence de l'une de l'autre, ou, du moins, la spécificité de l'une ou de l'autre. Ce qui serait bénéfique pour l'élaboration d'une étude sémiotique du libre arbitre, puisque cette étude serait riche de deux analyses, et leur comparaison permettrait l'approfondissement des voies sémiotiques qui mènent à elle.

Les outils méthodologiques choisis pour chaque analyse de segment ne seront pas les mêmes, pour une raison bien précise que chaque segment a ses spécificités propres. Par ailleurs, certains outils de méthodologies ne seront pas appliqués, en raison de non lieu de leur utilisations.

Ayant précisé les détails du déroulement de notre analyse, nous pouvons passer à son application dans la partie suivante.

TROISIÈME PARTIE

SÉMIOLOGIQUE DU LIBRE ARBITRE

Dans cette partie, nous rendrons une analyse comparative du conte de Nothomb, *Sans Nom*, en appliquant de manière comparative les deux méthodologies sémiotiques qui sont respectivement le Modèle Standard et le Modèle Tensif, dans le but d'élaborer une sémiotique du libre arbitre.

Avant de commencer toute application de méthodologie, nous avons besoin d'étudier le concept du libre arbitre. Commençons par une étude sémantique du concept.

3.1. Étude Sémantique du « Libre Arbitre »

« Libre arbitre » est une locution, ou une expression de la langue française, c'est-à-dire, un groupe de mots qui fonctionnent comme un mot au sein de la phrase et qui forment une unité de sens précis. Son équivalent en anglais est « free will », en turc on utilise le terme « özgür irade » ou « özgür istenç ». Pour élaborer notre base d'étude lexicale nous chercherons des définitions de cette locution dans plusieurs sources y compris des sources venant de la langue anglaise et turque. Mais l'anglais étant la langue de recherche de la discussion contemporaine au sujet du libre arbitre dans le domaine de la philosophie, il nous apportera un éclaircissement important.

Larousse en ligne donne une définition de ce concept comme une expression liée à l'entrée "arbitre". La définition est la suivante: "faculté qu'a la volonté de se déterminer (par opposition au serf arbitre); volonté non contrainte⁴⁰." Nous retiendrons de cette définition les sèmes⁴¹ suivants; faculté, volonté, détermination de soi, absence de contrainte. Le Robert⁴² en ligne, quant à lui, donne la définition

⁴⁰ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/arbitre/4957#151150>

⁴¹ Unité minimale de signification entrant, comme composant, dans le sens d'une unité lexicale. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sème/71946>

⁴² <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/libre-arbitre>

suiivante qui comporte deux de sèmes déjà existants dans la définition précédente; “volonté libre, non contrainte.”

Pour la langue turque, le dictionnaire des termes philosophique de TDK⁴³ nous donne la définition suivante: “la liberté de la volonté; liberté de volonté et de décision ». Quant à la langue anglaise, pour le dictionnaire Cambridge⁴⁴, c’est « la capacité de décider quoi faire indépendamment de toute influence extérieure ». Selon le dictionnaire Oxford⁴⁵, c’est « le pouvoir de prendre vos propres décisions sans être contrôlé par Dieu ou le destin ». Pour le dictionnaire Longman⁴⁶, il est « la capacité de prendre vos propres décisions sur ce qu’il faut faire, plutôt que d’être contrôlé par Dieu ou le destin ». Pour une dernière source, l’Encyclopédie Britannica⁴⁷ nous dit qu’il est « le pouvoir ou la capacité supposée des humains à prendre des décisions ou à accomplir des actions indépendamment de tout événement ou état antérieur de l’univers ». De ces définitions des langues, turque et anglaise, nous retiendrons les sèmes de capacité, liberté, décision et action libre, indépendance, absence d’influence, absence de contrôle venant d’extérieur, indépendance vis-à-vis de tout événement et passé.

Nous pouvons apporter des précisions à ces définitions, qui sont valables pour l’usage quotidien du vocable certes, mais qui ne cherchent pas une exactitude conceptuelle. Ce type de définition peut être obtenu grâce à la philosophie.

En philosophie, il est communément accepté que le libre arbitre a au moins deux aspects bien précis: la liberté d’agir autrement et le pouvoir de se déterminer⁴⁸. D’ailleurs, nous pouvons regrouper les sèmes que nous avons relevés selon ces deux

⁴³ <https://sozluk.gov.tr/>, traduction m’appartient : İstencin özgür oluşu; insanın isteme ve karar verebilme özgürlüğü

⁴⁴ <https://dictionary.cambridge.org/fr/dictionnaire/anglais/free-will>, traduction m’appartient : the ability to decide what to do independently of any outside influence.

⁴⁵ https://www.oxfordlearnersdictionaries.com/definition/american_english/free-will, traduction m’appartient : the power to make your own decisions without being controlled by God or fate.

⁴⁶ <https://www.ldoceonline.com/dictionary/free-will>, traduction m’appartient : the ability to make your own decisions about what to do, rather than being controlled by God or Fate.

⁴⁷ <https://www.britannica.com/topic/free-will>, traduction m’appartient : “the supposed power or capacity of humans to make decisions or perform actions independently of any prior event or state of the universe. »

⁴⁸ <https://plato.stanford.edu/entries/freewill>, traduction m’appartient « ...free will has two aspects: the freedom to do otherwise and the power of self-determination. »

aspects du libre arbitre, c'est-à-dire, pour la liberté d'agir autrement ; les sèmes de vouloir librement, décider librement, agir librement, d'absence de contrainte, absence d'influence, absence de contrôle, indépendance, et pour le pouvoir de se déterminer ; les sèmes de faculté, capacité, déterminer soi-même.

Toutes ces définitions nous signalent un « pouvoir agir autrement, en toute liberté ». Cependant on peut se demander, si toute action résulte de l'exercice du libre arbitre, choisir entre le café et le thé constitue une action décidée selon lui.

« En philosophie, on fait une distinction entre la liberté d'action et la liberté de la volonté (la volonté libre ou le libre arbitre). La liberté d'action désigne la capacité que possède un individu d'exécuter ses intentions d'action ordinaires. La liberté de la volonté désigne, elle, la capacité de former soi-même ses intentions d'action. »⁴⁹

Selon cette définition de Michaël Esfeld, nous pouvons éliminer un certain nombre d'actions de notre champ d'investigation. Par exemple, choisir entre le café et le thé n'est pas une action qui est du ressort du libre arbitre. Il est une action libre, certes, mais il ne nécessite pas la formation d'une intention par soi-même.

Le « soi-même » est un trait important dans la définition qu'on vient de citer. Il désigne deux traits qui sont liés intimement ; le premier est l'identité de l'agent et le deuxième est la responsabilité morale. L'identité de l'agent entre en jeu pour exclure tout autre influence de provenance extérieure au choix d'action effectuée. Et la responsabilité morale repose entièrement sur l'identité de l'individu, comme entité à approuver ou à blâmer suite à l'action. La définition précise ce point parce que les conséquences de l'acte peuvent être approuvées ou blâmées par les autres, d'où la nécessité d'appartenance à l'individu qui accomplit l'action. Aussi, le caractère « extra-ordinaire » de l'action qui suit une délibération par le libre arbitre est un trait à retenir de cette dernière définition. Par exemple, les conséquences de choisir entre le café et le thé ne nuit pas, ni améliore la vie personnelle, ni sociale, c'est-à-dire que

⁴⁹ Esfeld, Michaël, **La Philosophie de l'Esprit**, Armand Colin, 2012, Chapitre 8, p.127.

ses conséquences ne pourront pas être blâmées. C'est pourquoi, cette action reste seulement une action ordinaire.

Cependant, si nous savions que le café était empoisonné et que nous l'offrons à un convive, en connaissant les conséquences évidentes, cette action serait un exercice du libre arbitre, puisque nous pouvions ne pas l'offrir si nous voudrions et à la suite de l'action nous pourrions être sûre d'être blâmé (si notre convive le buvait) ou être approuvé (si nous prévenions notre convive de la situation). L'action qu'on exécute à la suite de l'intention correspondante, dans ce contexte, est de caractère extraordinaire et sujet aux blâmes ou approbations, du fait de l'appartenance au sujet qui la forme.

Pour schématiser, le libre arbitre a quatre couches :

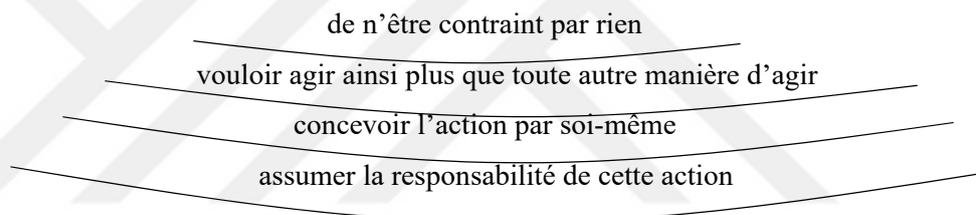


Schéma 12. Les couches de concept du libre arbitre

Ayant formé les éléments d'une définition pour le concept du libre arbitre qui nous servira de base, nous pouvons passer maintenant à notre analyse comparative. Pour cela, il nous faut d'abord opérer une segmentation du texte.

3.2.Segmentation de *Sans Nom*⁵⁰

La segmentation habituelle de SN peut être envisagée en trois séquences. La première s'appellerait Femme, la deuxième s'appellerait Fée. Ces deux appellations de séquences se verraient écourtées en FEM et en FEE. Et entre ces deux séquences, nous placerions une troisième séquence que nous appellerions REFUGE, abrégée en REF. Et pour faciliter la lecture nous utiliserions des abréviations pour les segments à

⁵⁰ Pour le reste de notre étude, *Sans Nom* sera abrégé en "SN".

l'intérieur de ces séquences, FEM-1, FEM-2, REF-1, REF-2, FEE-1, FEE-2, etc. Voici le sommaire d'une telle segmentation:

Séquence/Segment	SÉQUENCE 1 FEMME	SÉQUENCE 2 REFUGE	SÉQUENCE 3 FEE
SEGMENT 1	FEM-1	REF-1	FEE-1
SEGMENT 2	FEM-2	REF-2	FEE-2
SEGMENT 3	FEM-3	REF-3	FEE-3
SEGMENT 4	FEM-4	REF-4	FEE-4
SEGMENT 5	FEM-5	REF-5	FEE-5
SEGMENT 6			FEE-6
SEGMENT 7			FEE-7

Tableau 5. Sommaire de la segmentation

La séquence 1 (SEQ-1), FEM, est autonome en ceci précise qu'elle a un PN principal et des actants propres bien que le sujet reste le même dans les trois séquences. L'espace, le temps et les actions de cette séquence nous permettent de le séparer de REF et de FÉE. Tout au long de la séquence FEM, toutes les disjonctions temporelles coïncident avec une disjonction d'événementielle, le narrateur se sert de ces moments comme la scène des événements narrés.

FEM-1 commence par la phrase, "Il est un lieu de cette planète qui est aussi mal connu que le Sud : c'est le Nord." (p.4) et finit par, "Je cède la parole au je du septentrion." (p.4)

FEM-2 a pour amorce, la phrase, "C'était en Finlande, quelque part entre Faaaa et Aaaaa" (p.4) et il s'achève par "Cédant à une impulsion sottement romantique..." (p.4).

FEM-3 débute par "Le premier jour m'avait semblé d'une beauté insoutenable." (p.4), qui comporte une disjonction temporelle et se termine par "Et mes chiens galopèrent au travers des forêts enneigées..." (p.5).

FEM-4 nous indique une disjonction temporelle, “Vers sept heures du soir...” l’heure de dîner (p.5) et se termine par “Au moins ce barbecue calme-t-il ma faim.” (p.5).

FEM-5 commence par une disjonction temporelle encore “Le lendemain...” (p.5) et s’achève par “Je tirai le verrou” (p.7).

La deuxième séquence REF, et donc REF-1, commence par une disjonction spatiale par rapport à la première partie, “Cette pièce était...”, dans laquelle l’auteur entre dans un immeuble isolé et inconnu (p.7) et finit par “Mai là, je ne pouvais pas me le permettre” (p.9). REF-2 commence par la formule “ Au détour d’un container de carton...” (p.9) et finit par “Avant de m’endormir...” (p.12). REF-3, s’amorce avec “ Quand je m’éveillai (p.12) et se termine par “ Je ne sais pas combien de temps...” (p.14). À la même page, “ Soudain, au moment où je ne l’attendais plus...” marque le début de REF-4, qui finit à son tour à la page 22, par “ Je sais seulement que le miracle eut lieu”.

La dernière séquence, FEE, débute par FEE-1 avec “ La bise mugissait à travers l’infinie enneigée...” (p.22) et se termine par “Et cela n’en finissait pas” (p.23). FEE-2 comporte une disjonction temporelle “ Il y eût un soir, il y eût un matin.” (p.24) et finit par “Il me sembla que c’était le lieu parfait pour ce qui m’est arrivé” (p.25). Une disjonction événementielle marque le début de FEE-3, “On frappa à la porte de ma chambre.” (p.25) C’est le segment le plus long du conte, il y a un long dialogue, plus loin, il se termine avec “ Mon image, dans le miroir, était aussi insignifiant que jamais.” (p.37)

FEE-4 a pour commencement “ J’occupai le reste de la journée...” (p.37) et pour fin “ Je n’avais aucune fortune et pourtant...” FEE-5 commence avec une disjonction temporelle “ Vers 20 heures...” (p.39) et se termine par “Les visages de quatre types...” (p.41). FEE-6 comporte une disjonction événementielle “ De retour dans ma chambre...” (p.41) et finit par “J’ai découvert, par la même occasion...” (p.41). FEE-7 est le dernier segment du texte, qui comporte les deux dernières phrases du texte “Ensuite, je suis allé rejoindre les autres au sous-sol. Je me suis assis avec eux sur un canapé et je me suis mis à regarder la télévision.” (p.41)

Cette segmentation n'a pas la prétention d'être l'unique possibilité d'une segmentation standard, mais elle réunit les caractéristiques nécessaires de la segmentation, nous semble-t-il, pour effectuer une analyse.

Cependant, pour notre objectif, de rendre une analyse sémiotique du libre arbitre, nous avons besoin d'une autre segmentation, qui concerne les choix concernant l'exercice ou non du libre arbitre, que nous appellerons la segmentation selon le concept du libre arbitre.

Il y a sept cas dans notre corpus dans lesquels le sujet vit des situations de choix qui, ne faisant pas partie du domaine des actions libres ordinaires, sont concernés par le domaine du libre arbitre.

Segments	Choix/Action	Exercice du libre arbitre « Libre »	Absence du libre arbitre « Déterminé »
Choix 1	Chercher la dame de ses pensées	+	-
Choix 2	Manger ses chiens pour survivre	-	+
Choix 3	Fuir le dernier chien	+	-
Choix 4	Se réfugier	-	+
Choix 5	Rester dans le refuge temporairement	+	-
Choix 6	Rester dans le refuge définitivement	+	-
Choix 7	Écrire le texte	+	-

Tableau 6. Les choix dans SN

Ces deux segmentations, la segmentation standard et la segmentation selon le concept, nous serviront de base dans nos analyses.

3.3. Choix 1

IL EST UN LIEU de cette planète qui est aussi mal connu que le Sud : c'est le Nord(...) Je cède la parole au-je du septentrion. **(FEM-1)**

C'était en Finlande, quelque part entre Faaaa et Aaaaa(...) Cédant à une impulsion sottement romantique, je n'étais pas parti au volant de ma traction avant Finlandia ZX, mais d'un traîneau tiré par des chiens exotiques. (FEM-2)

Le premier jour m'avait semblé d'une beauté insoutenable (...) Et mes chiens galopèrent au travers des forêts enneigées, et j'étais émerveillé par ces splendeurs désertes. (FEM-3)

3.3.1. Analyse STND du Choix 1

Remarquons tout d'abord la typologie utilisée de la formule du commencement du conte, lettres majuscules et en caractère gras, pour attirer d'emblée l'attention du lecteur. Cette formule "Il est un lieu" rassemble de très près à la formule des contes qui est "Il était une fois". Cette dernière formule, fréquemment utilisée dans les contes du monde entier, fait référence au temps de l'histoire et utilise un temps de conjugaison au passé, alors que le narrateur utilise un temps de conjugaison au présent et fait référence à l'espace. En effet, l'espace est un élément important de SN, comme nous allons le voir en détail plus loin.

De par son orientation d'introduction au conte, FEM-1 ne comporte pas d'ancrage temporel, mais un ancrage spatial :

/englobé/ vs /englobant/
 Nord (non-Nord) Sud

Contre toute coutume qui aime séparer en deux pôles bien distincts ces deux géographies, le narrateur ne fait que les rapprocher :

Nord/Sud	mal connu
	propos aberrant à leur sujet
	on ne peut discréditer l'un sans déshonorer l'autre
	précieux
	si l'on part en voyage, c'est que l'on cherche la dame de ses pensées
	Les adages du Sud conviennent aussi au Nord

Tableau 7. Points communs Nord / Sud

Le rapprochement du Nord et du Sud, sans aucun contraste, n'est pas ordinaire. Le plus commun est de lister leur différence, placer le Nord au niveau de /raison/,

/haut/et le Sud au niveau du /cœur/, /bas/. Il y a donc une personnification et une identification de ces deux lexèmes, puisque la raison et le cœur sont des faits de l'homme. Donc, déjà en FEM-1 il y a un énoncé d'état implicite, la raison et le cœur de l'homme fonctionnent de la même manière :

Cœur = Raison

L'Homme du Sud = L'Homme du Nord

S1= S2

« Il est un lieu de cette planète qui m'est aussi précieux que le Sud : c'est le Nord. Plutôt que de disserter sur les splendeurs boréales.. » (p.4)

Nous pouvons constater dans le passage cité dessus, une *connotation euphorique* lié à l'actant « Nord ». De plus « discréditer » et « déshonorer » sont des lexèmes possédant sème /humain/ et ils nous indiquent l'acquisition d'une figure anthropomorphe par l'actant « Nord » qui devient personnifié et peut être écrit comme suit :

« Nord » = /englobé/ + /euphorique/ + /humain/

D'autre part, il existe des raisons de distinguer entre le "je" du premier segment de ceux qui le suivent. On peut dénombrer ces "je" comme suit :

JE	SIGNIFICATION	SEGMENT(S)
« Je » du narrateur, qui écrit le texte	Mot des langues pour désigner soi-même communément. La première personne du singulier.	FEM-1 et FEE-6-FEE-7
« Je » innombrable « Je » qui est un autre « Je » qui est une multitude d'autres « Je » du septentrion	Le sujet intradiégétique qui vit et raconte les événements décrits dans le texte et ses qualités	de FEM-2 au FEE-5

Tableau 8. Liste des "Je"

Le « je » des segments FEM-1, FEE-6 et FEE-7, et le « je » des autres segments se différencient au moins temporellement, le premier, celui de FEE-1 est en dehors du

cadre temporel du récit principal, mais plus tard en FEE-6 et FEE-7 il est réintégré dans le récit principal. Il y a manifestement une distinction entre les sujets discursifs :

SUJET : « je du midi »	vs	SUJET : « je du septentrion »
narrateur de FEM-1	vs	narrateur intradiégétique de
FEE-6 et FEE-7		FEM-2 au FEE-5

Pour la suite de notre étude, notre narrateur intradiégétique sera nommé « JE ». L'une des raisons de ce choix est la commodité de parler de cet acteur qui n'a pas de nom dans le texte. Mais aussi, le fait que ce pronom, qui est habituellement une marque de personnalité, et d'individualité, soit utilisé dans ce récit pour signifier son antonyme, qui est l'anonymat, illustrant « tout un chacun », « n'importe qui », donc se rapprochant plutôt du pronom impersonnel « on », a contribué à notre choix.

Au niveau narratif, les relations actantielles initiales peuvent être schématisées ainsi :

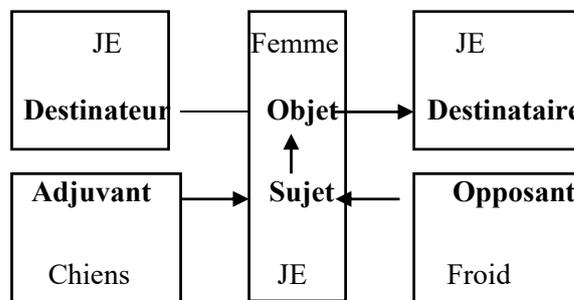


Schéma 13. Schéma Actantiel Initial

JE nomme lui-même en tant que le destinateur ; “Cédant à une impulsion sottement romantique”, dit-il en FEM-2. Une impulsion n'est pas une décision réfléchie. L'agent accomplit une action à la suite d'une impulsion, comme une fatalité. Larousse en ligne donne la définition d'impulsion comme suit : « agent, cause qui pousse quelqu'un à l'action ». Le fait que JE le nomme « impulsion », nous montre seulement qu'il le trouve irrationnel, «sotte». Mais cette décision de partir de son environnement naturel vers un lieu inconnu « Nord », pour chercher l'amour de sa vie est un vouloir-faire qui lui appartient. Le programme narratif principal est : JE qui est

sujet d'état S1 (destinateur) s'investit, le sujet d'état S2 (destinataire), d'un /vouloir-faire/ de chercher la dame de ses pensées O (objet).

$$PN_p = S1 \rightarrow (S2 \wedge O)$$

FEM-3 est marqué par la présence des oxymores, qui sont des figures du style, mettant en scène deux éléments contradictoires :

“beauté insoutenable”

L'utilisation des oxymores n'est pas par hasard. Ils sont largement utilisés pour décrire la beauté du Nord et ils servent à un mécanisme de divorce d'une façon d'être » de JE que nous reviendrons plus loin dans notre analyse.

Pour le niveau discursif, nous pouvons dresser une liste qui décrit les éléments figuratifs, thématiques et axiologiques (thymiques) comme suit :

Élément figuratif	Élément thématique	Élément axiologique/thymique euphorie/dysphorie
« froid » « neige » « jour éphémère » « traîneau » « chiens exotiques » « nuit noire » « forêts enneigées »	hiver	dysphorie
« splendeurs boréales » « Impression déchirante de poésie » « splendeurs désertes »	beauté	euphorie
« la dame de mes pensées » « romantique »	amour	euphorie

Tableau 9. Les éléments de niveau discursif dans le Choix 1

Pour comprendre le fonctionnement du niveau profond du Choix-1 qui concerne la décision de partir à la recherche de l'amour de sa vie, on peut regarder

dans la suite arrêt/ déplacement et l’embrayage/débrayage du récit. L’action de partir à la recherche d’un objet, à un moment donné, suppose une antériorité à l’action pendant laquelle JE ne cherchait pas activement cet objet. Cela suppose deux choses; premièrement au niveau parcours spatial et temporel, JE suit le schéma suivant:

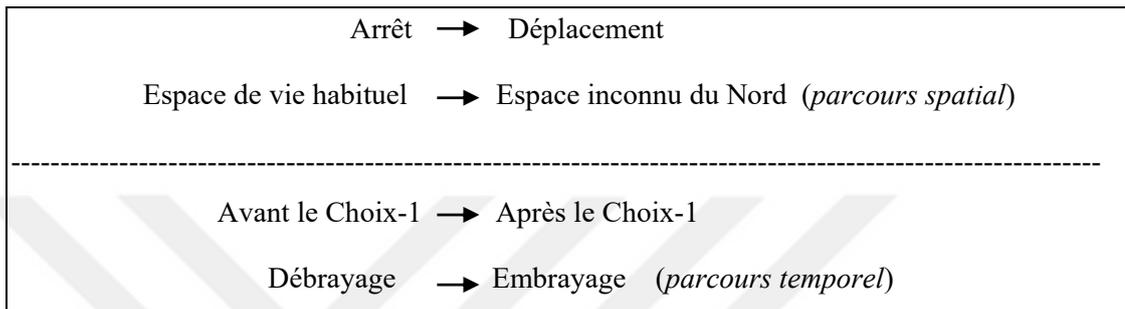


Schéma 14. Embrayage et débrayage dans SN

Le débrayage est le mécanisme de la projection à un passé et un lieu hors du texte. Dans ces segments, l’actant “Sud” sert, de ce lieu et le temps correspondant, de débrayage du récit, avant l’action de partir dans le “Nord”, et nous pouvons voir ses autres manifestations dans d’autres segments ultérieurs. L’embrayage, lui, est le mécanisme inverse, de revenir au lieu et au temps du récit.

Deuxièmement, si on substitue “agir” au “chercher”, dans le sens où celui qui cherche devient actif, on peut dire que JE passe d’un “état de ne pas agir” à un “état d’agir”. /agir/ n’ayant pas un seul, mais une multiplicité de contraire suivant le contexte, peut avoir comme contraire ici “s’abstenir”⁵¹, c’est-à-dire éviter de faire quelque chose.

Donc, la structure élémentaire de Choix-1 peut être projeté en carré sémiotique de la manière suivante:

⁵¹ https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/s_abstenir/290

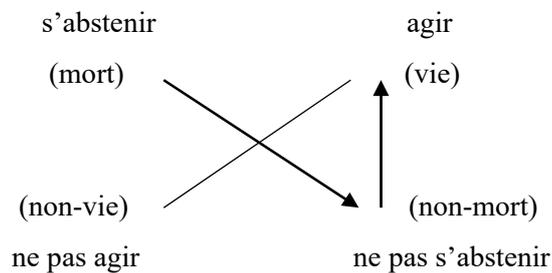


Schéma 15. Carré sémiotique du Choix-1

On agit s’il y ait une situation de crise, un problème à résoudre ou un besoin à satisfaire, c’est-à-dire qu’on est dans une situation de privation. Le cas de privation qui “pousse” JE à agir est un besoin de sexualité, présenté comme la “recherche de la dame de ses pensées”. Nous pouvons voir dans la pyramide de Maslow⁵², il est situé tout en bas de l’échelle des besoins, il est primaire. Mais, ce besoin est investi culturellement comme le désir de “fonder une famille”, donc d’appartenance à un groupe-la société dans laquelle on vit- et d’être reconnu et aimé, qui eux, sont placés plus haut dans cette même échelle des besoins. C’est pourquoi, l’objet de valeur /dame/ est une valeur complexe, correspondant à un besoin primaire mais aussi culturel.

3.3.2. Analyse TNSV du Choix 1

Un lecteur inattentif peut ne pas comprendre, prise dans le feu de l’action, que notre narrateur est originaire d’un pays francophone. Un jeune homme d’un pays situé plus au Sud, part pour trouver la femme rêvée dans un contré perdu du Nord. Ce choix signifie que sa pensée au sujet de cette femme est remplie de ce qu’il connaît du Nord, de la mythologie nordique et des œuvres qui évoquent la beauté du Nord, mais aussi,

⁵² C’est un schéma mis en oeuvre par Abraham Maslow, qui décrit les besoins humains en une hiérarchie, dans son article « **A Theory of Human Motivation** », *Psychological Review*, n° 50, 1943, p.370-396

montre une impossibilité : l'idée selon laquelle il ne peut pas la trouver dans son pays, qui est situé au Sud :

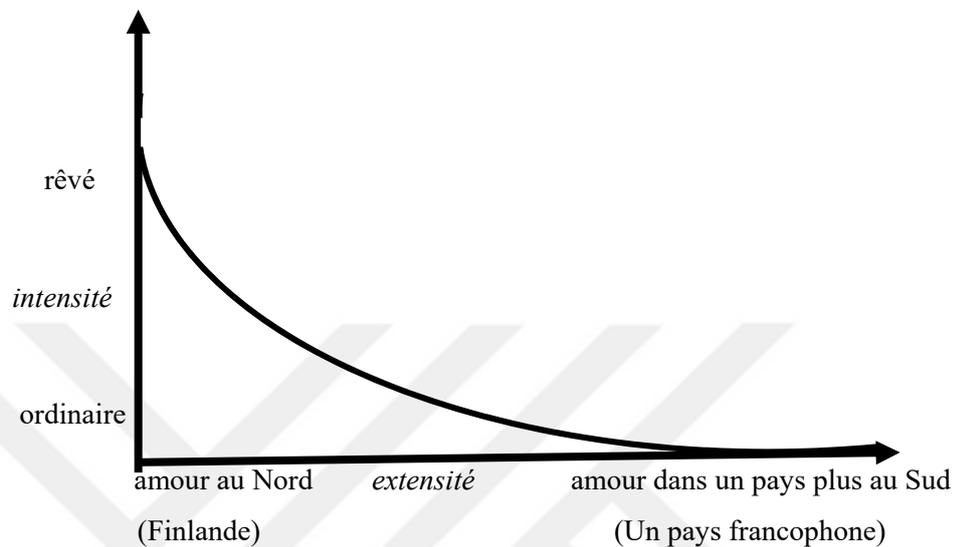


Schéma 16. Femme ordinaire et rêvée

Ce schéma tensif qui traduit le choix d'une région du Nord au désavantage des régions du Sud est un schéma de la décadence. JE croit trouver la dame de ses pensées plus dans le Nord que le pays francophone (France, Belgique ou autre) qui est située plus au Sud, et ceci se représente sur le schéma en une corrélation inverse, c'est à dire la possibilité de rencontrer l'amour rêvé est intense au Nord pour JE, et plus on s'éloigne du Nord cette possibilité diminue.

On peut lire les quatre zones de tension dans ce diagramme comme suit : Dans le Zone-1, l'intensité comme l'extensité sont basses, c'est-à-dire, l'amour au Nord, en Finlande, est moins ordinaire. Dans le Zone-2, l'intensité est élevée et l'extensité est basse, ce qui revient à dire que l'amour en Finlande fait rêver, ce qui n'est pas le cas en allant vers le Sud, comme le montre La Zone-3. La Zone-4 affiche clairement que plus au Sud, il est impossible de rencontrer l'amour rêvé.

La recherche de la dame de ses pensées de JE peut être associée au besoin de se reproduire. Dans la pyramide des besoins de Maslow⁵³, ce besoin est situé tout en bas, parmi les besoins physiologiques.

Cependant, JE ne fait pas que les impératifs de cet instinct, si c'était le cas, il chercherait sa bien-aimée au Sud, dans son pays francophone, dans son environnement naturel. En rapportant sa quête vers une zone la moins probable (mais tout de même rendu égal au Sud en plusieurs points), il entache la cause de son départ d'une autre catégorie des besoins, situés tout en haut de cette pyramide, le besoin de s'accomplir.

Le départ à la recherche de la dame de ses pensées est la prise d'une position d'apporter une solution au problème de compagne pour le besoin sexuel, c'est donc « agir ». Les sub-valences de valeur « agir » peut être décrit ainsi :

surcontraire atone	sous-contraire atone	sous-contraire tonique	surcontraire tonique
s'abstenir	attendre	décider	agir

Tableau 10. Les subvalences du Choix 1.

Ces subvalences correspondent aussi à un temps occulté du récit : S1, S2 et S3 correspondent à ces périodes qui sont antérieures à S4, qui, lui, correspond au début du récit quand JE a commencé à agir. Ceci témoigne que avant d'agir/ JE était entouré des femmes ordinaires, qui ne lui faisaient pas rêver. Sa décision de partir chercher la femme de sa vie est le point de départ de sa quête, à partir de-là son action commence, il agit.

Aussi, l'absence de nom, dès le début du conte, et l'utilisation systématique des pronoms pour décrire des personnes, justifié d'abord par la distinction de deux « je », puis plus tard consolidé avec l'oubli forcé de ce dernier par l'effet de l'étreinte féérique, est un élément important de ce récit. Communément, « je » est un pronom pour décrire la première personne de singulier, autrement dit, c'est le détenteur de

⁵³ La Pyramide de Maslow est un tableau en forme de pyramide qui liste les besoins de l'homme par catégorie. Tout en bas se trouve les besoins physiologiques qui est suivi par les besoins de sécurité.

l'identité qui use de ce prénom pour décrire soi-même, mais « je innombrable » utilisé dans le récit est plus proche de « on » français, qui désigne personne en particulier, mais qui parle au nom d'une majorité des personnes en même temps.

surcontraire tonique	sous-contraire tonique	sous-contraire atone	surcontraire atone
tout le monde	je	on	personne

Tableau 11. Contrariété forte « tout le monde » vs « personne », et faible « je » vs « on ».

3.3.3. Analyse Comparative du Choix 1

Malgré son occultation par ce pronom « on », le Choix 1 est ouvertement l'exercice du libre arbitre, puisque, malgré un besoin existant, il n'y a aucune contrainte dans le choix opéré. Il pourrait aller chercher dans un pays Sud, mais il choisit le Nord. Nous constatons aussi que c'est la volonté la plus chère à JE, puisqu'il n'exprime pas une autre volonté plus forte. Il ne dit pas par exemple « je voudrais aller chercher cette femme dans le Sud, mais je n'ai pas pu, au lieu de cela je suis venu la chercher dans le Nord ». Par ailleurs, il n'y a aucun autre force qui intervient, il décide de lui-même et il assume la responsabilité. Mettant au pied d'égalité le Nord et le Sud, et malgré cela, en choisissant l'un d'eux pour l'espace de sa quête, JE marque ce choix comme le résultant de son libre arbitre.

Plus généralement, si on compare les résultats des deux dispositifs, le carré sémiotique et la matrice des subvalences : le carré permet de voir des oppositions, que celles-ci soient des oppositions de contrariétés que celles de contraires, alors que la matrice proposée par le modèle tensif permet de voir les contrariétés fortes, aussi bien que les contrariétés faibles, donc un éventail plus large d'une valeur donnée.

Ainsi pour la valeur /agir/, le carré nous donne un seul contraire /s'abstenir/, mais la matrice tensive étaye en quatre valences ; /s'abstenir/ qui a une forte contrariété avec /agir/, mais aussi /attendre/, qui a une faible contrariété avec /décider/. Ici, ces quatre valences sont aussi pertinentes pour le processus d'un choix, dans un premier

temps on évite la question, puis, on le met en attente, ensuite on décide et enfin on agit.

3.4. Choix 2

Vers sept heures du soir, je décidai de bivouaquer. (...) Au moins ce barbecue calma-t-il ma faim. (FEM-4)

3.4.1. Analyse STND du Choix 2

FEM-4 décrit le soir de la première journée. Une disjonction temporelle le sépare de FEM-3, “Vers sept heures du soir...” mais, cette disjonction est nécessaire pour une autre raison, puisque le schéma actantiel se verra modifié. La « faim » devient destinataire ; la « survie » devient l’objet recherché ; JE reste à la fois le sujet et le destinataire ; mais les actants « chiens » changent de la catégorie actantielle : les adjuvants du schéma initial se transforment en opposants.

La « faim » deviendra pour les segments suivants un actant important. La « faim » est une privation physiologique. JE la définit comme un “riche creux de l’être tout entier”. Normalement une source de jouissance pour JE, la « faim » devient encore plus menaçante au fur et à mesure qu’il prend conscience de la faim de ses chiens. Il se trouve dans un dilemme singulier, exprimé dans le schéma suivant :

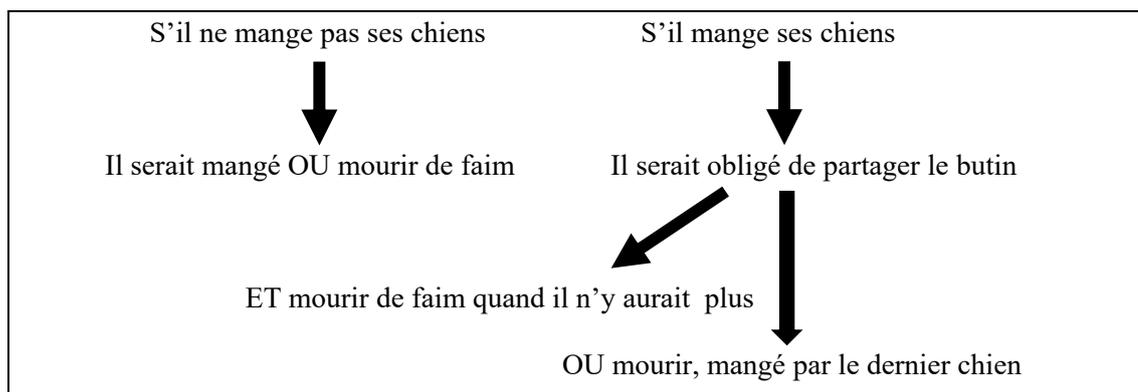


Schéma 17. Le dilemme de manger ou d’être mangé

C'est ainsi, pour ne pas périr, qu'il finit par manger et partager chaque soir la chaire d'un des chiens de la meute avec ses autres chiens. Donc, nous avons un PN d'usage, qui peut s'écrire comme suit où l'objet 1 est désormais "survie" :

$$PN_{U1} [S1 \rightarrow ((S2 \vee O_1) \rightarrow (S2 \wedge O_1))]$$

JE dit qu'il était "trop amoureux" pour penser à apporter à manger. Comme on ne peut être amoureux de quelqu'un qu'on ne connaît pas encore, son état "amoureux" décrit état de privation de sexualité, son besoin de trouver une compagne pour l'acte amoureux.

Au niveau discursif, nous avons des valeurs figuratifs, thématiques et axiologiques, comme suit:

Élément figuratif	Élément thématique	Élément axiologique/thymique euphorie/dysphorie
« riche creux de l'être » « qui laisse entrevoir des possibilités de jouissance inconnues des ventres pleins » « manger » « appétit »	faim	euphorie
« je crevais de faim » « corps affamé » « misère physique »	souffrance	dysphorie
« Chinois mangeaient les chiens » « le plus gros de la meute » « gigot rôti » « dévor er cet ancien collègue »	canine	dysphorie
« dégoût » « un goût de chien »	goût	dysphorie

Tableau 12. Les éléments de niveau discursif du Choix 2

Le Choix-2 présente un cas concernant le libre arbitre, mais il s'agit précisément de son absence. S'il y avait une autre possibilité qui se présentait, JE pourrait agir différemment s'il le voulait, mais dans notre récit JE n'a pas d'autre choix, il est contraint à manger ses chiens, les seules ressources alimentaires environnantes.

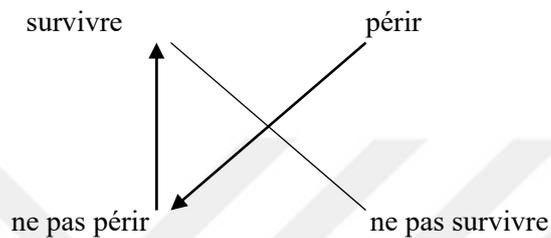


Schéma 18. Carré sémiotique du Choix-2

On peut lire le schéma 18 ainsi ; en se décidant de manger ces chiens, JE choisit de ne pas périr, donc il choisit de survivre.

3.4.2. Analyse TNSV du Choix 2

Bien que situés tous deux sur la base de la pyramide des besoins de Maslow, au niveau des besoins physiologiques, les deux besoins, le besoin de manger et le besoin de se reproduire, ont néanmoins une hiérarchie entre eux. En effet, on peut parler des pyramides à l'intérieur de cette pyramide. La faim vient en premier et le besoin sexuel n'est qu'un besoin secondaire par rapport à elle.

Pour revenir à SN, on peut transposer la tension comme suit ; il est possible de rêver quand on est rassasié, mais quand la faim, la question de vie ou de mort, se prononce, il faut agir pour sauver sa peau et faire ce qui est nécessaire.

Mais manger la chair d'un animal de compagnie pose un problème, bien qu'il soit la seule solution immédiate pour résoudre le besoin de satisfaire sa faim. Ici, il s'agit d'une compétition entre deux refus : le refus de mourir de faim et le refus de manger un chien. On peut schématiser cela à l'aide de diagramme tensif, en mettant les deux

compétiteurs sur l'axe de l'extensité et monter l'intensité du refus, comme dans le schéma suivant :

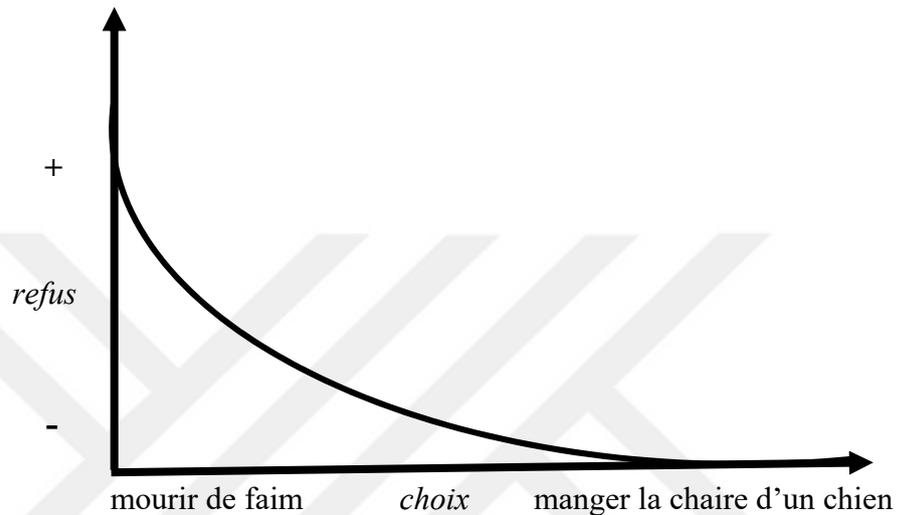


Schéma 19. Schéma Tensif du Choix-2

Manger de la chair d'un animal de compagnie est repoussant, mais l'instinct de survie prend le dessus et dissimule le goût insupportable, lui rappelant, toutefois, les animaux de compagnie qu'il a eu dans sa vie. C'est un geste non désiré, accompli avec regret. Il est contraint d'agir ainsi, on peut parler ici d'une absence de l'exercice du libre arbitre. L'idée même de manger la chair d'un animal de compagnie est /saugrenu/ selon JE. Donc, nous avons un déplacement de S3 vers S2 :

S1	S2	S3	S4
insane	saugrenu	raisonnable	sain

Tableau 13. Les subvalences de /saugrenu/

3.4.3. Analyse Comparative du Choix 2

Choix 2 est un choix déterminé, pour dire autrement, il ne résulte pas du libre arbitre du JE. Aussi bien l'analyse de niveau discursif et le carré sémiotique que le schéma tensif et la matrice, nous montrent une situation qui ne laisse pas autre choix à JE.

La dysphorie résultant de l'acte de manger la chair d'un animal de compagnie est traduit dans le schéma tensif comme un "refus" moins fort que le refus de mourir de la faim. Éléments figuratifs "dégoût" et insupportable "goût d'un chien" sont aussi leurs correspondants STND dans la matrice des sub-valences comme "saugrenue" et "insane", c'est-à-dire que l'acte est dégoûtant, donc perçu comme négatif, mais son idée-même est aussi négative, elle est saugrenue.

3.5. Choix 3

Le lendemain, même scénario (...) J'entendais désormais le souffle de la bête, à une dizaine de mètres de moi. (FEM-5)

3.5.1. Analyse STND du Choix 3

PN d'usage et schéma actantiel de FEM-4 continue tout au long de FEM-5, jusqu'à la fin où le dernier chien apparaît comme l'unique opposant se substituant aux chiens comme opposants du segment précédent. JE mange et partage un par un les chiens de la meute pour survivre. Mais deux jours plus tard, il se trouve dans un nouveau dilemme, il ne reste qu'un seul chien. Il essaie même de raisonner ce dernier en le personnifiant, pour économiser leur butin en vue de le partager le lendemain, envisageant aussi la réponse évidente du dernier chien comme :

raison de ne pas manger le dernier chien = besoin de transport

et finit par se remettre à l'évidence : il doit fuir le dernier chien, pour sauver sa vie.

La construction d'actant opposant en tant que le rôle thématique /ennemi/, mi rationnel, mi irrationnel, se fait à l'aide des figures suivantes :

Élément figuratif	Élément thématique
« seul survivant » « Il dévora la totalité » « l' animal tomba endormi » « air narquois » « galop » « abolement » « souffle de la bête » « corps du chien »	ennemi

Tableau 14. Élément figuratifs de thème /ennemi/

Cette décision de « s'enfuir » trouve dans le texte plusieurs correspondances figuratifs et thématiques :

Élément figuratif	Élément thématique	Élément thymique
“ folie ” “ transe du Nord qui s’empare des rêveurs”	fuite	dysphorie
“ abruti complet” “ victime de ces mythologies boréales qui frappent les âmes sensibles...” “je n’étais... pas prêt à mourir pour un paysage, fût-il superbe”	soi, fugitif	dysphorie

Tableau 15. Les éléments figuratifs, thématiques et thymiques du Choix 3

Ainsi il met à l’œuvre sa fuite, et endosse la responsabilité à la “transe du Nord qui s’empare des rêveurs”. Ici, il faut s’arrêter sur ce Nord, qui fait perdre la raison (la transe) et le Nord qui fait retrouver la raison. L’expression “Perdre le Nord” désigne une boussole qui n’indique plus le Nord et signifie la perte de la raison, c’est une anomalie certaine. D’ailleurs le Nord, avec son étoile, est le point de référence pour tout marin, il permet de retrouver son chemin pour toute personne qui a perdu sa route.

Mais ce Nord “qui fait retrouver son chemin” en temps ordinaire, “fait perdre le chemin” avec cette transe due au froid impitoyable et à la blancheur interminable.

Cependant, bien qu’il apparait comme une fatalité, Choix-3 est une décision d’exercice du libre arbitre puisque, même dans ces conditions extrêmes, si JE le voulait, il pourrait décider d’affronter le dernier chien et continuer sa route, alors qu’il décide de le fuir.

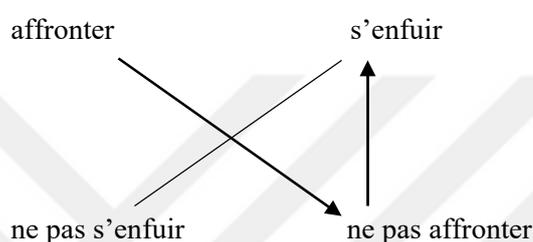


Schéma 20. Carré sémiotique de /s'enfuir/ et d'affronter/

JE choisit ne pas affronter et s'enfuir le dernier chien. Pendant la fuite, JE utilise des expressions qui renvoient au fantastique pour la première fois, “mythologies boréales”, “divinités nordiques” et il avoue ne pas être « prêt à mourir pour un paysage fusse-t-il d’une beauté sidérante ». Ce renoncement à la beauté, en raison de cruauté de la réalité est un point important que nous discuterons plus tard.

3.5.2. Analyse TNSV du Choix 3

Les sub-valences de ce choix de /s'enfuir/ est représenté dans la matrice suivante :

surcontraire tonique ↓	sous-contraire tonique ↓	sous-contraire atone ↓	surcontraire atone ↓
combattre	affronter	se sauver	s'enfuir
avancer+ attaque	avancer sans attaque	reculer sans décision	reculer +décision

Tableau 16. Surcontraires et sous-contraires atones et toniques de /s'enfuir/

Quant à la signification de ce choix, on peut dire qu'en s'enfuyant JE recule non seulement devant la possibilité d'affronter son ennemi mais aussi devant l'espoir de continuer sa quête : sans chien, le traîneau ne peut être tiré, le voyage ne peut pas continuer. Ce plan peut être représentée dans un schéma tensif en tant que l'intensité de l'espoir de deux plans :

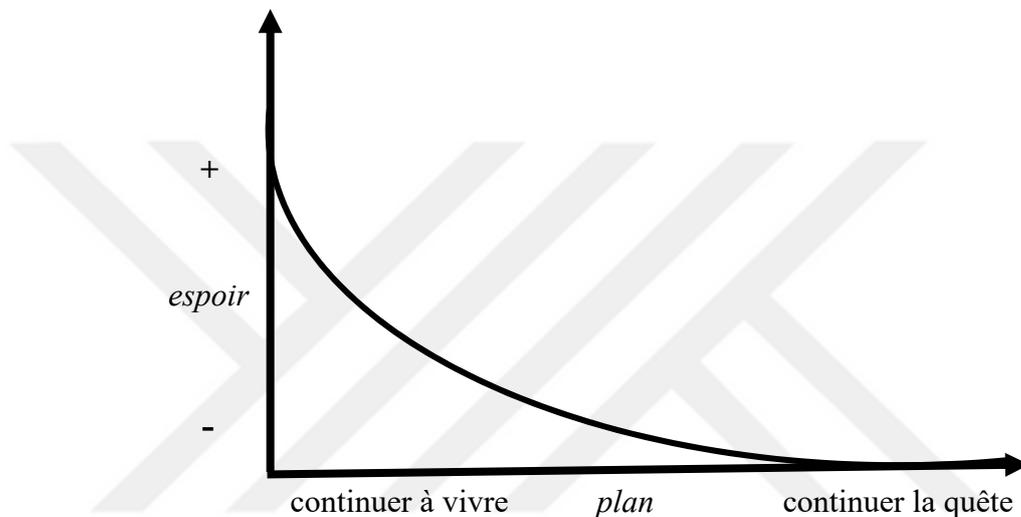


Schéma 21. Schéma Tensif du Choix 3

3.5.3. Analyse Comparative du Choix 3

Le Choix 3 est une exercice du libre arbitre, comme les deux analyses le montrent. Dans l'analyse STND le carré sémiotique nous amène devant l'opposition fondamentale /combattre/ vs /s'enfuir/. Le lecteur ne serait pas étonné s'il avait décidé de combattre le dernier chien, pour continuer ensuite chercher un autre moyen de continuer sa quête. La force mentale comme physique de JE a diminué à un point que il recule devant l'idée de combattre le chien et décide de l'endormir puis de s'enfuir.

L'analyse de niveau discursif met en avant cette diminution mentale en qualifiant la fuite de /folie/ et /transe/, et JE se qualifiant de /abruti/ et de /victime/. Le schéma tensif, quant à lui, montre une autre diminution, celle de l'espoir de continuer la quête comparé à rester en vie. Ce qui est dit dans une précédente analyse au sujet de

pouvoir du carré et sa comparaison avec la matrice reste valable ici aussi. On voit par exemple que s'enfuir est aussi ne pas affronter.

3.6. Choix-4

La porte était ouverte : je la refermai sur mon passage et j'entendis le corps du chien qui s'écrasait sur elle...Mais là, je ne pouvais me le permettre. (REF-1)

3.6.1. Analyse STND du Choix 4

Voici un tableau qui montre brièvement les qualités de l'espace :

QUALITÉ	ESPACE OUVERT	ESPACE CLOS
Taille	Immense	Réduit
Chaleur	Froid	Chaud
Présence Humaine	Absence	Présence
État de Survie	Mort	Vie

Tableau 17. Espaces et ses qualités de segment FEM-5

Ainsi, l'espace ouvert est lié à la mort, par son immensité, par sa qualité de froideur et par l'absence humaine susceptible d'aide. De même, l'espace fermé est associé à la vie, par sa petitesse (à la taille humaine), par sa qualité de chaleur et surtout par la possibilité de présence humaine susceptible d'aide.

La porte joue un rôle remarquable dans le récit, « non-humaine » mais capable de déterminer la vie ou la mort de JE. Si elle était fermée, une mort douloureuse serait la fin du narrateur. La porte qui ne se trouve pas verrouillée par chance, sert de pivot pour deux mondes : d'un côté, un monde cruel, dangereux mais plein de poésie et de rêve, de l'autre, un monde paisible, sans danger mais plein d'interrogation et d'inconnu.

Les segments de cette séquence suivent un chemin qui passera par l'exploration, le découvert, l'étonnement, l'interrogation et la résignation.

La remarque première est le changement de qualité d'espace qui était opéré pour la première fois en début du récit et s'opère de nouveau dans le segment étudié :

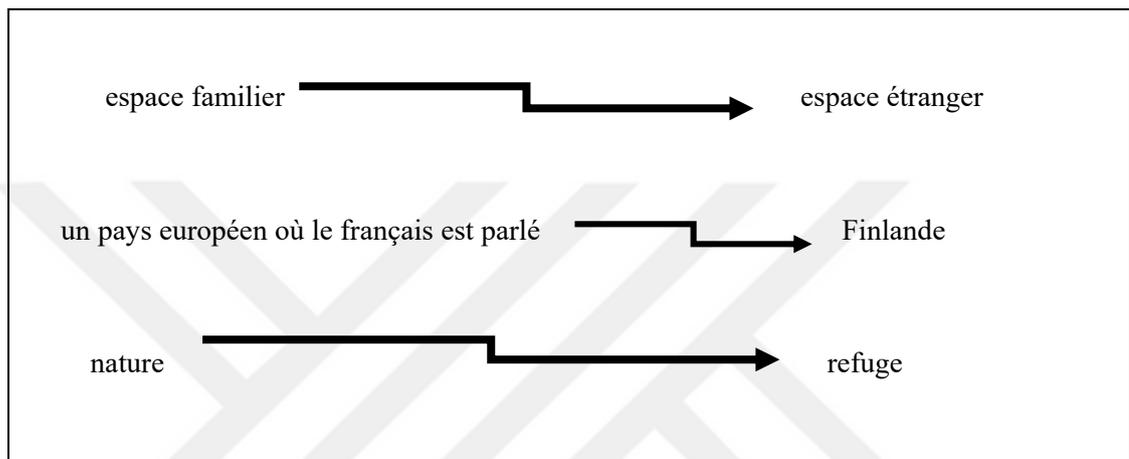


Schéma 22. Espaces familiers et étrangers

Deux fois nous sommes entraînés par JE dans un lieu inconnu. Cet effet contribue sans aucun doute à l'introduction de l'élément fantastique au conte, qui va suivre par la suite.

Choix-4 qui est de s'abriter dans cette demeure, se présente comme une nécessité, donc une absence du libre arbitre. Pour qu'il soit considéré une volonté libre, il faudrait par exemple avoir une voiture, prête à utiliser dans cette situation, alors on pourrait dire, que JE choisit de son libre arbitre, ne pas voler la voiture, mais d'aller vers la maison pour demander de l'aide aux gens.

En plus de cet état nécessaire, sa réalisation dépende complètement de la chance, encore comme un facteur qui est extérieur à JE mais impliquant cette fois l'indéterminisme. Un schéma caractérisant sur le carré sémiotique du Choix-4 peut être comme suit :

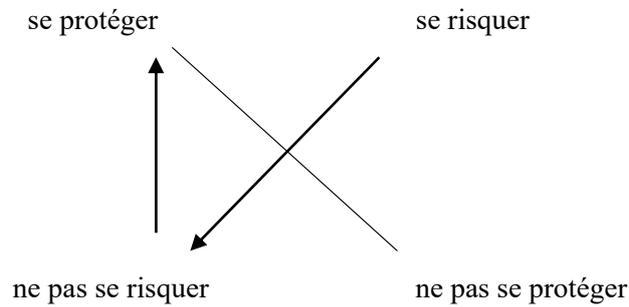


Schéma 23. Carré sémiotique du Choix-4

3.6.2. Analyse TNSV du Choix 4

L'extensité est la dimension et la spatialité est la sous-dimension qui marquent le Choix 4. JE fuit le chien, mais aussi la nature, qui le menace de mort. S'abriter dans un abri qui est /humain/ est rejeter tous ce qui est /non humaine/, c'est-à-dire la nature. Cela pouvait être aussi rejeter la « société » dans un autre contexte, mais ici, il s'agit de la nature du Nord qui se présente hostile à sa survie : JE fuit la nature, pour trouver la sécurité dans un abri humain :

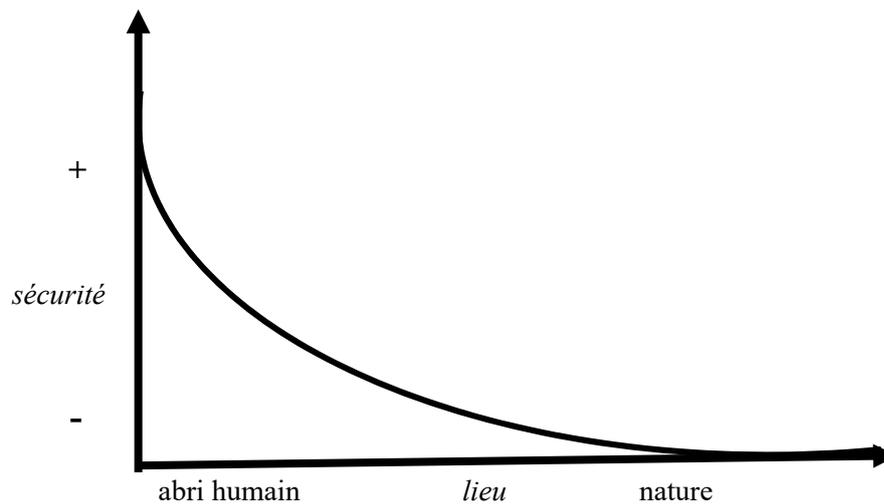


Schéma 24. Schéma Tensif du Choix-4

La sous dimension spatialité a comme matrice :

surcontraire tonique ↓	sous-contraire tonique ↓	sous-contraire atone ↓	surcontraire atone ↓
garantir	s'abriter	se risquer	s'aventurer
protection + sécurité	protection sans sécurité	danger sans insécurité	danger + insécurité

Tableau 18. Les subvalences de /s'abriter/

/S'abriter/ c'est avoir une protection sans écartier totalement le danger qui s'impose à JE comme l'unique choix. Quand le choix est unique, on ne peut plus parler du libre arbitre, puisqu'il s'agit une situation contraignante, qui ne laisse aucune place à la liberté de volonté, comme à la liberté d'action.

3.6.3. Analyse Comparative du Choix 4

Il est possible de voir de plusieurs manières cette décision de s'abriter dans le refuge à l'aide des dispositifs STND aussi bien que TNSV. Nous avons retenu ceux qui sont expliqués dans les analyses précédentes. Les résultats obtenus par les moyens employés ici sont équivalents les uns aux autres. Les deux méthodologies permettent de voir clairement que ce Choix 4 n'est pas une exercice du libre arbitre, sauf que la méthodologie tensive permet de voir les autres valences de la valeur « s'abriter », comme déjà souligné dans cette étude, contrairement à une seule opposition en STND.

3.7. Choix-5

Au détour d'un container de carton, je tombai sur la scène à laquelle je m'attendais le moins : quatre jeunes hommes d'une trentaine d'années étaient affalés sur de vieux canapés en Skaï et regardaient la télévision...Avant de m'endormir, j'eus le temps de lire l'heure à l'horloge du téléviseur: 17 h 19. (REF-2)

Quand je m'éveillai, il était 19 h 31...Je ne sais pas combien de temps s'écoula encore de cette manière. (REF-3)

Soudain, au moment où je ne l'attendais plus, la vidéo s'arrêta...Je sais seulement que le miracle eut lieu. (REF-4)

3.7.1. Analyse STND du Choix 5

JE se trouve dans un bâtiment composé de pièces aussi vides les unes que les autres. Il les qualifie de débarras et se balade dans ce jardin anglais⁵⁴, en espérant toujours rencontrer sa bien-aimée. Le monde extérieur était cruel mais tout de même cette cruauté lui était connue. Il est sûr que des gens habitent ce lieu étrange, mais il ne les trouve pas. Schéma actantiel de ce passage est modifié, il n'y a plus d'adjuvant, mais les pièces interminables comme opposant.

JE rencontre dans une pièce au sous-sol, quatre jeunes hommes qui regardent la télévision, de ce fait, au REF-2, il obtient l'objet de sa curiosité, mais la situation ne devient pas plus claire pour lui. Techniquement, il continue sa quête, mais avec un programme temporaire nouveau : Objet 2, trouver les personnes habitant ce lieu. Ce qui se réalise qu'un début de REF-2, donc nous avons comme PN d'usage :

$$PN_{U2} [S1 \rightarrow ((S2 \vee O2) \rightarrow (S2 \wedge O2))]$$

Il y a plus qu'une situation étrange dans ce qu'il découvre. Les hommes regardent une série télévisée américaine la plus banale et ne lui adresse pas la parole, ne fusse que pour le saluer. Au niveau discursif, nous pouvons relever les figures qui contribuent à la thématique de l'/'étrangeté/ du lieu, de l'/'indifférence/des quatre hommes comme montré là-haut, dans le Tableau 19.

⁵⁴ Expression commune signifiant un labyrinthe.

Élément figuratif	Élément thématique	Élément thymique
“vestibule rudimentaire ” “une autre pièce... vide ” “une pièce d’un vide comparable ” “débarras empli des fatras ” “amoncellement des choses indéfinissables ” “genre de cave ” “un conteneur de carton”	étrangeté	dysphorie
“il n’eurent pas un regard pour moi” “poussèrent des “ chchecht ” indignés” “me firent ce signe de la main ...dont le sens universel est ‘Ferme-là!’ ” “mon intrusion les intéressait aussi peu que possible”	indifférence	dysphorie

Tableau 19. Les éléments figuratifs et thymiques liés au thèmes d'étrangeté et d'indifférence.

Aussi son /incompréhension/ vis-à-vis de ces personnes, comme au sujet de leurs activités sont décrites à l’aide des figures :

Élément figuratif	Élément thématique	Axiologie
« l’un des feuilletons américains aussi banals qu’interchangeables » « Alerte à Melrose Place ”, “ Miami by night » « niaiserie d’outre-Atlantique » « feuilleton ...d’une nullité inexprimable » « où les personnages s’emportent continuellement... pour leurs héritages ou leurs liaisons extraconjugales » « aventures de Sandra et Michael ou autres Brandon »	incompréhension (vis-à-vis de l’objet)	dysphorie
« à ce point captivés » « l’ expression blasée de l’avachissement » « singulièrement inhospitaliers et étrangement hospitaliers » « quatre lascars étaient toujours vautrés ... regardaient... le même feuilleton » « [leur] capacité à s’abrutir devant les sottises » « leurs visages s’affaissaient en une vague moue d’abrutissement »	incompréhension (vis-à-vis des sujets)	dysphorie

Tableau 20. Les éléments figuratifs et thymiques liés au thème d'incompréhension

Sa confusion devient plus explicite avec des pensées tout à fait à l’opposé les unes des autres qu’il a pour la même chose. Il pense respectivement que les hommes ne lui adressent pas la parole parce qu’ils sont barbares et parce qu’ils sont accueillants. Bien qu’il arrive à assouvir ses besoins les plus urgents, comme d’aller aux toilettes, prendre une douche, faire une sieste, sans tout de même trouver un moyen de se brosser les dents au REF-3, JE ne comprend rien en général à ce qui lui arrive. Cette situation d’incompréhension de ce qui se passe dans ce lieu perdu continue toute au long de séquence REFUGE.

Le segment REF-4 comporte le premier dialogue entre JE et les habitants du refuge, avec leur « porte parole ». Non seulement « la porte-parole » ne lui donne presque aucune information sur qui est-ce qu’ils sont ou qu’est-ce qu’ils font dans ce lieu perdu, mais il formule des phrases qui réduisent à zéro l’espoir de JE de rencontrer la dame de ses pensées dans ce lieu, comme avec la phrase “Aucune femme ne voudrait vivre ici”. Il y a aussi dans REF-4, une recherche des causes de la quête.

Élément figuratif	Élément thématique	Axiologie
Le Voyage d’Hiver de Schubert Génie du Froid (Le Roi Arthur) de Purcell Le Roi des Aulnes de Goethe Le Cavalier suédois de Perutz	Causes (de la quête)	dysphorie
« une convivialité forcée et une atmosphère surchauffée » « à l’extérieur, à s’emplir les poumons de l’air glacial de la nuit » « cet instant sublime où le souffle et la liberté vous sont rendus » « œuvre de sortie de banquet »	Cause de « Génie du Froid »	dysphorie

Tableau 21. Les causes de la quête et celles de « Génie du Froid »

JE voit la raison de sa décision de venir chercher la dame de ses pensées dans le Nord, dans les œuvres “mensongères” de grandes artistes, comme Schubert, Purcell, Goethe, Perutz. Le Choix-1 du déduit du récit, de venir en Finlande, lui appartient du

fait du caractère personnel de ce choix, et JE essaie de se défaire de la responsabilité qui lui incombe, en incriminant Purcell et autres artistes, qui ont contribué à ce choix.

Dans le REF-4, deux indications nous préparent à la suite du récit : premièrement, à 23h l'étrange constatation survient quand la porte-parole annonce qu'il est l'heure de dormir et à ce moment les quatre hommes semblent très heureux, sans raison apparente. Et deuxièmement, quand la porte-parole l'amène à une chambre pour dormir et qu'il reste seul, JE a l'étrange sentiment d'être attendu. Ces deux indications, couplées avec le sentiment d'étrange, et l'idée d'incompréhensible qui accompagnent l'ensemble de la séquence REFUGE, contribuent à l'arrivée de l'élément fantastique.

C'est pendant ce segment que le Choix-5, qui concerne la décision temporaire de rester dans le refuge, s'opère. JE l'exprime pendant son dialogue avec la porte parole. « Dans un ou deux jours, je partirai d'ici... » dit-il. C'est une décision qui n'est pas décrite, mais survenue suite à la situation précédente et ce que lui offre ce lieu en général. Nous pouvons relever d'abord, les éléments figuratifs et thématiques qui contribuent à cette décision d'un séjour temporaire :

Élément figuratif	Élément thématique	Axiologie
Le ronnement du réfrigérateur Le lieu était bien chauffé Le canapé était confortable Luxe de palace Chaleur Sofa moelleux Salle de bain avec chiottes Bain mousse Un peignoir en éponge moelleux	confort	euphorie
Lucullus Je dégustait chaque bouchée religieusement Je rongeai les noyaux des olives noires	délice	euphorie

Tableau 22. Euphorie dans le Choix 5 et ses figures et thèmes correspondants

Il pourrait chercher à partir dans l'après-midi ou le soir de la même journée, mais il décide de rester « un ou deux jours », parce que, bien qu'étrange, le lieu lui offre du confort et des délices manqués pendant des jours : il peut s'asseoir et dormir sur un canapé, aller aux toilettes, prendre un bain et manger un pizza. De ce fait, on peut reconnaître dans ce choix, le caractère relevant du libre arbitre. Il pourrait partir dans l'immédiat, qui est équivalent de continuer sa quête sans interruption, mais il choisit de rester quelque temps, qui est équivalent de suspendre sa quête.

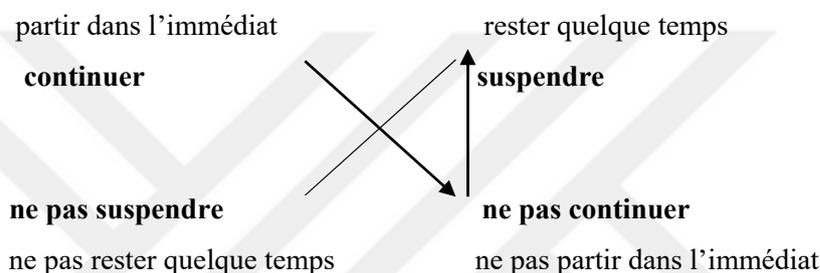


Schéma 25. Le carré sémiotique du Choix-5

3.7.2. Analyse TNSV du Choix 5

Le /confortable/ est la valence de l'intensité qui contribue au Choix 5. On peut élaborer une matrice selon cette valence et montrer la direction de son évolution :

S1 ↓	S2 ↓	S3 ↓	S4 ↓
agréable	confortable	inconfortable	pénible
←			

Tableau 23. Les subvalences de /confortable/ et sa syntaxe.

L'extensité et la temporalité comme sa sous-dimension marquent le choix 5. En effet, cette décision de rester quelque temps au refuge équivaut à donner un arrêt momentané à la quête. Cette halte est le premier signe concret d'abandon de la quête.

D'autres signes plus insignifiants comme le renoncement à la vision de la beauté de la nature, les qualificatifs comme « folie » pour désigner la quête-même, « abruti » pour désigner soi-même partant à la recherche de la dame de ses pensées, étaient utilisés au cours des segments précédents.

surcontraire tonique ↓	sous-contraire tonique ↓	sous-contraire atone ↓	surcontraire atone ↓
poursuivre	continuer	suspendre	arrêter
action + motivation	action sans motivation	passivité sans renoncement	passivité + renoncement

Tableau 24. Les subvalences de /suspendre/

On peut montrer dans un schéma tensif le désir de départ qui est repoussé vers un moment futur incertain (un ou deux jours) :

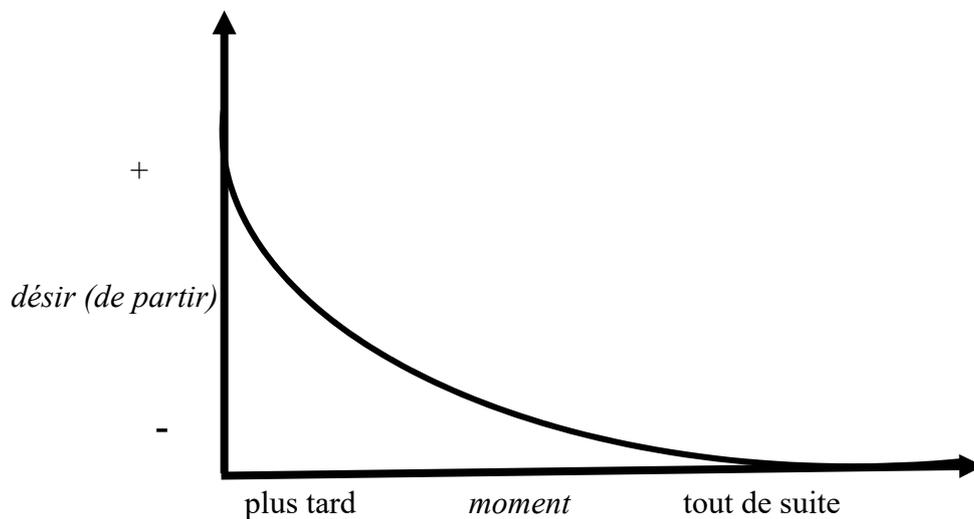


Schéma 26. Tensivité entre tout de suite et plus tard

Sachant que la fermeté de la détermination se montre non seulement dans l'action, mais aussi dans la non interruption de cette fermeté, ne pas afficher la volonté de partir dans l'immédiat est aussi une indice de diminution vis-à-vis d'élan de départ et de la détermination de départ.

3.7.3. Analyse Comparative du Choix 5

Les deux méthodologies permettent de ressortir ce qui contribue à la formation du Choix 5. STND avec son analyse de niveau discursif, comme TNSV avec la matrice réalisée suivant la valence /confortable/, permettent de éclaircir ce point. De même pour la signification de ce choix, le carré sémiotique comme la matrice la désigne comme la suspension de la quête.

Cependant, comme on voit dans le schéma tensif correspondant, le désir de partir avoisine le nul pour partir dans l'immédiat, c'est-à-dire la motivation de continuer la quête est au plus bas. Aussi la matrice, qui permet de voir tous les contrariétés, nous renseigne davantage sur la signification de Choix 5. JE est près de continuer, mais aussi d'arrêter/ la quête.

Le choix 5 est une décision de volonté libre, puisque ce choix n'est contraint par rien : les quatre hommes n'impose à JE aucune limite du temps pour son séjour dans le refuge et celui-ci n'a aucun autre impératif qui lui dicte de rester ou de partir. C'est JE qui décide librement la durée de son séjour dans ce lieu.

3.8. Choix 6

La bise mugissait à travers l'infini enneigé quand je m'aperçus que quelque chose ou quelqu'un était venu me rejoindre(...)Et cela n'en finissait pas.(FEE-1)

Il y eut un soir, il y eut un matin(...) Il me sembla que c'était le lieu parfait pour ce qui m'était arrivé. (FEE-2)

On frappa à la porte de ma chambre. Je passai le peignoir et allai ouvrir : c'était le porte-parole des quatre hommes(...) Mon image, dans le miroir, était aussi insignifiante que jamais. (FEE-3)

J'occupai le reste de ma journée à faire des repérages : je voulais devenir capable de m'y retrouver dans cette maison sans l'aide de personne(...)Je n'avais aucune fortune et pourtant, j'allais connaître mieux que ce riche personnage : je vivrais dans un confortable refuge à l'écart du monde, je n'entamerais aucune correspondance – et chaque nuit, j'attendrais le plaisir. (FEE-4)

Vers 20 heures, je commençai à m'angoisser : n'avais-je pas été trop confiant ?(...) Les visages des quatre types étaient redevenus mornes, mais je savais désormais ce qu'une absence d'expression pouvait cacher. (FEE-5)

Ensuite, je suis allé rejoindre les autres au sous-sol. Je me suis assis avec eux sur un canapé et je me suis mis à regarder la télévision.(FEE-7)

3.8.1. Analyse STND du Choix 6

La séquence FEE introduit un actant fantastique au conte ; la /fée/. Nous mettons cet actant dans la catégorie fantastique, puisqu'aucun des contacts de cette chose, les quatre hommes, plus JE, ne sait pas ce que c'est et ils s'en soucient pas, la provenance ne les importe peu. C'est la séquence de rupture, s'il fallait couper en deux parties égales SN, la dissection devrait être opérée à cet endroit du récit.

En FEE-1, JE nomme « fée », ce qui lui semble /quelque chose/ ou /quelqu'un/ du /sexe féminin/. Il lui donne donc un nom, quoique générique, qui ne désigne que son espèce, mais lui refuse l'existence en même temps, en tant qu'homme rationnel. Ce qui est notable, c'est l'incomparabilité du plaisir procuré par les femmes et par la fée :

ce qu'offraient les femmes dans le passé vs l'étreinte féerique
 femme vs fée

C'est un passage euphorique, où les dénominations qui augmentent la force de l'expression du plaisir et la diminution de capacité de l'exprimer, c'est-à-dire, pouvoir du langage, perd déjà sa force et son autorité :

Élément figuratif	Élément thématique	Axiologie
« volupté très forte et très profonde »	jouissance	euphorie
« vertige féminin »		
« fulgurance interminable »		
« suavité meurtrière »		
« incandescence boréale »		
« ineffable ivresse »		
« transformait l' architecture de mes os »		
« dictait ...le rythme génial du plaisir »		
« assouissement ...profond »		
« comblé à un mourir »		

« les mots ... me paraissent grossiers, bêtes, lourds »	inexprimable	dysphorie
« air de déjà vu »		
« indicible »		
« pauvres phrases »		
« cris analphabètes »		

Tableau 25. Figures, thèmes et axiologies correspondantes dans le Choix 6

La formule « Succombe ou meurs » ressemble de près à une formule des contes et des mythes. Ici JE décrit lui-même un programme narratif d'usage : le destin l'oblige d'être succombé à la fée.

$$PN_{U3} [S1 ((S2 \vee O_3) \rightarrow (S2 \wedge O_3))]$$

Du point de vue du libre arbitre, le Choix-6, tout en semblant appartenir à JE, se présente comme déterminé à l'avance. À la fin de FÉE-2, il annonce déjà son addiction à ce plaisir /intense/ nouvelle. Une disjonction événementielle est suivie par une autre, actorielle, c'est l'arrivée de la porte-parole qui l'amène à la cuisine où tout le monde prend le petit-déjeuner. La contemplation de l'air /morne/ et /abruti/ des quatre hommes lui procure une euphorie basée sur ses privilèges obtenus la nuit dernière. Il se dit /ennobli/ par la satisfaction qu'il a eue.

Selon JE, les gens ordinaires croient que :

Aristocratie = /basse/animale/ordurière/limitée/

Alors que :

Aristocratie = /jouissance/

Cette appartenance à l'aristocratie, donc d'être un /élu/ désignant l'état d'une personne qui a des privilèges, est une croyance qui se révèle fausse, comme le formule clairement la porte parole :

— Ô homme ordinaire, qui se croit le seul et le premier à vivre ! (p.40)

Quand il apprend que les quatre jeunes hommes ont, eux aussi, ce privilège, et qu'ils le vivent chaque nuit, sans faute, JE interroge la véracité de son appartenance à cette classe des /élus/, puisqu'il ne sait pas encore s'il vivrait la même chose une deuxième fois. Avec l'avènement d'une deuxième nuit, arrive, alors, le moment de décision.

Choix-6, consiste dans la décision de rester définitivement dans le refuge, auprès de la fée. Mais qu'est-ce que cela signifie pour JE ? Avant de prendre la décision ultime, un événement anodin lui arrive ; il brosse ses dents. Depuis un certain temps il n'avait pas lavé ses dents et il dit éprouver de la délectation à se débarrasser de : « ce tarte déjà ancien ». La tarte dentaire a comme définition au Larousse médicale,⁵⁵ « Dépôt dur, calcifié ou en voie de calcification, se déposant sur les collets des dents et sous la gencive ». Calcification a quant à lui a pour définition chez le Robert en ligne « Dépôt de sels de calcium dans les tissus organiques (ossification ; dégénérescence calcaire) ». C'est la transformation des minéraux en os au fil du temps. Cet acte soulageant de se débarrasser de ce tarte juste avant de prendre la décision qui est aussi soulageant, nous autorise de penser que :

<u>se débarrasser de tarte dentaire</u>	=	<u>se débarrasser de tarte personnelle</u>
se brosser les dents		renoncer à sa quête

JE s'estime, depuis le début du récit, appartenir à un groupe d'hommes qui sont différents de l'/homme ordinaire/. Le Choix-1, le départ à la quête témoigne de cette croyance, comme la croyance d'être /élu/. Le récit entier est une suite de renoncements qui arrive à son apogée avec le Choix-6. Le renoncement à la beauté de la nature, quoi que temporaire, qui est dans FEM-2, la "beauté insoutenable" et « je n'étais pas prêt à mourir pour un paysage, fût-il superbe » de FEM-5, et le renoncement aux œuvres célèbres de Purcell, Schubert, Perutz et Goethe de REF-4. Comme une suite logique, JE finit par décider de renoncer à son identité, à son passé, à sa langue,

⁵⁵ https://www.larousse.fr/encyclopedie/medical/tarte_dentaire/16468

à sa vie sociale en choisissant de rester dans le refuge et de ressembler aux quatre hommes qu'il critiquait au départ :

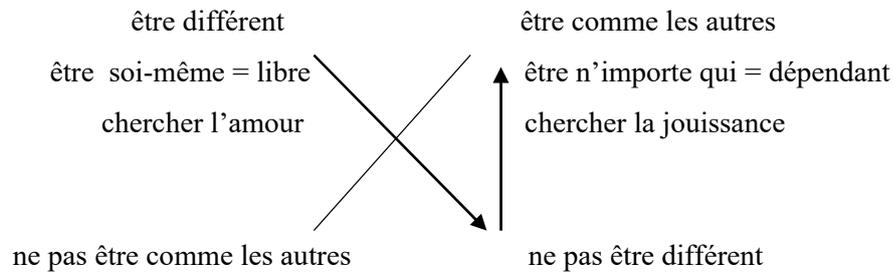


Schéma 27. Carré sémiotique du Choix-6

JE renonce à quelque chose de fondamentale dans la formation de son identité, jusqu'à la et certainement depuis son plus jeune âge, il cherchait à être différent de la majorité des hommes, comme son goût pour la littérature et son romantisme en témoignent. Avec Choix 6, JE renonce à soi-même, à sa liberté et à son amour.

3.8.2. Analyse TNSV du Choix 6

La décision de rester définitivement dans le refuge peut être appelé aussi « l'option fée ». Il s'agit de prendre la décision de rester auprès de la fée pour un temps indéfini, certainement jusqu' à la mort, puisque la seule possibilité de partir est d'être exclu par les autres, c'est-à-dire le cas où JE divulgue leur secret.

Les modes sémiotiques peuvent être distingués pour la « dame de ses pensées » et la « fée », comme suit :

Modes	Dame de ses pensées	Fée
Mode d'effcience	parvenir	survenir
Mode d'existence	visée	saisie
Mode de jonction	implication	concession

Tableau 26. Les modes sémiotiques pour la dame de ses pensées et la fée

« La dame de ses pensées » est un programme qui s'inscrit dans le mode parvenir, au niveau de mode d'efficience, parce que JE doit chercher et trouver cette dame, donc il doit consacrer un certain effort pour cela. Mais la « fée » étant un événement subi, s'inscrit dans le mode de survenir : c'est quelque chose qui arrive à JE, il ne doit rien faire.

Pour la mode d'existence on peut parler du programme « dame » comme un programme visé, alors que le programme « fée » est une affaire de saisie.

Enfin pour la mode de jonction, l'implication pour la « dame de ses pensées », puisque JE est impliqué dans ce programme. Quant à la « fée », c'est un programme qui résulte d'une concession, c'est-à-dire, JE abandonne son programme du départ pour elle.

En effet, rester définitivement dans le refuge est mettre clairement fin à la quête de départ, c'est donc renoncer à la recherche de la dame rêvée. Cette décision est prise juste après avoir se débarrasser de la tarte dentaire.

Selon Robert en ligne, débarrasser est « se délivrer de ce qui gêne ». ⁵⁶ Éliminer sa tarte dentaire qui lui accompagnait et gênait jusqu'à là peut être mis en parallèle avec l'élimination de la quête, qui ne faisait que lui causer des problèmes. Une matrice de la valence /débarrasser/ peut être comme dans le tableau 26 :

S1 ↓	S2 ↓	S3 ↓	S4 ↓
se libérer	se débarrasser	s'embarrasser	s'asservir

Tableau 27. Les subvalences de /se débarrasser/

JE se débarrasse de la quête et son geste semble être une décision de se libérer. Il dit que les femmes qu'il a connues jadis ne lui avaient jamais offert un plaisir comparable à la fée, bien qu'il n'avait pas à se plaindre de ce qu'elles avaient offert.

⁵⁶ <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/debarrasser>

Dans la nouvelle équation, nous constatons un schéma du type amplifiant et une corrélation converse :

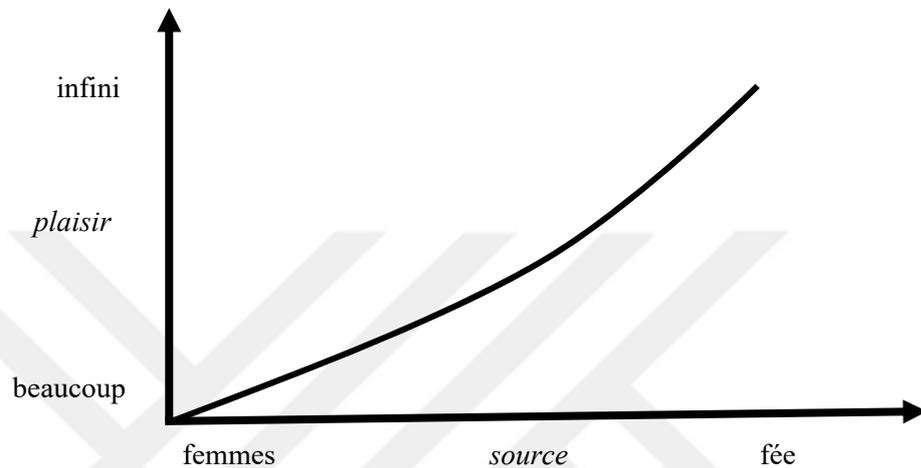


Schéma 28. Plaisir avec les femmes et la fée

L'intensité du plaisir ne laisse peu de perplexité quant au choix. Néanmoins JE passe une partie de la journée à calculer le pour et le contre. Ce qui l'amènera à décider est la répétition du miracle.

Par définition, un miracle ça ne se répète pas, s'il se répète, il n'est plus un miracle mais une régularité, une routine. Il suffit de regarder la Bible, tous les miracles catalogués de Jésus sont différents les uns des autres, parfois on rencontre le même contenu pour un miracle, comme donner la vue à un aveugle, mais ce miracle est toujours accompagné par des différentes contextualisations par le faiseur de miracles et de cette manière ce geste reste unique à chaque fois.

Une nouvelle tension apparaît donc, c'est celle entre le médiocre et le merveilleux.

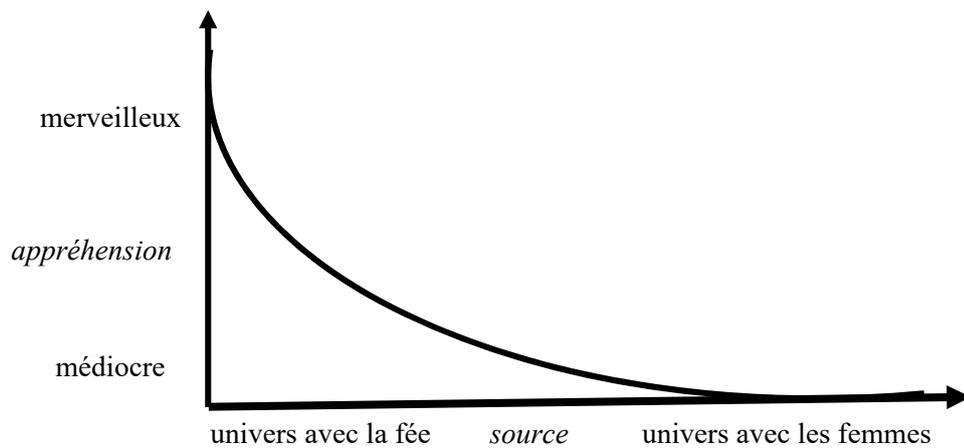


Schéma 29. Univers avec les femmes ou la fée

Les quatre classes de sub-valences intensive et extensive du SN se présentent ainsi pour les thèmes amour vs jouissance :

définis → définissant ↓	amour	jouissance
tempo	vitesse	lenteur
tonicité	passable	éclat
temporalité	brièveté	longévité
spatialité	ouverture	fermeture

Tableau 28. Les sous-dimensions de l'amour et la jouissance

De même, les quatre sub-valences pour le deuxième couple, liberté/dépendance sont comme suit :

dimensions	sous-dimensions	tension directrice	
		liberté	dépendance
intensité	tempo	par moment=vitesse	toujours=lenteur

	tonicité	moindre=médiocrité	trop=éclat
extensité	temporalité	mortel=brièveté	infini=longévit�
	spatialité	nature=ouvert	refuge=ferm�

Tableau 29. Les sous-dimensions de la liberté et la dépendance

Il faut préciser que le choix à effectuer est très complexe, il est question de choisir entre plusieurs choses pour JE :

CHOIX	
dame de ses pensées	fée
identit�= être soi-même	non identit�=�tre comme les autres
liberté	dépendance
humaine	non-humaine
sociale	asociale

Tableau 30. Complexité du choix de Choix-6

Un certain nombre des arguments présenté par JE, permet d'établir une sémantique jonctive de Choix 6 :

choix	→	rester	partir
liberté	↓		
libre		C'est une prison dorée , en somme. ≈ énoncé concessif	Il fallait être idiot pour vouloir habiter ces contrées désolantes et vides. ≈ énoncé implicatif

dépendant	Si je quittais cette maison, j'étais le dernier des imbéciles ≈ énoncé implicatif	Je pouvais le comprendre : pour rien au monde je ne partirais ≈ énoncé concessif
-----------	--	---

Tableau 31. Sémantique jonctive du Choix 6.

Si on schématise dans un espace tensif selon la valence « identité » on obtient:

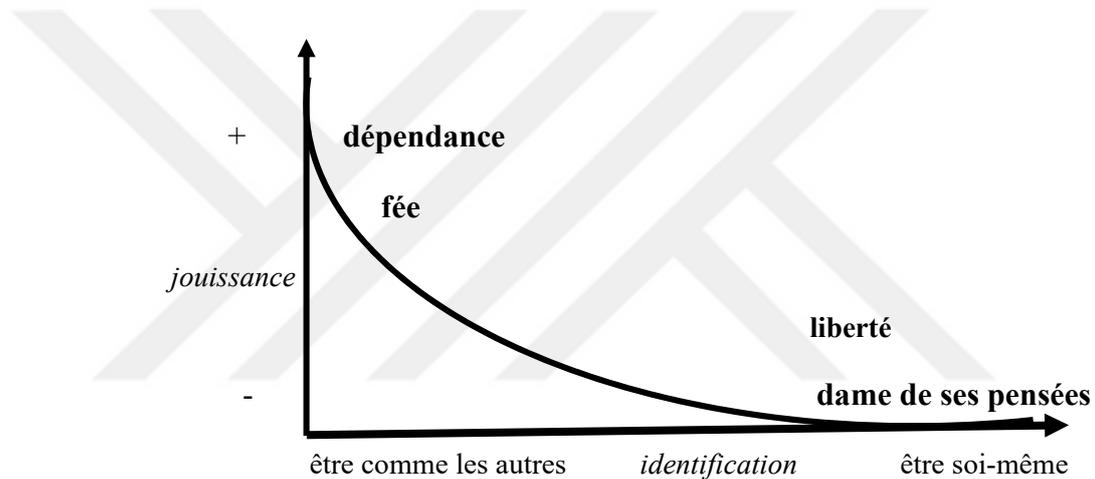


Schéma 30. Schéma tensif de l'identification et de la jouissance

On peut montrer dans un tableau les oppositions principales entre les deux milieux :

Offres et nécessités	
Monde extérieur	Refuge
Travail	Sans travail
Progrès	Sans Progrès
Médiocrité	Merveille
Effort	Sans Effort
Être soi-même	Être comme les autres
Culture	Abêtissement

Amour	Jouissance
Liberté	Dépendance
Contraintes	Sans Contraintes
Connaissance	Ignorance

Tableau 32. Offres et nécessités dans le monde connu et le refuge

Si on schématise dans un espace tensif :

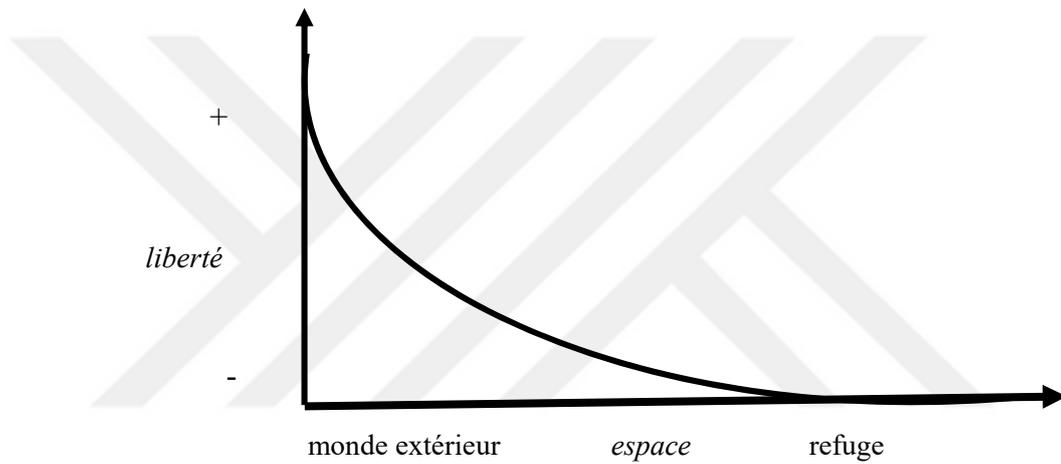


Schéma 31. Liberté suivant les espaces

Mais ce schéma est valable en même temps pour les contraintes :

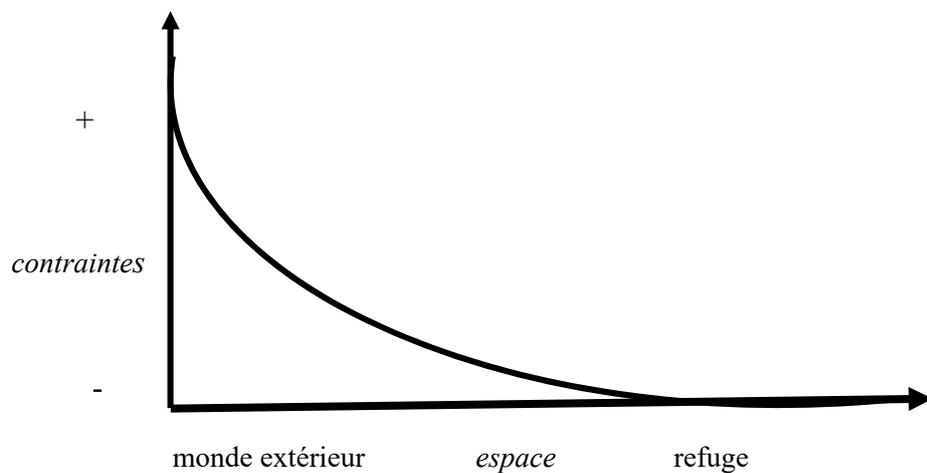


Schéma 32. Contraintes suivant les espaces

Donc, le refuge est un lieu qui ne pose pas des contraintes (travailler, payer le loyer, payer les factures, etc.) mais aussi qui ne laisse pas de liberté, alors que le monde extérieur qui a beaucoup de contraintes, offre la liberté. Ici, nous avons un caractère important de la notion de liberté, d'apparaître dans un environnement rempli des contraintes.

3.8.3. Analyse Comparative du Choix 6

Analyse STND nous permet de constater l'intensité de satisfaction éprouvée, grâce à son analyse de niveau discursif, ce qui a comme équivalent dans l'analyse TNSV les schémas tensifs 28 et 29. Cette satisfaction « infinie » est l'unique cause de Choix 6. C'est aussi la raison d'arrêt définitif de la quête.

L'opposition amour vs jouissance accouplé avec liberté vs dépendance de l'analyse TNSV ressort aussi dans le schéma 30. Tableau 32, quant à lui, fait une liste de tout ce qu'offre et tout ce que demande le monde extérieur comparé à ceux offerts et demandé par le refuge. Ce tableau sert à comprendre mieux les oppositions fondamentales de deux espaces et il pourrait aussi bien se trouver dans l'analyse STND.

L'analogie de la tarte dentaire et de la tarte personnelle, comme la quête, opéré dans l'analyse STND est mise dans la matrice dans le tableau 27. Contrairement STND, TNSV trouve un sens contraire voisin en S4 ; s'asservir. Larousse en ligne nous dit qu'asservir est « priver quelqu'un, quelque chose de sa liberté d'action, de son indépendance ».⁵⁷ Sa version pronominale convient ici pour décrire la transformation de JE : un asservissement heureux.

Le carré sémiotique du Choix 6 nous montre ce qui est choisi et ce qui est refusé clairement, cependant, le tableau 30 et les deux schémas tensifs qui le suivent, 31 et 32, nous montrent un autre aspect que le carré ne nous laissait pas la possibilité de

⁵⁷ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/asservir/5808>

distinguer ; c'est la condition d'existence de la liberté, qui est d'avoir des contraintes. La liberté n'est possible que dans une situation où il existe des contraintes.

3.9. Choix 7

De retour dans ma chambre, je commençai à rédiger ce texte qui n'a aucune raison d'être, puisqu'il n'est pas destiné à être lu(...) J'ai découvert, par la même occasion, qu'écrire sa jouissance la décuplait – non pas dans le texte, mais dans la vie. (FEE-6)

3.9.1. Analyse STND du Choix 7

Le Choix-7 est la décision d'écrire un texte qui raconte ce qui s'est passé. L'article démonstratif « ce » nous indique que le texte que le lecteur lit *est* le texte que JE écrit. Une première intuition serait de dire que :

Texte écrit par JE = Texte lu par le lecteur

Mais si c'était le cas, segment FEE-7, qui décrit les événements postérieurs au moment de l'écriture du texte, n'aurait pas sa place dans le texte du lecteur.

C'est un texte qui, selon JE :

n'a aucune raison d'être = pour rien

n'est pas destiné à être lu = pour personne

Donc, le lecteur se trouve dans l'incarnation de « personne » qui désigne en français, l'individu du nombre nul. C'est à mettre en contraste avec le « Je innombrable » de FEM-1, qui peut être traduit aussi comme « tout le monde » :

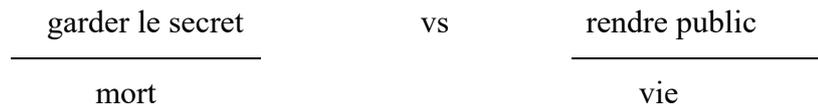
personne vs tout le monde

Ce texte serait donc écrit par JE (tout le monde), pour nous, les lecteurs (personne).

Il faut remarquer la transgression du contrat conclu entre les habitants du refuge et JE : il ne doit révéler le secret sous la menace d'être mise à la porte. Mais c'est exactement ce qu'il fait en confiant ce secret aux pages blanches.

Bien qu'impossible à résister en raison de la merveille offerte, la vie au refuge ressemble à la mort. Sème /vie/ nous suggère l'idée d'une activité, d'une progression,

alors que JE est passif avec la /fée/ et devant la /télévision/. Étant donné que la condition de rester dans le refuge est garder le secret, et divulguer le secret son contraire, nous pouvons rapprocher premièrement :



Et deuxièmement le Choix-7 projeté dans le carré sémiotique aura la forme :

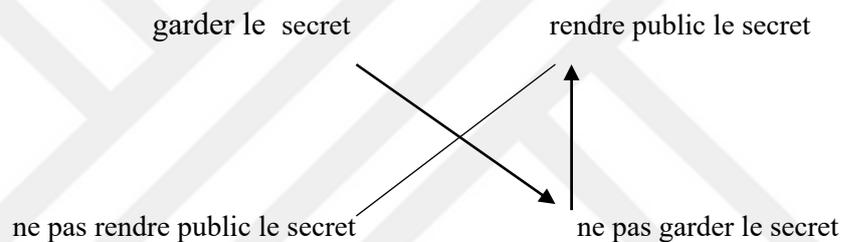


Schéma 33. Carré sémiotique du Choix-7

3.9.2. Analyse TNSV du Choix 7

L'écriture et la lecture sont les deux pôles de la communication écrite. JE nous renseigne sur son goût de lecture tout au long du récit, nous apprenons que c'est quelqu'un qui aime lire. D'ailleurs, quand il rencontre les quatre hommes dans le refuge, il juge négativement leur acte de regarder un feuilleton américain à la télévision tout au long de la journée. Selon lui le livre est un support qui permet l'enrichissement personnel et la télévision résulte plutôt l'abrutissement, comme il est représenté dans le schéma 34 :

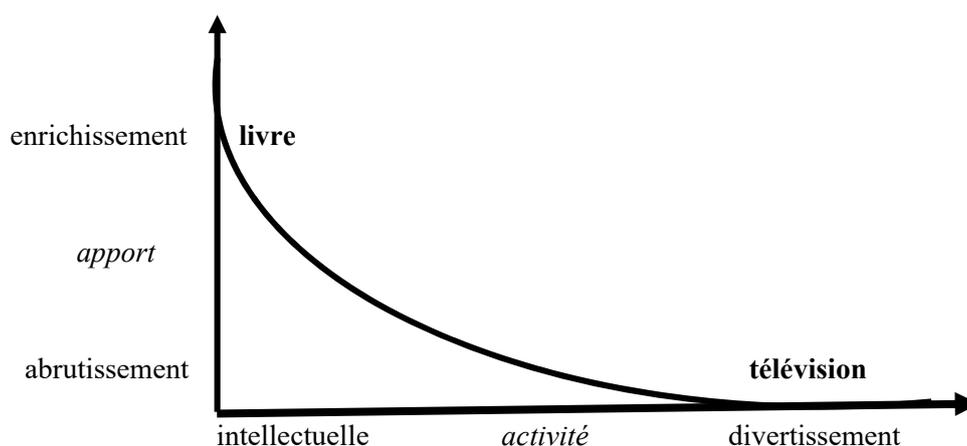


Schéma 34. Schéma tensif des activités intellectuelles et de divertissement

Remarquable aussi, dans ce choix entre deux objets du quotidien, le fait qu'il révèle une certaine conception du monde et même une idéologie. On sait que JE est un homme qui lit, ses réflexions à propos des auteurs et compositeurs témoignent de sa qualité intellectuelle qui est loin d'un homme de connaissance moyenne.

JE appartient à un groupe des hommes qui croient à la progression, donc à un monde meilleur, par l'éducation et la connaissance, du moins jusqu'à un certain point du récit, alors que les quatre jeunes hommes croient qu'on ne peut et ne doit rien changer, du moins dans le temps du récit, dans leur état actuel.

Accuser les autres de s'abrutir, c'est proclamer un état de conscience et d'éveil pour soi. C'est une déclaration, d'une part, d'une supériorité par rapport aux quatre hommes, mais aussi de soi-même avant la rencontre avec la fée. D'autre part l'état de conscience et d'éveil accompagnent les thèmes de la femme, la liberté et la vie, tandis que l'abêtissement accompagne celle de la fée, le non-liberté et la mort.

On peut montrer cette tension comme dans le schéma suivant :

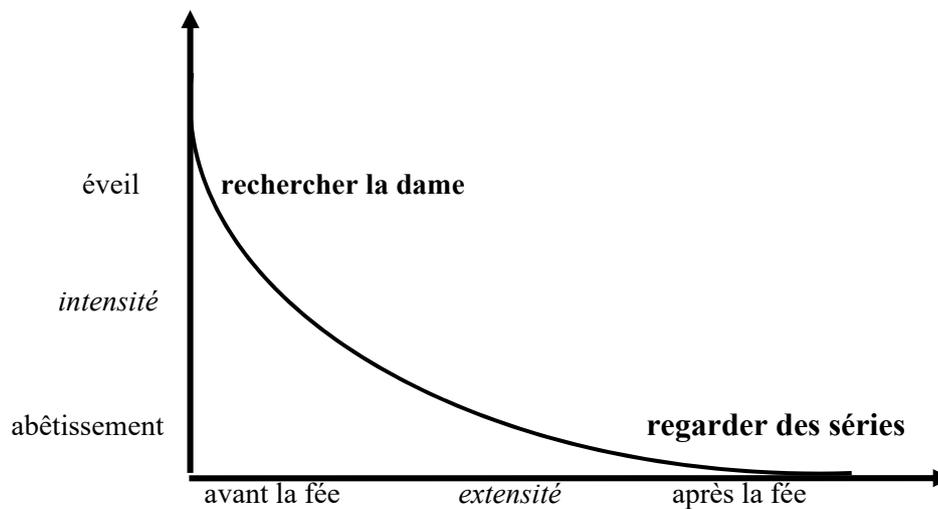


Schéma 35. L'état d'éveil et l'abêtissement

L'abêtissement pour économiser son énergie et sensibilité pour le merveilleux qui advient la nuit, ne demander et attendre aucune progression de la vie, sont présentés comme le choix des tous les hommes, en l'honneur de quatre hommes, plus JE, qui opte pour ce choix. Il est impensable pour tout homme de quitter ce refuge en connaissance du plaisir offert par la fée. Le pouvoir corrupteur du plaisir charnel n'est donc pas une matière à discussion.

L'état d'éveil, est une dynamique de progression et de vie, alors que l'abêtissement est le contraire de toute dynamique, c'est un état de mort. De ce fait, la vie seule, et non pas l'état morbide, rend possible la liberté.

JE fait allusion à un texte qu'il composerait, une autre fois, au sujet du Sud et il le fait cela en début de son récit. Cette déclaration ne fit-elle pas un aveu pour l'avenir qu'il se dessine ? Écrira-t-il ce texte sur le Sud tout en restant dans ce refuge du Nord, auprès de la fée, ou bien, voit-t-il en toute lucidité qu'il dévoilera un jour le mystère du refuge et sera banni de ce lieu, ce que lui donnera raison pour un voyage dans une contrée du Sud ? Écriture même de ce texte, n'est-il pas déjà, un acte de ne pas le contenir en soi et divulguer le secret ?

Quelle que soit l'intention, qui n'est pas ouvertement exprimée par JE, écrire le texte apparaît comme un acte qui contredit le Choix 6 précédent. Le Choix 7 engendre un paradoxe et de ce fait il représente une résistance.

Le texte que JE vient d'écrire, même s'il faisait un grand effort pour le cacher, finirait un jour ou l'autre par être lu. Écrire le secret, c'est ôter l'essence même au secret, c'est le rendre public. Le lecteur ou la lectrice deviennent les preuves vivantes de ce fait, parce qu'ils sont entrain de lire le texte qui fait l'aveu. La matrice suivante montre les valences que /avouer/ peut prendre :

S1 ↓	S2 ↓	S3 ↓	S4 ↓
avouer	dévoiler	dissimuler	cacher

Tableau 33. Les subvalences de /avouer/

3.9.3. Analyse Comparative du Choix 7

Les deux analyses parviennent à décrire le paradoxe, qui est d'écrire un secret tout en voulant le cacher. Analyse STND en mettant en opposition deux valeurs de « garder le secret » et « rendre public le secret » et en les accouplant avec les valeurs fondamentales de « vie » et de « mort » parvient à le décrire par le biais du carré sémiotique. Quant à TNSV, il utilise la matrice pour décrire les valences de « avouer » et parvient, lui aussi, à décrire ce paradoxe de base qui réside dans le Choix 7.

3.10. Pour Finir

SN est comparable en plusieurs points avec Tannhäuser de Richard Wagner. Venus est une déesse, donc non-humaine ce qui l'est aussi la fée. La situation est tout à fait semblable, c'est-à-dire, rencontre entre un être surnaturel qui procure des délices charnelles et un homme perdu, un lieu éloigné de tout le monde, etc. Pourtant le héros de Tannhäuser suit un chemin tout à fait contraire à JE. Au début de cet opéra, on découvre Tannhäuser auprès de Vénus qui lui offre depuis des années les plaisirs de l'amour, cependant, Tannhäuser s'en lasse de ce plaisir immense et veut quitter Venus :

C'en est trop, c'en est trop,
Que mon sommeil s'achève !
.....
Un rêve me rappelait, les sons oubliés depuis si longtemps,
Les tintements joyeux des cloches lointaines.
Dis-moi, depuis quand, je ne les entends-je plus ?
.....
Des jours ici perdus, qui me dira le nombre ?
Les mois, les ans, passent inaperçus !
Aucun soleil au milieu de cet ombre, pas une étoile éclairant la nuit sombre !
Je cherche en vain les fleurs dont la présence annonce le printemps.
Du Rossignol les doux accents ne fêtent plus sa naissance !
Non ! Plus de fleurs ! Plus de joyeux accents !
.....
Esclave, hélas, auprès de toi, être libre est ma seule envie !
Ô liberté, rends-moi la vie !
Aux combats, je voudrais courir, braver la mort !
Ah ! Puissé-je périr !
De ton empire il faut partir.
Ô Reine, déesse !
Laisse-moi fuir !

Tannhäuser, Act 1, Scène 2⁵⁸

Tannhäuser décide de quitter Venus pour retrouver sa liberté et il est conscient que cela sera douloureux et mortel. Ce qui est remarquable est le fait que dans des situations similaires, Tannhäuser et JE optent pour des choix différents. Cependant on peut souligner une différence, JE est au début de ce choix, alors que Tannhäuser a vécu pendant longtemps l'expérience que ce choix lui a permis de vivre.

Baudelaire écrit au sujet de cet éblouissant opéra, qui met en scène des oppositions qui sont et ont été toujours des problématiques qui accompagnent l'humanité :

⁵⁸ Wagner, R, **Tannhäuser**, Opéra, parole française de Charles Nutter, Librairie Stock, 1934.

« [...] celui qui n'a pas encore entendu la merveilleuse ouverture de Tannhäuser ne se figure pas ici un chant d'amoureux vulgaires, essayant de tuer le temps sous les tonnelles, les accents d'une troupe enivrée jetant à Dieu son défi dans la langue d'Horace. Il s'agit d'autre chose, à la fois plus vrai et plus sinistre. Langueurs, délices mêlés de fièvre et coupées d'angoisses, retours incessants vers une volupté qui promet d'éteindre, mais n'éteint jamais la soif ; palpitations furieuses du cœur et des sens, ordres impérieux de la chair, tout le dictionnaire des onomatopées de l'amour se fait entendre ici. Enfin le thème religieux reprend peu à peu son empire, lentement, par gradations, et absorbe l'autre dans une victoire paisible, glorieuse, comme celle de l'être irrésistible sur l'être maladif et désordonné, de saint Michel sur Lucifer. »⁵⁹

En résumé, ce que Wagner fait gagner, Nothomb fait perdre à son héros dans SN, c'est-à-dire une certaine hauteur, remplie d'honneur et de l'humanité.

Pour retourner aux conditions du refuge, les quatre hommes parlent peu ou pas. Échanger quelques mots, seulement quand cela est nécessaire, uniquement pour les choses de la vie quotidienne de moindre importance, revient à ne pas utiliser la langue, puisque par définition la langue est une entité vivante qui progresse même dans le quotidien, de par son trait créatif. De ce fait, on peut dire que le fait de ne pas utiliser la langue est une régression.

La communauté de refuge, qui est réunie autour d'un même intérêt n'est pas vraiment une communauté, puisque chaque communauté d'une société humaine doit être dans la voisinage des autres communautés pour être appelée ainsi. Alors que les membres de ce groupe a perdu -choisi de perdre- tout contact ou presque avec la société. C'est une autre régression majeure, parce que, bien que toute critique qu'on peut diriger vers la société, elle est le facteur de toute avancée humaine. On ne peut devenir un individu que parmi les autres, dans une société.

Le choix entre l'humain et le non-humain présente une gravité autre. Rejeter l'humanité et ses caractéristiques, pour quelque chose d'inconnue, mais qui est sûrement pas humaine, n'est pas moins une régression que rejeter la langue et la société

⁵⁹ Baudelaire, C., **Tannhauser à Paris**, dans l'Art Romantique, Calman Levy, 1885.

que nous venons de décrire. L'homme n'est-il pas un animal social qui vit avec ses semblables, et vivre parmi les siens, n'est-il pas une condition de rester humain ? Choisir le non-humain est une aliénation dans le contexte que SN nous expose.

Un autre fait important du récit est l'absence de prénom. En effet, il n'y a qu'un seul prénom de personne exprimé en SN, c'est celui du meilleur ami de JE, Philippe. Pourquoi occulter tous les noms des individus du SN et prononcer celui d'un seul ?

En acceptant de rester dans le refuge, JE ne verra plus Philippe, son meilleur ami. Les meilleurs amis sont des personnes qui contribuent à la vie de l'autre plus que tout autre. Ils connaissent les pensées, les désirs, les rêves de l'autre. Ils connaissent les secrets, les maux et les bonheurs. Ayant une proximité de cette grandeur, ils sont contributeurs premiers de votre personnalité, cofondateurs de votre identité. Donc le choix de JE, revient à choisir aussi, entre :

Philippe (=identité) vs fée(=anonymat)

Pour la fée, JE doit renoncer à soi-même et à son nom, d'être vaincu à la fée. Cette dernière, comme les quatre hommes, loin de l'amour et de l'amitié, se présentent comme des inconnus qui n'ont pas de noms :

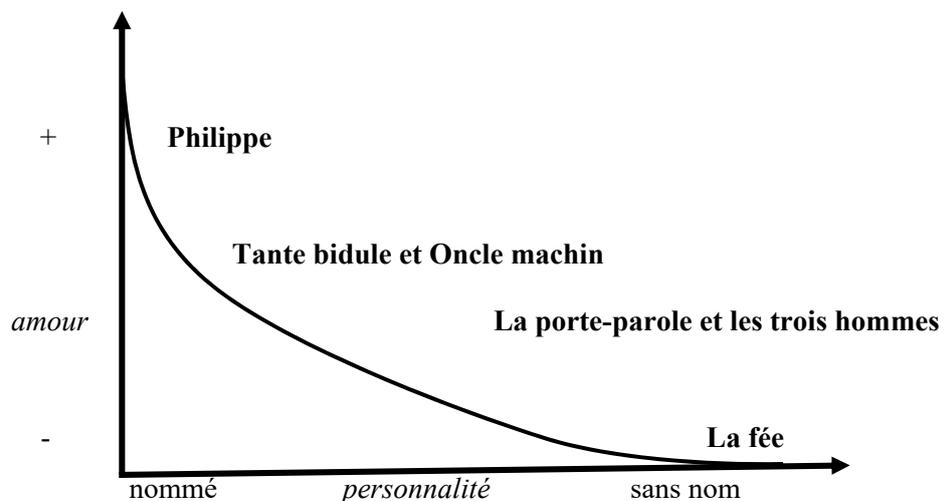


Schéma 36. Schéma tensif du nommé et de sans nom

D'ailleurs, l'absence des noms des individus tout au long de SN est un fait important pour une autre raison. Le « Je innombrable » déclaré tout au début du SN, défini à la fois comme « personne » et « tout le monde », est une instance qui peut refuser toute responsabilité en raison de non personnalité. « Personne » n'est responsable en raison de non personnalité, c'est-à-dire qu'on ne peut attribuer à quelqu'un les conséquences d'un acte. « Tout le monde », aussi, ne peut être tenu responsable d'un acte, pour la même raison et pour le grand nombre qui inclus toutes les personnes d'une société :

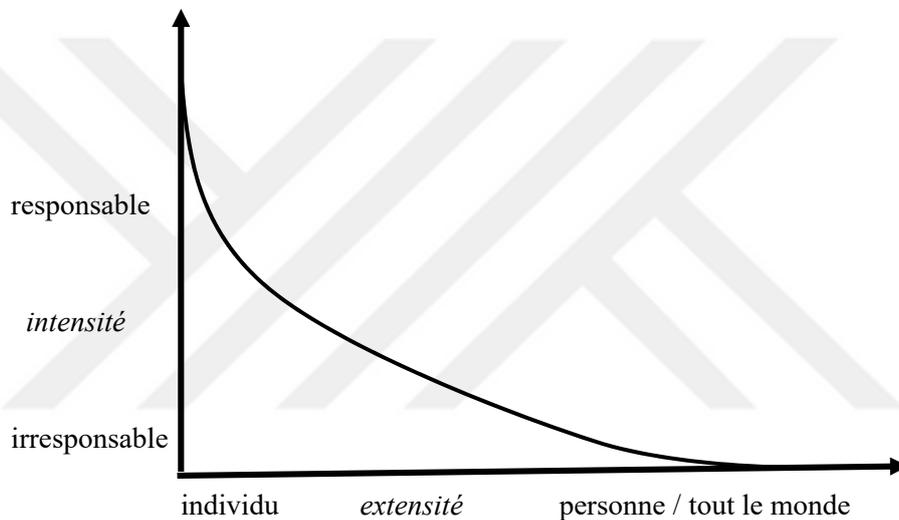


Schéma 37. Schéma tensif de responsabilité

Le libre arbitre, s'il existe, est conçu comme un tout composé de plusieurs aspects que sont la volonté, la liberté, la responsabilité et la personnalité. Pour qu'un choix puisse appeler un acte par le libre arbitre, celui-ci doit être ; voulu en toute liberté ; libre, c'est-à-dire n'est contraint par aucune force extérieure ; responsable, c'est-à-dire que les conséquences qui vont suivre vont être assumées par l'agent ; enfin, personnelle, c'est-à-dire que l'agent formera ce choix de soi-même.

La présence-même de ce plaisir intense, garantie chaque nuit, n'est-elle pas une force extérieure ? Il est le pouvoir corrupteur d'une grosse somme d'argent ou des biens que beaucoup des personnes ne peuvent refuser, en raison de leur attrait. Le caractéristique d'addiction liée à ce plaisir qui conduit à un état stable de non-retour contribue à notre synthèse selon laquelle, le choisir ne peut être considéré comme un acte de volonté libre. Donc, on aboutit à un paradoxe nouveau. Pour résumer, choisir

de devenir dépendant ne peut pas être un acte libre, parce qu'il abolit l'un des termes qui composent le concept-même, alors qu'il l'est quand même, en raison d'existence de la possibilité de « ne pas choisir ».



CONCLUSION

Nous avons présenté dans cette étude une analyse comparative afin d'élaborer une sémiotique du concept du libre arbitre.

Dans une première partie, nous avons exposé les principaux éléments de deux modèles sémiotiques, respectivement le Modèle Standard et le Modèle Tensif, autant que le cadre de l'étude présente nous le permet. Les outils méthodologiques présentés dans cette partie n'avaient pas la prétention de relater la méthodologie dans son ensemble, mais d'exposer ceux qui sont indispensables pour l'analyse en question et ceux qui sont susceptibles d'apporter une quelconque aide à cette analyse.

Puis, dans une deuxième partie nous avons présenté les éléments de comparaison de deux méthodologies utilisées et expliqué notre manière de procéder à cette analyse comparative. L'idée motrice était de mettre au clair certains traits de ces méthodologies, qui, tout en servant à un même objectif, pouvaient conduire à des résultats différents.

Enfin, dans une dernière partie, nous avons procédé à nos analyses. Les deux analyses appliquées à un même corpus, l'une après l'autre, nous ont montré clairement la façon de procéder qu'elles ont pour étudier les mécanismes de la production du sens. Notre analyse comparative a permis d'observer de plus près, premièrement, les dynamiques et les procédés de construction du sens dans notre corpus. Et deuxièmement, elle a permis de comparer les moyens et les résultats de deux analyses.

Selon ces résultats, on ne peut pas dire qu'une méthodologie dépasse l'autre ou qu'une autre reste insuffisante comparée à la précédente, d'ailleurs, tel n'était pas l'objectif de l'étude. Le choix de choisir l'une ou l'autre dépendrait des besoins de recherche visée. L'un de nos objectifs était de montrer les différences qui résidaient entre elles, sachant qu'il existe très peu de recherche accomplie en vue de comparer ces deux méthodes.

Bien que les deux analyses aboutissent la plupart du temps à des résultats comparables, nous pouvons dire que, suivant la comparaison effectuée, l'analyse tensif permet d'élargir les limites d'une valeur donnée, grâce à la matrice des subvalences. En sortant du binarisme, elle montre presque toutes les valeurs voisines

et contraires qui sont pertinentes. Aussi, les schémas tensifs peuvent montrer certains faits de la production du sens que la carré sémiotique n'est pas capable. Par exemple, notre analyse tensive a su ressortir un fait important de la liberté au cours de cette étude : c'est son interdépendance avec des situations qui comportent des contraintes. Ce sont des contraintes qui rendent possible la liberté.

Concentré sur un concept précis au sein de notre corpus, nous avons constaté que le schéma actantiel et le PN (Programme Narratif) n'étaient pas d'un recours significatif pour notre étude. Ceux-ci permettent de démêler les mécanismes du sens quand il s'agit d'analyser un texte littéraire seul.

L'analyse que nous avons accompli a permis d'éclaircir deux points : tout d'abord le type de contexte dans lequel le libre arbitre s'opère et sa distinction avec les autres choix effectués, puis, le processus qui aboutit au concept étudié, qui est le but de toute analyse sémiotique.

Pour commencer notre étude, nous avons d'abord fait une recherche sémantique autour de l'expression « le libre arbitre ». Ensuite, nous avons étudié le concept en tant que concept philosophique jusqu'à aboutir à une définition. Cette définition, quoique débattue encore et toujours, nous a permis de cerner les caractéristiques fondamentaux du concept. Ce dernier se démarque des autres choix du quotidien par quatre traits principaux : il demande la formation d'une intention qui aboutit au choix par l'agent lui-même; il demande l'existence des différentes possibilités pour choisir entre elles; il demande qu'il n'y ait aucune force extérieure, pour que l'agent puisse assumer seul la responsabilité ; il demande que ce choix soit formé par le volonté de l'agent. Nos analyses STND et TNSV nous ont montré dans chaque choix étudié l'existence ou non de ces traits qui composent le concept.

Rappelons la pensée de Schopenhauer au sujet de la volonté :

« La volonté de l'homme n'est autre que son *moi* proprement dit, le vrai noyau de son être : c'est elle qui constitue le fond même de sa conscience, comme quelque *substratum* immuable et toujours présent, dont il ne saurait se dégager pour pénétrer au-delà. Car lui-même il *est* comme il *veut*, et il *veut* comme il *est*. Donc, quand on lui

demande s'il pourrait *vouloir* autrement qu'il ne veut, on lui demande en vérité s'il pourrait *être autrement* qu'il n'est »⁶⁰

Schopenhauer voit en la volonté l'expression du « moi » au plus profond degré. Cependant, en voulant quelque chose qui réduit au néant son « moi », JE n'est plus une personne.

Le libre arbitre, étant un concept paradoxal, les résultats de notre analyse de *Sans Nom*, a aboutit aussi à un paradoxe : le choix de devenir dépendant, devant quelque chose d'extraordinaire, est un exercice du libre arbitre, puisqu'on peut tout de même le refuser, théoriquement. Cependant, ce choix met à mal la notion de liberté, puisqu'en acceptant d'être dépendant, on n'est plus libre, donc on ne peut pas le désigner comme un exercice du libre arbitre. Ce paradoxe montre pourquoi ce concept reste sujet à discussion encore aujourd'hui.

⁶⁰ **Essai Sur Le Libre Arbitre**, p. 39-40.

BIBLIOGRAPHIE

- Nothomb, Amélie: **Sans Nom**, Paris, Elle, 2001.
- Barthes, Roland: **L'aventure sémiologique**, Paris, Seuil, 1985.
- Baudelaire, Charles: **Richard Wagner et Tannhäuser à Paris**, dans *L'Art romantique*, Paris, Calman Lévy, 1885.
- Fontanille, Jacques : **Sémiotique du Discours**, Limoges, Pulim, 2003.
- Greimas, Algirdas, J.: **Sémantique Structurale, recherche de méthode**, Paris, Librairie Larousse, 1966.
- Greimas, Algirdas, J.: **Du Sens II**, Paris, Seuil, 2012.
- Greimas, Algirdas, J.: **Maupassant, La Sémiotique du texte : exercices pratiques**, Paris, Seuil, 1970.
- Greimas, Algirdas, J.,
Courtés, Joseph : **Semiotics And Language, An Analytical Dictionary**,
Bloomington, Indiana University Press, 1979.
- Wagner, Richard : **Tannhäuser : opéra en trois actes, Richard Wagner ; paroles françaises de Charles Nuitter**, Paris, Librairie Stock, 1934.
- Schopenhauer,
Arthur : **Essai sur le libre arbitre**, Librairie Germer Baillière et Compagnie, 1880.
- Zilberberg, Claude : **Des Formes de Vie aux Valeurs**, Paris, Presse Universitaire de France, 2011.
- Zilberberg, Claude : **Éléments de Grammaire Tensive**, Limoges, Pulim, 2006.

Zilberberg, Claude : **La Structure Tensive**, Presses Universitaires de Liège, 2012.

Zilberberg, Claude : **Précis de grammaire tensive**, dans *Tangence*, n° 70, 2002.



ANNEXE

Sans Nom

IL EST UN LIEU de cette planète qui est aussi mal connu que le Sud : c'est le Nord. Les propos que l'on rapporte au sujet du Midi sont aberrants ; ce que l'on dit du septentrion l'est tout autant. C'est logique : on ne peut discréditer l'un sans déshonorer l'autre.

Je tiens à rendre justice à ces deux pôles de notre géographie et de nos métaphysiques. Un jour, je raconterai les hauts faits du Grand Sud que j'aime tant. Si je décide de commencer par une légende du Nord, c'est pour cette seule raison que j'ai froid depuis trois nuits : mon esprit s'est enfoncé au nord de lui-même. Ma plume s'en accommodera.

Il est un lieu de cette planète qui m'est aussi précieux que le Sud : c'est le Nord. Plutôt que de dissenter sur les splendeurs boréales, je me propose de les évoquer par un récit dont je suis l'unique dépositaire, sans savoir pourquoi ce privilège m'est échu.

Je sais encore moins pourquoi cette histoire me vient à la première personne du singulier. Ne me demandez pas qui se cache derrière ce « je » innombrable : je n'en ai aucune idée. On savait déjà que j'étais un autre. Je découvre que je est une multitude d'autres qui se servent de ma plume pour raconter. Je cède la parole au-je du septentrion.

C'était en Finlande, quelque part entre Faava et Aava.

J'étais parti trois jours auparavant, à la recherche de la dame de mes pensées, car dans le Nord, si l'on part en voyage, c'est que l'on cherche la dame de ses pensées. (C'est l'un des points communs les plus étranges entre le Nord et le Sud.)

Cédant à une impulsion sottement romantique, je n'étais pas parti au volant de ma traction avant Finlandia ZX, mais d'un traîneau tiré par des chiens exotiques.

Le premier jour m'avait semblé d'une beauté insoutenable. C'était au cœur de l'hiver. Mon attelage était parti dans la neige vers sept heures du matin ; il faisait nuit noire. Le jour s'était levé à onze heures du matin.

Le temps de prendre conscience de la lumière, le soleil s'était déjà recouché : il était deux heures de l'après-midi. Ce jour éphémère m'avait laissé une impression déchirante de poésie. Et mes chiens galopaient au travers des forêts enneigées, et j'étais émerveillé par ces splendeurs désertes.

Vers sept heures du soir, je décidai de bivouaquer. Je préparai un feu : la nuit promettait d'être sublime. Je m'aperçus alors que je crevais de faim.

Bien évidemment, je n'avais rien emporté à manger : j'étais beaucoup trop amoureux pour cela. Et puis, d'ordinaire, j'aime la faim, ce riche creux de l'être tout entier qui laisse entrevoir des possibilités de jouissance inconnues des ventres pleins.

Ce soir-là, je découvris la souffrance du corps affamé, aggravée par le froid et la solitude. Cette sensation de misère physique était détestable. Comme je n'avais rien emporté non plus pour nourrir les chiens, je les voyais me regarder avec appétit, l'air de penser que cet humain pourrait constituer un repas très correct. Du coup, je me rappelai la devise de la jungle : « Manger ou être mangé ».

Certes, nous n'étions pas dans la jungle, mais il arrive que les adages du Sud conviennent aussi au Nord. Je songeai que les Chinois mangeaient les chiens : en regardant le plus gros de la meute, je calculai un gigot pour moi et le reste pour les autres bêtes. Cela réglerait deux problèmes : je n'aurais plus faim et les chiens survivants cesseraient d'avoir pour moi ces tendres regards qu'inspire la viande.

Ainsi fut fait. La meute ne s'embarrassa d'aucune sensiblerie pour dévorer cet ancien collègue. Pour ma part, je mangeai le gigot rôti avec un certain dégoût : cela avait vraiment un goût de chien. Un tel propos est absurde quand on n'a jamais mangé de chair canine et pourtant je retrouvai dans cette viande la saveur que n'auraient pas manqué d'avoir les teckels et autres labradors de ma vie, si j'avais eu l'idée saugrenue d'en manger une patte. Au moins ce barbecue calma-t-il ma faim.

Le lendemain, même scénario. Mon attelage m'emmena plein nord. Ne pas savoir où j'allais ne m'empêchait pas d'y aller.

Le soir venu, les chiens eurent pour moi des yeux identiques à ceux de la veille et mon estomac eut pour mon cerveau des propos semblables. Je sélectionnai la bête la plus grasse et la partageai avec mes convives canins.

Le surlendemain, ce fut encore le cas. Mais ce fut cette fois avec un seul survivant que je dînai autour du feu. Je tentai de le raisonner :

— Avant-hier, vous étiez trois à vous partager un chien et vous avez eu trois repas suffisants. Hier, vous étiez deux à vous partager un chien et vous avez eu deux repas copieux. Ce soir, tu es seul à

manger ce que je te laisse du chien : pense à demain. Avant-hier, tu étais content avec trois fois moins. Tu pourrais cette fois te satisfaire d'un gigot, comme moi. Demain soir, il nous resterait à chacun un gigot supplémentaire.

Je perdais mon temps. Il dévora la totalité de son congénère en me regardant d'un air narquois. Il savait qu'il était en position de force. S'il avait pu parler, il m'eût répondu :

— Cesse ton baratin. Demain soir, tu ne pourras pas me manger : tu as trop besoin de moi. Que ferais-tu sans au moins un chien pour tirer le traîneau ? Tandis que moi, je n'ai aucun besoin de toi. Ce n'est pas par générosité que je te laisse ta part ce soir : comme je te boufferai demain, ce gigot finira dans mon ventre de toute façon. Tu peux t'estimer heureux si je te laisse la vie sauve jusque demain.

Je savais qu'il avait raison. Je savais aussi que s'il m'accordait encore vingt-quatre heures, ce n'était pas par bonté mais par manque d'appétit.

Après son festin, l'animal tomba endormi. Je songeai qu'il me fallait profiter de ce sommeil lourd de réplétion pour m'enfuir. Je pris celles de mes affaires qui me parurent le plus indispensables, abandonnai les autres avec un pincement de cœur et disparus dans la nuit.

Un nombre indéfinissable d'heures plus tard, je regrettai amèrement ma folie. Comment l'expliquer sinon par cette transe du Nord qui s'empare des rêveurs ? En temps ordinaire, je n'étais pas un abruti complet. Si je m'étais conduit comme tel cette fois, c'était pour avoir été la victime de ces mythologies boréales qui frappent les âmes sensibles dès qu'il neige.

Il fallait reconnaître que les lieux où je marchais étaient d'une beauté sidérante. Je n'étais cependant pas certain d'être prêt à mourir pour un paysage, fût-il superbe.

Quand le soleil se leva, vers onze heures du matin, j'étais déjà mort de fatigue. J'en avais pour trois heures de lumière devant moi : je priai les divinités nordiques d'apercevoir une trace de vie humaine avant le crépuscule.

Hélas, le soleil se coucha sans que je voie le passage de l'homme dans ces contrées. Je continuai à marcher dans le noir. Il me semblait entendre, au loin, le galop d'un chien, mais ce devaient être les battements de mon cœur. La peur me tenait lieu d'énergie.

Soudain, à l'horizon, je distinguai une lueur. Je me demandai si ce n'était pas le fruit de mon imagination. En m'approchant, je sus que je ne rêvais pas. Quiconque a longtemps marché dans la nuit pour voir enfin une lumière sait quelle émotion on ressent alors. Je hurlai de joie.

Erreur : à mon cri solitaire répondit le lointain aboiement d'un chien. Je reconnus son timbre et je sus que mon convive de la veille me poursuivait.

Je courus vers la lueur qui se révéla peu à peu être celle d'une fenêtre éclairée. En temps normal, j'aurais été bouleversé par le spectacle de cette demeure perdue. Le bruit du galop du chien dans la neige ne m'en laissa pas le loisir.

Je courus au point de sentir mon cœur lâcher. Une porte : si elle était fermée à clef, c'en était fini de moi. J'entendais désormais le souffle de la bête, à une dizaine de mètres de moi.

La porte était ouverte : je la refermai sur mon passage et j'entendis le corps du chien qui s'écrasait sur elle. Je tirai le verrou.

Cette pièce était comme un vestibule rudimentaire. Il n'y avait personne. On ne devait pas m'avoir entendu. Les gens devaient se tenir dans une autre pièce.

C'était une vaste demeure qui datait du début du XX^e siècle. Le charme m'en parut si puissant que je ne pus m'empêcher d'y rêver la présence de la dame de mes pensées. Il eût été fabuleux de la rencontrer là, dans cette maison solitaire. Je me pris à croire au destin.

Je poussai une porte et arrivai dans une autre pièce, vide également. Cette pièce donnait sur une pièce d'un vide comparable, qui elle-même débouchait sur le vide d'une pièce, et ainsi de suite. Il eût été impossible de nommer ces pièces en fonction d'une terminologie classique, de penser, par exemple, que ceci était le salon, la salle à manger, le bureau ou la chambre à coucher. Le seul terme vague qui eût pu convenir à chacune de ces pièces était le mot débarras. Car le vide de ces pièces n'était pas absolu. Il y avait toujours, dans un coin, un amoncellement de choses indéfinissables. Il était difficile de déterminer si ce fatras était là dans le but d'être jeté à la poubelle ou d'être conservé à des fins on ne peut plus mystérieuses. Peut-être les habitants de cette maison ne le savaient-ils pas non plus.

Oui, mais y avait-il des gens dans cette demeure ? Il fallait bien qu'il y ait quelqu'un, puisque j'avais vu une lumière allumée. Il fallait même qu'ils soient plusieurs : vivre seul, en cette maison du bout du monde, eût été intenable. Décidément, il me tardait de rencontrer ces individus. On ne choisit pas d'habiter un tel lieu sans avoir une histoire.

La énième porte donnait sur un escalier qui descendait au sous-sol. Je m'y engouffrai, non sans appréhension. J'arrivai dans un genre de cave aussi gigantesque qu'un magasin de meubles. Une lampe électrique éclairait des caisses en carton de tailles diverses. Il me sembla entendre, au loin, une voix humaine. En écoutant plus attentivement, je discernai plusieurs voix qui parlaient une langue étrangère avec vivacité. Je marchai dans la direction du bruit. Je me risquai à demander bien fort :

— Il y a quelqu'un ?

Personne ne répondit. Réflexion faite, ma question était stupide. Quand on entend une voix, c'est qu'il y a quelqu'un.

En m'approchant, je pus reconnaître que ces gens parlaient finnois. Je songeai qu'en Finlande il n'y avait là rien d'étonnant. Ce qui était embêtant, c'était que je ne comprenais pas cette langue. J'espérai qu'ils connussent l'anglais. D'autre part, je remarquai qu'il y avait une voix de femme. Je souris.

Cependant, il y avait dans ces voix inconnues un timbre bizarre. J'aurais été incapable de dire en quoi consistait cette étrangeté. C'était comme si c'était trop naturel pour être naturel. Je me raisonnai en pensant que c'était peut-être une façon de parler typique de la Finlande.

En tout cas, ces gens devaient être très absorbés par leur conversation, car ils n'avaient entendu ni mes appels ni le bruit de mes pas. De fait, le ton passionné de leurs voix me laissait supposer qu'ils étaient en train de vivre des moments essentiels de leur existence. Je me sentis soudain très indiscret. Si je n'avais pas été perdu au fin fond du Grand Nord, je me serais éclipsé pour ne pas les déranger. Mais là, je ne pouvais me le permettre.

Au détour d'un container de carton, je tombai sur la scène à laquelle je m'attendais le moins : quatre jeunes hommes d'une trentaine d'années étaient affalés sur de vieux canapés en Skaï et regardaient la télévision. Les voix que j'avais entendues venaient du téléviseur.

Ils n'eurent pas un regard pour moi. J'en conclus qu'ils n'avaient pas encore remarqué ma présence et je m'adressai à eux en un anglais hésitant :

— Bonjour ! Excusez-moi, je me suis perdu et...

Les quatre gaillards, sans même se tourner vers moi, poussèrent des « chchchcht » indignés et, joignant le geste à l'onomatopée, me firent ce signe de la main dont le sens universel est : « Ferme-la ! » Si j'avais été le président des États Unis, ils m'auraient traité d'une façon identique, puisqu'ils n'avaient pas eu l'idée de regarder mon visage. Cet accueil me laissa abasourdi. Je restai quelques instants debout comme un idiot, on ne peut plus embarrassé de ma présence. Qu'allais-je faire de mon corps pour me sentir moins stupide ? J'avisai une place libre dans l'un des canapés et j'allai m'y asseoir, perclus de timidité. Cela ne dérangerait pas mes « hôtes » qui ne m'accordèrent pas davantage d'attention.

Je me mis à les regarder avec une perplexité sans borne. Dans ce coin du bout du monde où ils vivaient, ils ne devaient pas recevoir souvent de visiteurs. Manifestement, la rareté de la chose ne lui donnait pas davantage de valeur à leurs yeux, car mon intrusion les intéressait aussi peu que possible.

Je n'en dirais pas autant de la télévision. Si le programme avait été les premiers pas de l'homme sur la Lune ou un match de football où jouait l'équipe finlandaise, j'aurais compris que ces quatre lascars soient à ce point captivés. Or, il s'agissait de l'un des feuilletons américains aussi banals qu'interchangeables, dont le titre était quelque chose comme « Alerte à Melrose Place » ou autre « Miami by night ».

Si au moins ils avaient contemplé cette niaiserie d'outre Atlantique avec la naïveté passionnée d'une concierge, j'aurais peut-être pu comprendre. Mais les quatre inconnus avaient l'expression blasée de l'avachissement. Et pour cause : ce feuilleton semblait d'une nullité inexprimable. Alors, pourquoi le regardaient-ils au point de ne pas s'apercevoir de mon existence ?

« C'est très étrange », pensai-je.

Je me mis à observer autour de moi. Entre les canapés et la télévision, il y avait une caisse en carton qui tenait lieu de table basse et sur laquelle traînaient des assiettes sales et des verres à demi remplis de liquides inidentifiables. Contre un mur, il y avait un grand réfrigérateur, un long congélateur en forme de cercueil et, posés sur une caisse, un four à micro-ondes et un percolateur.

Sur les accoudoirs des canapés, il y avait des cendriers que l'on n'avait pas vidés depuis longtemps. Les quatre hommes portaient des survêtements, plus par confort que par tempérament sportif, semblait-il. Ils n'étaient pas particulièrement typés.

Qu'allais-je faire ? Il me parut que je n'avais pas l'embarras du choix : je me mis à regarder la télévision avec eux.

Très vite, je m'aperçus que je ne comprenais rien. « Évidemment : ils parlent finnois », pensai-je. Une partie de moi n'osait pas s'avouer que je n'aurais sans doute pas mieux compris s'ils avaient parlé français. Je n'ai jamais réussi à suivre ces histoires où les personnages s'emporent continuellement, que ce soit pour leurs héritages ou leurs liaisons extraconjugales.

Je ne parvenais à m'attacher qu'aux problèmes de doublage qui sont toute la saveur de ce genre de programme. Visiblement, passer de l'anglais à cette langue pleine de A qu'est le finnois, en s'adaptant cependant aux mouvements labiaux de ces héros tragiques, revenait à faire réciter le « Mahabharata » par un barde breton – et je me surpris à éclater de rire, ce qui me valut une nouvelle salve de « chchchcht ! » indignés avec gestes de la main.

J'en conclus que j'avais ri à un moment particulièrement bouleversant de cette saga. Que se passait-il donc ? Une jeune femme au bord des larmes tenait à un homme hébété des propos convulsifs. Cette fille eût été presque jolie si elle n'avait pas été coiffée comme ça. Pourquoi les Américaines avaient-elles toujours ce brushing ridicule ? C'était d'autant plus regrettable qu'ensuite des nuées de villageoises européennes iraient demander à leur coiffeuse de donner à leur chevelure le même mouvement. Et ce qui était vilain sur Cindy l'était davantage encore sur Jenine, Marijke, Gigliola et Gudrun.

Une nouvelle envie de rire s'empara de moi. Je l'étouffai, de peur d'encourir derechef la colère de mes hôtes. Qui donc pouvaient être ces derniers ? À quelle espèce de demeures fallait-il appartenir pour venir s'enterrer ici dans le seul but, semblait-il, de regarder des feuilletons télévisés ? Certes, si l'on avait horreur d'être dérangé pendant son programme préféré, on ne pouvait rêver meilleur domicile. Mais pouvait-on vraiment en arriver à ne vivre que pour ça ? Voilà qui dépassait mon entendement.

Cependant, le plus grand crétin de l'affaire, c'était encore moi. Dire que j'avais parcouru des milliers de kilomètres, mû par l'idéal le plus éthéré, le plus romantique, nourri des mythologies septentrionales les plus belles, les plus déchirantes, pour me retrouver affalé sur un canapé avec quatre imbéciles en train de regarder un feuilleton américain à la télévision !

Je me demandai s'il restait une trace du Nord que j'aimais tant. Où était-il, ce monde de mystères glacés, de sublime solitude, où l'âpre nature a rendu l'homme farouche et la femme hautaine ?

« Ça m'apprendra à poursuivre des lieux communs éculés », me dis-je. J'aurais pu me douter qu'avec les progrès techniques, je n'allais pas tomber ici sur de fiers Vikings.

D'autre part, la façon pour le moins bizarre dont on m'avait reçu devait prouver, de manière paradoxale, que l'esprit du Nord n'était pas mort. Ces gens se montraient à la fois singulièrement inhospitaliers et étrangement hospitaliers : inhospitaliers, parce qu'ils ne m'adressaient ni un mot ni un regard ; hospitaliers, pour les motifs identiques.

Sans même m'avoir regardé, sans avoir la moindre idée de qui j'étais, ils acceptaient ma présence chez eux, sur leur canapé, et n'en paraissaient pas le moins du monde gênés.

C'était comme si, dès l'instant où j'étais entré dans leur maison, j'étais ici chez moi, au point de mériter aussi peu d'égards qu'un être vivant parmi les siens.

Si l'on s'appliquait à faire abstraction des voix des acteurs et de la musique hyper expressive qui accompagnait certaines scènes (de peur que le spectateur n'ait pas compris le tragique de tel moment ou l'émotion de tel personnage), on entendait un silence souligné par l'apaisant ronronnement du réfrigérateur. Le lieu était bien chauffé, le canapé était confortable : tout cela respirait l'ennui d'une sécurité profonde.

Pour moi qui venais de passer trois jours et trois nuits à la lune, c'était un luxe de palace. Au fond, cela m'arrangeait bien que mes hôtes me remarquent si peu ; cela me permettait de me pénétrer des voluptés élémentaires de la chaleur et du sofa moelleux. Je fermai les yeux et me laissai envahir par une torpeur exquise. Avant de m'endormir, j'eus le temps de lire l'heure à l'horloge du téléviseur : 17 h 19.

Quand je m'éveillai, il était 19 h 31. Rien n'avait changé : mes quatre lascars étaient toujours vautrés autour de moi et regardaient, pour ma perplexité, le même feuilleton. Il devait s'agir d'un épisode ultérieur, car les cheveux de l'héroïne étaient plus longs. Je compris alors que les quatre gaillards ne regardaient pas la télévision mais la vidéo, où ils avaient enregistré un certain nombre d'épisodes de la série américaine. Il y avait lieu de penser que pendant mes deux heures de sommeil ils n'avaient pas interrompu leur contemplation des aventures de Sandra et de Michael ou autres Brandon.

Cela renforça mon étonnement. Car enfin, si c'était une vidéo, rien ne les empêchait d'arrêter la cassette, le temps, par exemple, de me dire bonjour, avant de continuer à la regarder. Sans parler de mon ébahissement face à leur capacité à s'abrutir devant ces sottises des heures d'affilée.

Pour mon malheur, j'avais besoin d'aller aux toilettes. Or, mes hôtes ne semblaient pas plus enclins à répondre à mes questions que deux heures auparavant. J'hésitai longuement à me lever pour partir seul à la recherche des commodités : il me semblait que ce serait impoli de ma part. Je finis par me dire que ces gens étaient eux-mêmes très loin d'être des modèles de courtoisie.

Cet argument eut raison de ma gêne. Je quittai le canapé sans que les quatre types aient l'air de s'en apercevoir et m'en allai. Après avoir ouvert un nombre considérable de portes qui débouchaient sur des débarras emplis de fatras, je tombai, par miracle, sur une salle de bains avec chiottes. Je m'exécutai. Soulagé, je contemplai la baignoire avec concupiscence.

Qu'est-ce qui m'empêchait de prendre un bain ? À supposer que les habitants de ces lieux le remarquent, ce n'était pas un crime.

Je ne résistai pas à la tentation : je fis couler les robinets, j'enlevai mes vêtements crasseux et j'entraï dans la baignoire où je versai du bain mousse. Pendant que le niveau d'eau montait, je m'étirai de bien-être, en savourant l'exotisme des inscriptions incompréhensibles sur les shampooings.

Je restai un long moment dans les délices du bain moussant. Quand je fus lavé de pied en cap, je m'enveloppai dans un peignoir en éponge moelleux à souhait.

Ainsi vêtu, je rejoignis mes hôtes devant la télévision. N'allaient-ils pas s'offusquer de me voir porter leur peignoir, sans que j'en aie demandé la permission ? Je l'espérai presque: cela leur donnerait enfin l'occasion de s'exprimer. Mais ils ne firent aucun commentaire.

Ils regardaient toujours leur feuilleton. Je les observai un à un : ils n'avaient pas l'air d'être des demeurés. Ils semblaient normaux. Leur comportement ne m'en intriguait que plus.

Certes, les traits de leurs visages s'affaissaient en une vague moue d'abrutissement : il y avait de quoi, après tant d'heures passées devant cette série télévisée. Fallait-il qu'ils se soient ennuyés, au cours de leur vie, pour trouver de l'attrait à ce genre de spectacle.

Je ne sais pas combien de temps s'écoula encore de cette manière.

Soudain, au moment où je ne l'attendais plus, la vidéo s'arrêta. Le garçon qui tenait les commandes fit rembobiner l'interminable cassette. Les autres s'étirèrent comme au sortir d'un long sommeil. Ils se dressèrent et secouèrent leurs jambes engourdies.

Une brusque panique s'empara de moi, comme si la télévision m'avait protégé jusqu'à ce moment. À présent, ils allaient certainement me parler, me poser des questions. Et moi, qu'allais-je leur dire ? Que j'étais venu si loin pour trouver la dame de mes pensées ? De quoi aurais-je l'air ?

J'avais bien tort de m'inquiéter : les quatre types se souciaient de ma présence comme d'une guigne. L'un d'entre eux sortit de leur surgélateur une grande pizza et la mit au four. Ils se mirent à parler entre eux dans leur langue, sans passion, le regard éteint.

Quand la pizza fut prête, ils la sortirent du four. Je constatai, non sans étonnement, qu'ils la découperent en cinq : s'étaient-ils donc aperçus de mon existence ?

Ils disposèrent les parts dans des assiettes et m'en tendirent une, sans pour autant m'adresser la parole. J'acceptai et remerciai. Ils distribuèrent aussi des canettes de bière. Je ne me fis pas prier. Je crevais autant de faim que de soif.

Nous mangeâmes en silence. Après trois jours passés à me nourrir de chien grillé et de neige fondue, cette médiocre pizza et cette bière ordinaire me parurent dignes de Lucullus. Je dégustai chaque bouchée religieusement. Je rongai les noyaux des olives noires.

Quand j'eus fini mon assiette, je souris en pensant que, si j'avais espéré manger du renne fumé ou autres spécialités locales, c'était fichu.

Mais si cette nourriture était sottement internationale, j'étais conscient de vivre un phénomène typique du pays où j'étais. Ces Finlandais étaient les premiers que je rencontrais et pourtant, je sentais que leur comportement était profondément finlandais : dans quelle autre nation m'eût-on reçu de cette manière ? Aucune, à n'en pas douter. Et je me surpris à trouver sublime cette hospitalité singulière.

Ces gens ne m'avaient pas jeté un regard, ne m'avaient posé aucune question, ils n'avaient donc aucune idée de qui j'étais et, cependant, ils partageaient avec moi leur confort et leur pitance. J'aurais pu être un terroriste en fuite, un empoisonneur, un bandit de grand chemin, un témoin de Jéhovah : ils ne s'en souciaient pas. Ils me recevaient sans même que cela se discute.

Cette attitude devait s'expliquer entre autres par la géographie : quand on s'aventurait si loin dans les hivers du Nord, la solidarité devenait un devoir. À partir d'une certaine latitude, l'homme se débarrassait de son passé, de sa personnalité, de son identité, voire de son casier judiciaire, pour ne

plus être qu'un homme, cette créature effarée, composée de cinquante pour cent de faim et de cinquante pour cent de froid.

Sans doute en raison de leur manque de curiosité à mon endroit, j'éprouvai envers mes hôtes une curiosité croissante. Qui étaient-ils ? À quoi occupaient-ils leur temps, à part regarder leur feuilleton en vidéo ?

Hélas, j'étais mal placé pour leur poser ces questions. C'étaient eux qui étaient en droit de me questionner, ce qui m'eût peut-être donné l'occasion de les interroger également.

L'un des maux de cette époque est que l'on ne peut plus demander aux gens ce qu'ils font. Cette question jadis innocente entraîne aujourd'hui un malaise trop profond. Le chômage y est pour beaucoup. Je trouve cela dommage. Si quelqu'un me disait très simplement qu'il ne faisait rien dans la vie, j'aurais pour lui de l'admiration. Il est magnifique de ne rien faire. Si peu de gens en sont capables.

D'autre part, allais-je vraiment, le lendemain ou le surlendemain, quitter ces gaillards sans rien savoir d'eux ? Entre la sottise et l'indiscrétion, j'optai pour la seconde.

Comme ils finissaient leur pizza, je demandai, en anglais :

— Vous vivez ici depuis longtemps ?

L'un d'eux opina. Je supposai que la réponse était valable pour les quatre. J'étais bien avancé : « longtemps », cela pouvait dire deux ans ou vingt ans.

— Vous êtes né ici ?

— Le même secoua la tête pour dire non. Si je n'avais droit qu'à des oui ou à des non, je n'allais pas être très renseigné.

Tant pis. Quitte à être grossier, je tenterais le tout pour le tout.

Je posai la question taboue :

— Vous faites quoi, ici ?

Ils soupirèrent. Celui qui s'avéra leur porte-parole daigna enfin émettre un son :

— Que voulez-vous savoir ?

— Ce que vous voudrez bien me dire.

Silence.

— Vous l'avez vu, ce que nous faisons.

— Vous ne faites rien d'autre ?

Cette fois, mon impolitesse les consterna. Le seul d'entre eux qui parlait me rendit la monnaie de ma pièce.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je voyage.

— Drôle d'endroit pour voyager. Il n'y a rien à voir dans le coin.

— Ce rien m'attirait.

— Si le rien vous attire, ne vous étonnez pas que nous ne fassions rien.

— Je ne m'étonne pas. Je veux seulement savoir.

— Vous êtes de la police ?

— Non ! C'est de la curiosité.

— Nous, nous vous avons reçu ici sans vous poser de questions.

— Je sais. J'admire beaucoup votre hospitalité. Mais comprenez-moi : je suis curieux.

— Nous pas.

— Cela me rend plus curieux encore. Vous vivez ici, à quatre, depuis longtemps. J'imagine que vous ne voyez pas passer grand monde. Et pour une fois qu'il passe quelqu'un, ça n'a pas l'air de vous intéresser.

— Vous vous trouvez intéressant ? me demanda-t-il sur ce ton de sarcasme nordique que je commençais à identifier à mes dépens.

— Ni plus ni moins que n'importe quel être humain.

— Nous ne trouvons pas que les êtres humains soient intéressants.

— Vous regardez pourtant, des heures durant, des feuilletons qui mettent en scène des êtres humains.

— Ces feuilletons ne sont pas intéressants.

— Alors, pourquoi les regardez-vous ?

— Pour passer le temps.

— N'y a-t-il donc rien d'autre à faire ici ?

— Le jour, non.

J'aurais dû relever. J'eus le tort de m'enfermer dans une précision terminologique :

— Vous appelez ça le jour ?

— C'est l'hiver et c'est le Nord, mais c'est quand même le jour.

— Quand commence la nuit, selon vous ?

— À minuit, dit mon interlocuteur avec une voix dont je ne compris pas la ferveur.

— Eh bien, je me demande ce qu'il vous faut.

Pour moi, dans ce pays, la nuit commence à deux heures de l'après-midi. Ça ne vous pèse pas, cette obscurité ? — Non.

— C'est vrai que, quand on passe ses journées devant la télévision, on se fiche de ce genre de considérations. — Si vous le dites.

Sans m'en apercevoir, je me mis à devenir insupportable :

— Comment pouvez-vous vous abrutir pendant des heures devant des feuilletons que vous ne trouvez pas intéressants ? Il y a mieux à faire, dans la vie, vous savez. Je comprends que le froid vous empêche de sortir. Mais vous pourriez vous occuper plus intelligemment. Vous pourriez lire, par exemple. C'est un tel enrichissement. Ou, si vous n'aimez pas lire, vous pourriez écouter de la grande musique. Et si vous aimez tant la télévision, regardez plutôt de bons programmes : des documentaires, des vidéos de films qui en valent la peine. Pourquoi acceptez-vous de vous vautrer devant de telles âneries ? Vous ne semblez pas idiots, pourtant.

D'abord estomaqués, les quatre gaillards éclatèrent de rire devant cet individu qui, non content de profiter de leur hospitalité et de leur poser des questions indiscretes, se permettait à présent de leur donner des leçons de morale. Je me rendis compte du ridicule de mon attitude :

— Pardonnez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Ce n'est pas grave. Vous êtes drôle.

— Je vais vous parler franchement. Dans un ou deux jours, je partirai d'ici et nous ne nous verrons plus jamais. Eh bien, je ne voudrais pas vous quitter sans savoir qui vous êtes. Vous m'intriguez. Nous sommes des êtres humains : c'est un lien suffisant pour que je me sente votre ami. J'ai parcouru un si long chemin pour parvenir jusqu'ici : je ne puis croire que notre rencontre soit insignifiante.

Je me trouvais émouvant. Apparemment, j'étais le seul à le penser.

— Et que voulez-vous savoir, au juste ? dit le porte-parole en soupirant avec lassitude.

— Tant de choses. Si vous exercez un métier ou une fonction. À quoi vous pensez. Quel hasard vous a conduits jusqu'ici. Si vous êtes mariés.

— Vous êtes marié ?

— Non.

— Vous avez une fiancée ?

— Non. Ça alors, mais vous vous intéressez à moi, tout à coup ! Vous allez jusqu'à m'interroger ! Évidemment, dès qu'il est question de femmes... Puisque ce genre de propos vous tient à cœur, je vais vous confier mon secret – j'espère que cela vous incitera à m'imiter. Savez-vous ce qui m'a poussé à venir jusqu'ici ?

— Non.

— Vous allez vous moquer de moi : je suis à la recherche de la dame de mes pensées.

Ils n'eurent pas l'air de comprendre.

— Qui est la dame de vos pensées ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais rencontrée.

— Vous avez répondu à une petite annonce ?

— Non ! m'écriai-je, effaré de les découvrir si bornés.

— Alors quoi ? Vous êtes venu ici pour trouver une femme ?

— Oui.

Ils éclatèrent de rire. Je me sentis mal.

— Enfin ! Il y a des femmes partout sur terre, et il a fallu que vous veniez juste à l'endroit où il n'y en avait aucune ! Vous êtes fou ! Il fallait aller à Tahiti !

— Je sais. Je suis toujours à la recherche de chimères absurdes, dis-je avec amertume.

— Aucune femme ne voudrait vivre ici.

— Je m'en rends compte.

Je me sentais encore plus grotesque que Don Quichotte qui, lui au moins, était resté dans le Sud : les rêveurs ne devraient jamais dépasser certaines latitudes.

Il y eut un silence prolongé. J'étais incapable de regarder autre chose que mes pieds. Je me disais que le Nord était une terre dure, faite pour des hommes comme mes hôtes, les pieds bien ancrés dans le réel et la tête emplie de soucis matériels. Pourquoi étais-je venu me fourvoyer ici ?

J'en voulus à mort à Schubert, à Purcell, à Goethe, à Perutz – à ces artistes qui, sans être originaires du Nord véritable, avaient contribué à me bâtir un imaginaire boréal aussi sublime que naïf. Si je n'avais pas tant écouté l'air du « Génie du froid » et « Le Voyage d'hiver », si je n'avais pas tant lu « Le Cavalier suédois » et la ballade du « Roi des Aulnes », plus nocive encore quand Schubert la mit en musique, je n'en aurais pas été là.

N'en déplût à Purcell, il n'y avait pas de génie dans le froid. Il y en avait dans ses opéras, point final. Dans le froid, il y avait la souffrance abruti des hommes que le gel avait restitués à leur animalité. S'il y avait un génie dans le froid, le fameux air n'eût pas été composé par un Anglais, mais par un Esquimau. Semblablement, s'il y avait eu tant de charmes aux voyages d'hiver, les fameux lieder n'eussent pas été l'œuvre d'un Autrichien, mais d'un Lapon. Les vrais Nordiques, eux, se terraient dans leur demeure pour ne pas s'exposer à ces risques inutiles.

« Aucune femme ne voudrait vivre ici », m'avait dit l'homme. Comme les femmes étaient sages ! Il fallait être idiot pour vouloir habiter ces contrées désolantes et vides.

En un éclair de lucidité, il me sembla entrevoir dans quelles circonstances Purcell avait pu écrire l'air du « Génie du froid » : c'était une œuvre de sortie de banquet. Le meilleur moment de ces atroces festins, pris dans une convivialité forcée et une atmosphère surchauffée, n'était-il pas celui où, après avoir remercié ses hôtes et salué ses compagnons de beuverie, on se retrouvait seul, à l'extérieur, à s'emplir les poumons de l'air glacial de la nuit ? Comment ne pas croire, en cet instant sublime où le souffle et la liberté vous sont rendus, qu'il y a dans le froid la pureté du génie ? Fallait-il pour autant confondre ces quelques minutes avec l'éternité et consacrer aux températures négatives une musique aussi mensongère ?

Mensongère, oui. Quiconque a essayé de dormir en grelottant sait que le froid est la pire des détresses. Et moi, j'avais parcouru des milliers et des milliers de kilomètres, fasciné par ce chant des sirènes boréales, à cause de quelques œuvres de sorties de banquet, écrites par des habitants de pays tempérés.

Je me rappelais aussi avoir repéré, dans une encyclopédie mythique, le nom de plusieurs fées septentrionales qui m'avaient fait rêver. Nul doute, à présent, que ces charmantes créatures étaient nées dans le cerveau d'un type s'enfuyant d'un festin. On ne dira jamais assez le mal causé par les idées trop belles de celui qui s'échappe d'un banquet nocturne. Et moi, j'étais la madame Bovary de ces gens : la victime de leurs trop beaux mensonges.

Mieux valait en rire. Mes hôtes avaient raison.

— Il est 23 heures, dit leur porte-parole. C'est l'heure où nous nous couchons. Suivez-moi, je vais vous montrer votre chambre.

Ils semblaient soudain très heureux. J'avais souvent remarqué que les êtres dont la vie était vide attendaient avec impatience l'heure du coucher, comme si c'était le moment le plus important de leur quotidien, le seul, du moins, où il se passait quelque chose. En ce cas, pourquoi ne se couchaient-ils pas plus tôt ?

Je suivis l'homme qui me fit monter des escaliers et me mena au travers d'un dédale de pièces si semblables les unes aux autres que je me demandais comment il s'y retrouvait. Au terme d'un parcours indéfini, nous arrivâmes dans une chambre aussi insignifiante que les précédentes.

— Voici votre chambre, me dit-il avec une certitude qui m'étonna.

J'eus envie de lui demander à quoi il avait vu que cette chambre était la mienne. Pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ? Mais j'eus le sentiment que cette absurdité ne m'autorisait pas à être indiscret.

Il prit congé sans cérémonie et me laissa seul. La chambre était meublée d'un lit fonctionnel et d'une chaise, point final. Dans un coin, il y avait un lavabo. Les murs étaient blancs et nus. Une fenêtre à double vitrage et aux volets fermés ne laissait rien voir du paysage.

Le lit était fait, le lieu était propre : c'était comme si on avait préparé la chambre. Ce détail m'intrigua. Peut-être l'un des quatre hommes s'en était-il occupé quand je marinai dans la baignoire.

Pourtant, je ne parvenais pas à me départir de l'étrange impression d'avoir été attendu. Je me rendis compte, alors, que je n'avais obtenu aucune réponse à mes questions quant aux éventuelles fonctions de mes hôtes : peut-être tenaient-ils ici un genre d'auberge. À moins qu'il ne s'agît d'un refuge.

J'étais toujours en peignoir. Comme la pièce était bien chauffée, je pouvais me permettre de dormir nu. J'avais emporté mes affaires que je disposai sur la chaise. Ma montre tiendrait lieu d'horloge de chevet.

Je fus soudain pris d'un ardent besoin de me laver les dents : il est vrai que je ne l'avais plus fait depuis trois jours. Nu comme un ver, je quittai la chambre. Je me retrouvai dans une pièce qui donnait sur une pièce qui donnait sur une autre pièce, etc. Un dédale. J'eus la sagesse de tourner les talons et de revenir dans ma chambre : si j'avais continué, je ne l'aurais sans doute jamais retrouvée.

« Tant pis, me dis-je. J'attendrai demain pour leur demander une brosse à dents et du dentifrice. » Quand même, n'était-il pas angoissant de penser que sans l'aide de mes hôtes, je resterais perdu dans ce labyrinthe ? Pourvu qu'ils aient l'idée de venir me chercher, le lendemain matin !

« Bien sûr qu'ils viendront, me rassurai-je. Ils n'ont aucun intérêt à te garder prisonnier ici. » Cette sage considération me calma. Renonçant à mon hygiène dentaire, je me couchai. Le lit était plus confortable que son aspect rudimentaire ne l'avait laissé présager. Je soupirai d'aise. Après avoir passé trois nuits sur mon traîneau, à mourir de froid, se glisser, nu et propre, dans des draps frais et doux, sous une couette épaisse, sur un matelas accueillant, avec des oreillers moelleux – c'était Byzance !

L'inventeur du lit était le bienfaiteur inconnu de l'humanité. Vers 23 h 30, j'éteignis la lumière. Commencèrent les bizarres flux mentaux qui précèdent le sommeil : « Demain, je leur demanderai où est la gare la plus proche, ils ont sûrement une voiture pour m'y conduire, pourquoi est-ce que je ne plais pas aux femmes, je ne suis pas plus moche qu'un autre, je mangerais bien une sole meunière, non mais une sole meunière à cette heure-ci, tu as de ces idées, ce sera bon de se brosser les dents demain, ils sont quand même étranges, ces bonshommes, leurs feuilletons ont dû leur ramollir le cerveau, je suis vraiment trop bien dans ce lit, je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant, non, mon vieux, ça, ce n'est pas de toi... » Après, je ne sais plus.

Il y eut un néant d'une durée indéterminable. Il correspondit peut-être à un endormissement. Je n'en sais rien. Je sais seulement que le miracle eut lieu.

La bise mugissait à travers l'infini enneigé quand je m'aperçus que quelque chose ou quelqu'un était venu me rejoindre.

Je ne sais pas ce que c'était. Je sais que c'était de sexe féminin – n'a-t-on pas tendance à attribuer ce sexe à ce à quoi l'on succombe ?

Cette nuit-là, je compris le sens du verbe succomber. Étais-je dans le sommeil ou l'éveil ? Aucune idée. Je découvris que l'on pouvait, pour le plaisir, approcher la mort.

Ce qui me donna cette volupté trop forte et trop profonde, je l'appellerai fée. C'est plus qu'une commodité de langage. Il n'y a pas de fée. La fée est ce vertige féminin que le destin vous envoie pour vous faire succomber. « Succombe ou meurs », tel est son propos.

Ce fut la nuit la plus sublime et longue de ma vie.

Comme les mots soudain me paraissent grossiers, convenus, bêtes et lourds, quand il s'agirait d'évoquer le contraire ! Il faudrait n'avoir jamais parlé, n'avoir jamais lu, pour que le verbe n'ait pas cet air de déjà vu, pour qu'il ait encore l'éclat tranchant de la lame neuve.

Pourquoi chercher à dire ce qui est de l'ordre de l'indicible ? Peut-être pour me prouver à moi-même que je n'ai pas inventé. Il m'est arrivé de penser que les évangélistes avaient écrit dans ce seul but.

Mon évangile de la féerie cache sans doute une intention confondante de naïveté : faire ressurgir la jouissance par son évocation. Puissent mes pauvres phrases avoir les mains de la fée, pour autant que cette présence nocturne eût des mains, afin de rendre mon corps et mon âme, ma peau et mon sang à cette fulgurance interminable, à cette suavité meurtrière, à cette incandescence boréale, à cette ineffable ivresse de succomber.

Certes, dans les années de vie qui avaient précédé, j'avais connu des femmes et je n'avais pas eu à me plaindre de ce qu'elles m'avaient offert. Mais l'étreinte féerique n'était en rien comparable, qui me propulsait dans des paysages intérieurs et des couleurs mentales dont j'ignorais tout, qui transformait l'architecture de mes os en leur équivalent musical, qui se servait avec science de mes souffrances passées pour jouir plus loin encore, qui dictait à mon cœur le rythme génial du plaisir.

Et cela n'en finissait pas.

Il y eut un soir, il y eut un matin.

Je ne sais pas si je m'éveillai. Je ne sais pas si j'étais endormi. Je ne sais pas de quoi j'émergeai. Je sais seulement que je restai quelque temps au lit, stupéfait.

Que m'était-il arrivé ?

Auparavant, j'avais déjà eu des rêves érotiques. Si merveilleux fussent-ils, ils n'étaient pas du même ordre que ce dont je sortais. Loin de moi l'idée de diminuer le pouvoir des songes, mais enfin, ce n'étaient que des rêves. Le sentiment qu'ils laissaient était diffus et donnait envie de sourire.

Là, j'avais envie de hurler. Si j'avais dû me lever, c'eût été pour aller ouvrir la fenêtre et jeter des cris analphabètes dans l'immensité blanche.

J'étais à la fois comblé et frustré – au degré le plus haut.

En temps ordinaire, dans les meilleurs des cas, la jouissance sexuelle satisfaisait – verbe immonde – et apportait le contentement – mot abject, si proche de la réplétion. Combien d'hommes n'ai-je pas entendus dire avec joie : « Faire l'amour, c'est comme un bon repas ! »

De tels propos ne pouvaient que me décourager. Si faire l'amour équivalait à manger, alors pourquoi faire l'amour ?

Je savais à présent que j'avais eu raison d'en attendre davantage. Mais même dans mes espérances les plus folles, je n'avais pas imaginé que l'on pouvait connaître un assouvissement aussi profond du corps et de l'âme : j'étais comblé à en mourir.

C'est précisément quand on est comblé à ce point que l'on en veut encore. Le plaisir de qualité laisse à l'esprit une part de son désir. D'où ma frustration, qui s'accompagnait de cette angoisse : avais-je une seule chance de retrouver une volupté qui m'avait été accordée de si mystérieuse manière ?

Si j'avais connu cette jouissance dans les bras d'une femme, je serais resté éternellement auprès d'elle. Mais là, auprès de qui ou de quoi devais-je demeurer, à quelle condition devais-je satisfaire ? J'étais prêt à tout, absolument tout. Encore fallait-il que la marche à suivre me soit transmise.

Jamais je n'aurais cru que l'ivresse sensuelle pouvait inspirer un tel tourment, une telle panique à l'idée de ne la plus éprouver. C'était une drogue si violente qu'une prise unique avait suffi à me rendre dépendant au degré le plus grave.

Ce miracle avait dû me transfigurer. Je me levai pour aller me regarder dans le miroir qui surplombait le lavabo : mon visage me parut ordinaire.

Je ris : moi et mon romantisme stupide ! Comme si une expérience, si belle fût-elle, avait le pouvoir de changer ma pauvre gueule !

Ce constat me ramena sur terre. Je regardai l'heure : il était 8 h 30. J'ouvris les volets, qui avaient la bonne idée d'être à l'intérieur des fenêtres : il faisait nuit noire sur le paysage enneigé. Il me sembla que c'était le lieu parfait pour ce qui m'était arrivé.

On frappa à la porte de ma chambre. Je passai le peignoir et allai ouvrir : c'était le porte-parole des quatre hommes.

— Heureusement que vous êtes venu me chercher. J'aurais été incapable de retrouver mon chemin jusqu'en bas, avec toutes ces pièces pleines de portes.

— Je sais, dit-il sans me regarder.

Il me conduisit à une cuisine où régnait une odeur de café. Les trois autres gaillards étaient attablés devant des bols et des toasts. Ils me saluèrent d'un vague signe de tête.

Nous nous assîmes avec eux. Mes quatre hôtes mangeaient avec appétit. Je m'aperçus que je crevais de faim. Je mordis dans un toast à la confiture dont le goût banal me parut suprême : je compris alors que la volupté éprouvée cette nuit rehaussait les sensations les plus simples.

Tandis que je dévorais toast sur toast, j'observais le visage des quatre hommes qui mangeaient sans parler ni se regarder : comme ils avaient l'air morne ! Ni malheureux ni las, mais abruti. J'eus envie de rire à l'idée du contraste entre la folle nuit que je venais de passer et leur expression vide.

« Quoi de plus aristocratique que la jouissance ! pensai-je gaiement. Comme il faut plaindre ceux qui, faute de la connaître, la croient basse, animale, ordurière et limitée, quand elle est exactement le contraire ! Cette nuit m'a tellement ennobli que ce matin le monde me paraît fascinant, riche, savoureux, plein ! »

Je ris de joie en avalant une gorgée de café. Ce fut alors que je surpris le regard des autres sur moi. Ils avaient fini leur petit déjeuner et à présent, pour la première fois depuis mon arrivée de la veille, ils me dévisageaient avec curiosité. Était-ce parce que j'avais ri ? Je me sentis rougir et je balbutiai :

— Pardonnez-moi. Je riais parce que...

Parce que quoi, au fond ? Je n'allais quand même pas leur raconter mes extases nocturnes. Je ne trouvais rien à dire et restai bouche bée.

Mes quatre hôtes me contemplaient fixement. Je baissai la tête tant j'étais gêné. Une éternité passa.

Quand je relevai les yeux, ils me regardaient toujours. Je tentai une diversion :

— Qu’allez-vous faire aujourd’hui ?

— Et vous ? dit le porte-parole.

Encore cette façon de répondre à mes questions par la répétition de ma question !

— Cela dépendra de vous, rétorquai-je.

— Nous aussi.

J’étais bien avancé. Je persistai cependant :

— Alors, si je ne fais rien, vous, que ferez-vous ?

— Rien.

Silence. Les quatre hommes continuaient à m’observer avec un intérêt scientifique.

Au comble de l’embarras, je finis par craquer :

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

Leur porte-parole sourit :

— Hier, vous sembliez regretter notre manque de curiosité.

— Mais non, je trouvais ça très bien...

— Votre discours sur la fraternité entre les êtres humains, sur notre rencontre qui ne pouvait pas être insignifiante, allez vous nous reprocher de l’avoir pris au mot ?

— Vous vous moquez de moi. Hier, vous disiez que les humains ne vous intéressaient pas.

— Les humains, non.

Que voulait-il dire ?

— Je suis un être humain ! protestai-je.

— Nous le savons.

— En ce cas, pourquoi vous intéressez-vous à moi ?

— Nous ne nous intéressons pas à vous.

— Cessez de me regarder, si vous ne vous intéressez pas à moi.

— Ce n’est pas à vous que nous nous intéressons.

Silence. Ils plongeaient leurs yeux dans les miens. J’aurais voulu être ailleurs.

— Je vous en supplie, arrêtez !

— C’est drôle. Vous qui posez tant de questions, vous ne posez jamais les bonnes.

— Laquelle devrais-je poser ?

— Réfléchissez.

— Comment voulez-vous que je réfléchisse, si vous me dévisagez comme ça ?

— À votre avis, pourquoi le faisons-nous ?

— Je ne sais pas. Pour me déranger ?

— Quel égoïsme ! Peu nous importe de vous déranger, puisque vous êtes quantité négligeable. Je le répète : ce n’est pas à vous que nous nous intéressons.

— À qui, si ce n’est pas à moi ?

— À qui... ou à quoi ?

J’ouvris des yeux effarés : ils plongèrent la tête en avant, comme pour en mieux explorer le contenu. Se pût-il que... Non ! Non !

Pour ma plus grande stupeur, les trois autres types, qui jusque-là étaient restés muets, se mirent à parler :

— Eh oui... Lui aussi !

— Aucun doute, hein ?

— Aucun.

Ils soupirèrent.

— Que voulez-vous dire par « lui aussi » ? m’insurgeai-je.

— Vous nous avez bien compris, reprit le porte-parole.

— Vous voulez dire que, vous aussi, la nuit dernière... Ils éclatèrent de rire.

— Pas seulement la nuit dernière.

— Quoi ? m’estomaquai-je.

— Toutes les nuits.

— Toutes les nuits ? Toutes les nuits ! Mais parlons-nous bien de la même... chose ?

— Comment l’appellez-vous, vous ?

— Ça ne vous regarde pas !

J’étais furieux : je ne voulais pas les croire. C’était moi, l’ élu ! Le porte-parole se mit à raconter lentement, sans regarder personne :

— À présent, nous ne vous observerons plus. Nous avons vu.

— Qu’avez-vous vu ?

— Ne protestez plus. Ça se voit.

— C’est faux. Je me suis regardé dans le miroir ce matin. Ça ne se voit pas.

Ils rirent.

— Vous voyez bien que ça vous est arrivé. Nous non plus, ça ne se voit pas.

— Alors, pourquoi me disiez-vous que ça se voyait ?

— Pour que vous cessiez enfin de nier. Si vous saviez comme vous êtes banal ! Au premier matin, chacun de nous était comme vous, à se croire le seul.

J’étais suffoqué :

— Que se passe-t-il donc, ici ?

— Mystère. Il y a cinq ans, j’ai été nommé ici par le gouvernement en tant que garde du refuge, continua le porte parole.

— Un refuge, en ce coin perdu ? Vous n’avez pas dû voir passer grand monde.

— Une personne par an, répondit-il. Vous les voyez tous autour de cette table.

— Quoi ? !

— Cessez de m’interrompre. J’étais chômeur à Helsinki. Quand l’administration m’a proposé ce poste, qui n’exigeait aucune autre qualification que le permis de conduire, j’ai accepté avec des semelles de plomb. Ils disaient que le refuge était immense et pourvu de tout le confort moderne. Moi, je me demandais ce que j’allais faire seul dans ce trou. Mais le salaire était intéressant et je suis venu. Le premier soir, je suis allé me coucher sans savoir ce qui allait m’arriver. Et puis c’est arrivé. Le matin, j’étais ahuri, fou de bonheur. Je ne savais pas encore que cela allait se reproduire toutes les nuits.

— Sans exception ?

— Sans exception, de minuit à 8 heures du matin précises.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Le savez-vous ?

— Non.

— Nous ne le savons pas davantage.

— Nuit après nuit, est-ce que cela reste aussi... ?

— C’est de mieux en mieux. On ne s’en lasse pas. Au contraire. La première année, j’ai vécu seul ici. Une fois par mois, j’allais à la bourgade la plus proche remplir le véhicule gouvernemental de provisions. Croyez-vous que j’étais avide de ce contact humain mensuel ? Pas du tout. Et même, je m’efforçais d’être aussi peu bavard que possible avec les commerçants. Leur maigre conversation parvenait à me peser. Moi qui avais tant redouté cette solitude du bout du monde, je découvrais que j’en avais un besoin féroce. Je ne vivais que pour mes nuits.

— C’est merveilleux.

— C’est bien plus que cela. Je passais mes journées à ressasser cette volupté nocturne. Bizarre, hein, d’être dépendant, sans savoir de quoi ?

— Après cinq ans, vous ne le savez toujours pas ?

— Je le sais de moins en moins et j’aime de plus en plus. Esclave de ce qui ne porte pas de nom, j’en étais arrivé à ne plus parler. Plus grave : peu à peu, je ne pensais plus avec des mots. — En quoi est-ce grave ?

— En ceci que j’étais en train de perdre le langage. Je passais le temps à vaquer à des tâches plus ou moins utiles de gardien de refuge, l’esprit hanté de visions, de sensations. Cette maison était d’ailleurs au refuge ce que la forteresse du « Désert des Tartares » était à la guerre. Une erreur de gouvernement : il ne venait jamais personne – personne à secourir, à sauver, à guider, à loger ou à réchauffer. Un refuge absurde, en somme. J’étais terrifié à l’idée que le ministère ne s’en aperçût et ne me congédiât. Pour cette raison, je me forçai à être plus loquace avec les commerçants de la ville, à leur raconter des bobards sur les gens que j’avais prétendument hébergés et soignés, à acheter des choses dont je n’avais pas besoin, comme du matériel médical et des excès de provisions.

— Vous n’aviez donc pas perdu le langage à cent pour cent.

— Vous n’imaginez pas les efforts que cela me demandait. Au terme de chaque mois sans humain, la simple articulation des sons était un problème. Je m’exerçais seul devant un miroir avant d’aller faire les courses. Peu à peu, la notion du temps commença à me fuir. L’humanité était en train de me désertier quand cet individu est arrivé, dit-il en montrant l’un des gaillards.

— Je voulais découvrir cette région, je m’étais perdu, commenta celui-ci qui, épuisé par une si longue déclaration, se réinstalla dans le silence.

— Imaginez mon choc en tombant sur ce corps dans la neige. Je le ramenai au refuge qui méritait enfin son nom et le réconfortai. Il n'était d'ailleurs pas malade et j'aurais peut-être été mieux inspiré de lui conseiller de partir avant la nuit. Mais pouvais-je deviner que le charme opérerait sur lui aussi ? Le lendemain matin, il était ensorcelé, comme moi, comme vous.

— Et vous pensez que vous auriez mieux fait de lui éviter ça ?

— C'est d'abord par égoïsme que je l'ai pensé.

— Pourquoi ? Vos nuits étaient-elles moins sublimes depuis que vous n'étiez plus seul ?

— Les nuits, non. La maison est immense et dès minuit, on y perd conscience de tout ce qui n'est pas le sortilège. C'était pour mes jours que je craignais. J'ai vite compris qu'il ne repartirait plus. Moi qui m'étais si profondément enfoncé dans la solitude et le mutisme, je redoutais d'avoir à partager mes journées avec quelqu'un. À juste titre : déjà, le langage n'était plus mon élément. J'avais du mal à trouver les mots pour répondre aux questions les plus simples. Le vocabulaire me manquait cependant moins que le désir de parler : à quoi bon échanger ces propos ? Quand on a connu ce que vous avez connu cette nuit, quelle phrase vaut-elle encore la peine d'être prononcée ?

— Moi, j'ai envie de dire des tas de choses.

— Vous êtes naïf. Vous croyez encore que c'est possible.

— Et si ce l'était ?

— Si ce l'était, je ne le voudrais pas davantage. Dès que l'on dit quelque chose, cela cesse d'être vrai. D'où l'importance du secret. C'est ce que j'essayais d'expliquer à ce nouveau compagnon, il y a quatre ans. Il ne voulait rien comprendre et s'obstinait à me parler, me parler, jusqu'au moment où je n'y tiens plus et lui dis : « Ou tu restes et tu la fermes, ou tu parles et je te mets dehors. »

— Dois-je prendre cela pour un message personnel ?

— Cela dépend si vous voulez rester. Ce qui est clair, c'est que c'est moi le gardien du refuge. C'est avec mon salaire que je nourris les hôtes clandestins qui vivent ici depuis des années. On me doit donc un minimum de respect. De toute façon, entretemps, nous avons trouvé la solution.

— La solution à quoi ?

— Au besoin de parler de mon nouveau compagnon. Malgré mes injonctions, il restait bavard. Je lui ordonnai de partir : il protesta que c'était impossible. Je pouvais le comprendre : pour rien au monde je ne partirais. « Plutôt mourir », disait-il. Je lui dis alors très calmement que j'allais le prendre au mot et le tuer : personne n'en saurait rien en ces contrées solitaires. L'après-midi même, il eut l'idée salvatrice : il alluma la télévision.

— Les bras m'en tombent.

— Je découvris le mérite des programmes abrutissants. Non seulement ils incitaient mon compagnon à se taire, mais en plus ils nous maintenaient dans une sorte de léthargie propice à notre état d'esprit : ainsi, nous passons nos journées en veilleuse, de manière à conserver pour la nuit notre énergie vitale. Quand nous regardons ces feuilletons, nous n'avons besoin que d'un minimum de conscience. Le reste de notre être peut plonger dans notre inconscient, dont les ténèbres n'ont jamais été aussi jouissives.

— Faut-il vraiment s'avachir devant la télévision pour ça ?

— Oui. Plus le programme est stupide, plus l'effet est hypnotique.

— Vous me désespérez.

— Pourquoi ? N'est-il pas rassurant de se rendre compte que cette sottise sert à quelque chose ? Ne soyez pas moralisateur. Depuis cette nuit, vous devriez savoir que seule compte la volupté.

— C'est que cette histoire est si belle ! La télévision vient tout gâcher.

— Vos critères sont idiots. Pour vous plaire, il faudrait que nous passions nos journées à prendre la pose, une main sur le front, à contempler l'horizon d'un air méditatif, c'est ça ? Si le récit vous paraît moins beau, ça me rassure : ça vous donnera d'autant moins envie de le raconter.

— Toujours votre obsession du secret.

— Et pour cause : il faut que personne ne sache ce qui nous arrive ici. Si cela se savait, nous risquerions deux catastrophes : la première serait que le monde entier vienne loger ici ; la seconde serait que le gouvernement ne supprime mon poste. Ces deux dangers sont d'ailleurs compatibles.

— Le ministère pourrait difficilement trouver cause plus noble à subventionner, pourtant.

— Je doute de pouvoir l'en convaincre. Mais vous perturbez mon récit. J'ai donc passé la deuxième année de mon poste à regarder la télévision avec le nouveau venu, en attendant la nuit. Très vite, nous nous sommes aperçus que malgré la mauvaise volonté des chaînes publiques et privées, il n'y avait pas assez de programmes idiots pour occuper les journées entières. Alors, nous avons acheté

un magnétoscope et nous louons régulièrement des cassettes de feuilletons-fleuves à la vidéothèque de la ville. Après deux ans est arrivé le troisième compagnon.

Il montra du menton le troisième homme qui dit avec effort :

— Je randonnais dans le coin, je me suis égaré.

Exténué, il laissa le silence reprendre possession de lui.

Le porte-parole continua :

— Moi, j'avais désormais l'habitude. Il a passé la nuit ici, il a eu la révélation, je lui ai dit le peu que j'en savais. Alors, il s'est installé avec nous devant la télévision.

J'ai commencé à rire. Ils n'ont pas eu l'air de le remarquer.

— La moyenne est restée valable. Chaque année, un hôte nouveau est arrivé. L'an passé, ce fut ce quatrième compagnon.

— Un pneu crevé, dit simplement celui-ci, fatigué avant d'avoir débuté.

— Il s'est acclimaté aussi bien que les précédents. Mais quelle idée, quand même, de rouler à moto dans une région pareille !

— Pourriez-vous me dire vos noms ? À force de ne nous connaître que par numéro d'arrivée, j'ai la tête qui tourne. Ce fut leur tour de rire.

— Présentez-vous d'abord, m'enjoignit le porte-parole. Je m'apprêtais à décliner mon identité quand je me rendis compte, pour ma plus profonde stupeur, que je l'avais oubliée. Je restai bouche bée devant leur air hilare.

— Eh oui, commenta le garde. Il suffit d'une nuit ici pour ne plus savoir son nom.

— C'est effrayant ! m'écriai-je.

— Non, rassurez-vous. Chaque fois que vous en aurez un besoin concret, vous irez lire votre nom sur vos papiers d'identité.

— Je cours les chercher !

— C'est inutile : vous l'oublierez dès que vous aurez fini de le déchiffrer et nous ne le retiendrons pas davantage. Cela fait partie du sortilège : nous sommes incapables de nous souvenir de nos noms et de ceux de nos comparses.

— Mais comment vivre sans savoir comment l'on s'appelle ?

— On vit très bien sans cela. Le symbole n'est pas sans beauté : pour accéder au sommet de la jouissance, il faut accepter de renoncer à son identité.

— Accepter ? Vous en avez de bonnes ! On ne m'a pas demandé mon avis !

— Qu'est-ce que cela aurait changé ?

— Tout ! Si vous aviez eu, hier soir, l'honnêteté de me prévenir de ce qui allait m'arriver, je n'aurais jamais dormi dans cette maison !

— Vous seriez allé dormir dehors ? me demanda-t-il d'un air goguenard.

— Oui, dans votre voiture ou alors n'importe où. Je ne comprends pas que, sciemment, vous m'ayez laissé entrer dans cette machination.

— Pas plus tard qu'hier soir, vous nous disiez être venu ici pour trouver une femme.

— Une femme, oui. Pas une...

— ... une quoi ?

Je ne pus prononcer le mot. Le porte-parole reprit :

— Si nous vous avions prévenu, il n'y aurait eu que deux possibilités : soit vous ne nous auriez pas crus, et la curiosité aurait été la plus forte. À moins d'avoir l'âme la plus basse de la terre, un homme à qui on laisse entendre qu'il va connaître le sommet de la jouissance, au seul prix de la conscience de son nom, ne va pas coucher dehors.

— Au seul prix de la conscience de son nom ? Vous voulez rire ? Regardez-vous ! Vous y avez perdu bien davantage ! Vous avez perdu votre liberté !

— Quelle liberté ?

— La liberté de partir d'ici, d'aller vivre ailleurs.

— Vous appelez ça la liberté ? En quoi serions-nous plus libres ailleurs ?

— Vous pourriez voyager, rencontrer des gens...

— Les gens ne nous intéressent pas. Et nous faisons chaque nuit le plus beau des voyages.

— Nierez-vous que vous êtes des prisonniers ?

— Nous le sommes moins que l'immense majorité des humains. La première des prisons, c'est de gagner sa vie. Ici, nous avons résolu ce problème. Les autres prisons sont matérielles et affectives : les gens sont prisonniers du logis dont ils paient le loyer et des êtres dont ils ont obtenu l'affection.

Et toutes ces chaînes ne leur garantissent que des existences minables dans des lieux pas terribles et avec des amours médiocres. Voyez où nous habitons et avec qui nous passons nos nuits.

— C'est une prison dorée, en somme.

— Vous sentiez-vous prisonnier quand cette volupté incroyable vous soulevait ?

Le souvenir du plaisir me traversa et je dus reconnaître que non.

— Vous voyez !

— Mais peut-on ne vivre que pour ça ? m'insurgeai-je.

— « Que » pour ça ?

Ils me regardèrent comme on dévisage un imbécile.

— C'est comme si on demandait à Marco Polo : « Alors, vous avez parcouru une telle distance pour ne découvrir que la Chine? »

— Exemple judicieux, remarquai-je : Marco Polo a fini en prison.

— Exemple très judicieux : si Marco Polo était resté en Chine, il n'aurait pas fini en prison.

— Ce n'est pas sa faute : il fallait bien qu'il avertisse ses supérieurs de sa découverte !

— Et vous, quels supérieurs vous sentez-vous obligé d'avertir ?

Bonne question : je n'en trouvai pas la réponse.

— Vous voyez bien : la vraie liberté, c'est de rester ici. Si Marco Polo s'était senti réellement libre, il ne serait pas revenu en Occident référer de sa mission. Pour la reconnaissance qu'on lui en a témoignée !

Je secouai la tête comme si je cherchais à me débattre :

— Suis-je donc forcé de rester ici ?

— Contrairement à ce que vous pensez, vous n'êtes pas prisonnier. Vous pouvez partir. Rien ne vous enchaîne. Personnellement, je préférerais que vous partiez. Moins nous serons, mieux je me porterai. C'est dans votre intérêt que je vous conseille de ne pas vous leurrer sur la liberté véritable.

Ai-je l'esprit de contradiction ? Quand j'appris que mon hôte voulait me voir partir, cela me donna envie de rester. J'eus trop de fierté pour l'avouer aussitôt et posai des questions qui se voulaient de simple curiosité.

— Et aucun d'entre vous n'a essayé de s'en aller ?

— Aucun.

— Ne serait-ce que pour quelques jours ?

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas. Aller rendre visite à votre famille ?

— Vous avez envie de rendre visite à votre famille, vous ? Me repassèrent en tête ces déjeuners du dimanche, interminables, où oncle Machin vous demande : « Quand vas-tu te mettre à travailler ? » et où tante Bidule vous dit : « Toujours pas de fiancée ? », et je répondis :

— Non.

— Nous non plus.

— Et vos amis, ils ne vous manquent pas ?

— Si. Mais la vie est une affaire de choix. Et si vos amis vous aiment, ils préférèrent vous savoir heureux plutôt que de vous voir régulièrement.

— Savent-ils au moins où vous êtes ?

— Oui. Nous le leur avons écrit. À la ville, nous avons une boîte postale.

— J'imagine que vous ne leur avez pas écrit pourquoi vous viviez ici.

— Pour moi, la réponse coule de source : c'est mon métier. Mes quatre comparses se sont contentés de propos vagues, disant qu'ils avaient trouvé un emploi de laveur de vitres dans une entreprise où s'effectuaient des recherches nucléaires.

— Pourquoi ce mensonge étrange ?

— Comme toutes les lettres amicales, nos missives se terminent par : « Tu viens quand tu veux. » Pour être sûrs de ne pas être pris au mot, nous avons inventé cette histoire de nucléaire : rien de tel pour que même nos meilleurs amis préfèrent se tenir à distance.

— Mes amis me manqueraient atrocement, si je restais ici.

— Écrivez-leur. S'ils vous répondent, vous saurez qu'ils sont vraiment vos amis. Le courrier ne remplace pas les conversations, mais c'est une autre façon de se connaître et de se parler. Certaines de nos amitiés y ont beaucoup perdu, certaines y ont beaucoup gagné.

— Vous faites donc parfois autre chose que regarder la télévision.

— Cela nous arrive. Cependant, quand nous regardons nos feuillets idiots, nous n'avons pas l'impression de mal employer notre temps : ce sont les heures où, dans notre inconscient, nous remâchons nos voluptés nocturnes.

— Pourquoi tentez-vous de vous justifier ?

— Je ne tente pas de vous justifier. La télévision est peut être stupide, mais ceux qui s'abrutissent devant elle des après midi entiers ne sont pas forcément des crétins.

— Vous essayez de me gagner à votre cause ?

— Je vous avertis seulement que si vous avez l'intention de vivre ici, il ne s'agira pas de nous déranger. Vous, de votre côté, vous ferez ce que vous voudrez. D'autre part, si nous découvrons que vous avez trahi notre secret, vous serez mis à la porte aussitôt et pour de bon.

— Très bien.

— À présent, j'estime en avoir dit assez.

Et, en homme peu habitué à tant parler, il s'affala, épuisé, dans le silence.

Chacun débarrassa sa place de petit déjeuner, rangea son bol dans le lave-vaisselle, quitta la cuisine et alla vaquer à ses occupations.

Je retrouvai le chemin de la salle de bains et pus enfin me brosser les dents. J'éprouvai de la délectation à me débarrasser de ce tartre déjà ancien.

Mon image, dans le miroir, était aussi insignifiante que jamais.

J'occupai le reste de ma journée à faire des repérages : je voulais devenir capable de m'y retrouver dans cette maison sans l'aide de personne. Avec obstination, je parvins à revenir à ma chambre. Je m'inventai une ritournelle mnémotechnique pour ne pas oublier cet itinéraire.

Ces diversions me servaient sans doute à ne pas me poser la vraie question : allais-je vraiment rester ici ? La veille, en arrivant en ces lieux, j'avais éprouvé un tel sentiment de supériorité vis-à-vis de ces quatre hommes qui s'abrutissaient, des heures durant, devant la télévision : je découvrais à présent que rien ne me séparait d'eux et je préférerais me voiler la face plutôt que d'avoir à constater ma médiocrité.

Au coucher du soleil, vers 14 heures, je pris soudain conscience de ma bêtise : de quoi étais-je en train de me plaindre ? Avais-je donc oublié ma nuit ? Médiocre, moi ? Personne n'est médiocre qui est capable d'une volupté si grande ! J'étais un élu et, si j'en croyais les dires de mes comparses, j'allais l'être à nouveau dès minuit. Y avait-il quoi que ce fût d'autre qui méritât une pensée ?

À cette idée, une transe me traversa les tripes. L'indicible allait recommencer ! Rien n'importait en dehors de cela. Un hurlement s'échappa de ma bouche et je sus que j'avais crié.

Je souris en pensant aux sirènes de l'Odyssée : les marins qui avaient entendu leur chant devenaient leurs prisonniers. Ils étaient tenus pour morts, mais cela signifiait seulement qu'ils avaient décidé de consacrer le reste de leur vie à écouter ces voix si belles qui les élevaient à l'extase. Comme ils avaient raison ! Il n'y avait pas meilleur choix d'existence sur cette terre.

Et cet Ulysse qui s'enorgueillissait de leur avoir résisté ! D'abord, il n'avait aucun mérite, puisqu'il avait ordonné à ses hommes de le ligoter au grand mât du bateau afin de ne pas avoir les moyens physiques de rejoindre les sirènes. Mais surtout, quel idiot ! Il avait eu la chance inouïe (le cas de le dire) de découvrir le chant le plus sublime du monde et plutôt que d'y vouer sa vie, il avait préféré retourner à Ithaque.

Certes, il avait quelques excuses : sur son île l'attendaient un fils, une femme et le meilleur des vieux chiens. Moi, dans mon pays tempéré, personne ne m'attendait – à part l'oncle Machin et la tante Bidule qui avaient des questions si agréables à me poser.

Bref, si je quittais cette maison, j'étais le dernier des imbéciles. L'analogie avec les sirènes n'était pas mauvaise : seule la musique eût pu donner une vague idée de ce qu'avait été ma nuit de jouissance. « Sans la musique, la vie serait une erreur », dit Nietzsche. Je ne me tromperais pas.

Allais-je imiter mes comparses et donner de mes nouvelles aux miens restés au pays ? Je n'en avais pas envie. J'ai toujours considéré la famille comme l'Armée du salut : quand plus personne ne veut de vous, quand votre vie est un échec irrémédiable, quand vous n'avez plus un sou vaillant, quand vous crevez de faim et de solitude, alors je conçois que vous alliez dîner chez oncle Machin et tante Bidule. Sinon, je ne le conçois pas.

Ce n'était pas mon cas : mon existence prenait l'allure d'un mystère voluptueux où je serais nourri, logé et blanchi gratuitement. CQFD.

Par ailleurs, avais-je envie de raconter cela à des amis ? Mon meilleur ami, Philippe, était le genre de garçon à comprendre les choses sans qu'on lui dise rien : avec lui, ce ne serait donc pas

nécessaire. Quant aux rares autres, si bien intentionnés fussent-ils, je savais qu'ils me demanderaient une explication : « Enfin, ce n'est pas possible ! Laveur de vitres dans une centrale nucléaire en Finlande ! Tu as perdu la raison ? Il doit y avoir du jupon là-dessous, sinon, c'est incompréhensible ! »

Et comme je n'aurais pas le droit de leur en confier davantage, il valait mieux que je ne leur dise rien. Je n'étais même pas sûr que cela me manquerait.

J'avais entendu parler d'un milliardaire qui avait déclaré : « Le bonheur, c'est de vivre à l'hôtel et de ne pas répondre à son courrier. » Je n'avais aucune fortune et pourtant, j'allais connaître mieux que ce riche personnage : je vivrais dans un confortable refuge à l'écart du monde, je n'entamerais aucune correspondance – et chaque nuit, j'attendrais le plaisir.

Vers 20 heures, je commençai à m'angoisser : n'avais-je pas été trop confiant ? Mes quatre compagnons m'avaient peut-être menti. Ou alors, ce qui leur arrivait à eux ne m'arriverait plus à moi : il ne fallait pas exclure que je n'aie plus droit à la jouissance.

Les miracles, par définition, sont injustes et irréguliers : on ne peut pas s'y abonner. Je pourrais m'estimer heureux d'en avoir eu un dans ma vie. N'étais-je pas présomptueux de m'attendre à une réédition de ce prodige ? On a toujours raison d'être pessimiste.

Hélas, je découvrais à quel point j'étais déjà drogué. J'étais incapable de cette sagesse qui consiste à se contenter du beau cadeau que l'on a reçu : j'en voulais encore et encore et je savais que si le destin m'en privait, j'en ferais une maladie. Mon anxiété était si douloureuse qu'à part un dîner insignifiant et hâtif, je ne partageai rien avec les quatre habitants de cette maison : je passai la soirée dans ma chambre à tourner en rond comme un prisonnier à la promenade. À 23 h 30, j'éteignis la lumière. J'étais dans un état d'esprit affreusement rationnel, analysant les moindres détails du silence. « Quelle fée voudrait d'un tel olibrius ? » pensai-je. Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de l'indicible. Le moment vint où m'échappa la conscience. Je ne sus plus rien. Ce fut encore plus neuf que la veille. La présence était là – il me faut cette tautologie pour dire à quel point elle était là. La chose était là qui saisissait le vif.

La nuit entière ne fut que déferlement.

Au matin, j'étais perclus, vidé, et pourtant je me sentais reposé comme jamais. Je demeurai longtemps sous la couette pour analyser ce fabuleux bien-être.

Je souriais aux anges à l'idée de la vie qui m'attendait. À l'éternelle question d'oncle Machin sur mon travail, je répondrais : « Si, j'ai un emploi : je suis jouisseur ! » Et à la sempiternelle interrogation de tante Bidule quant à une éventuelle fiancée, je clamerais : « Je suis l'heureux élu d'une chose qui me fait crever de plaisir ! »

Ô félicité !

En cette époque sinistre où la plupart des gens se tuaient à des métiers stupides pour avoir le droit de dormir dans un lit, moi, je passerais mes journées à me reposer afin d'être frais et dispos pour la volupté nocturne.

J'étais le héros d'une aventure qui me plaisait à fond. Je descendis rejoindre les quatre hommes qui prenaient leur petit déjeuner.

— Alors, rassuré ? dit leur porte-parole en voyant mon air réjoui.

— Comment saviez-vous que j'avais peur ?

Ils éclatèrent de rire. Le garde officiel du refuge reprit :

— Ô homme ordinaire, qui se croit le seul et le premier à vivre !

Les visages des quatre types étaient redevenus mornes, mais je savais désormais ce qu'une absence d'expression pouvait cacher.

De retour dans ma chambre, je commençai à rédiger ce texte qui n'a aucune raison d'être, puisqu'il n'est pas destiné à être lu. Qui pourrait le lire ? J'ai découvert que l'on pouvait écrire dans le but unique de dire son plaisir.

J'ai découvert, par la même occasion, qu'écrire sa jouissance la décuplait – non pas dans le texte, mais dans la vie.

Ensuite, je suis allé rejoindre les autres au sous-sol. Je me suis assis avec eux sur un canapé et je me suis mis à regarder la télévision.